

Concurs de Nouvelles François Petit 2025

Concours Junior

Premier prix : Lisia BRUGUEROLLE.

Lisia BRUGUEROLLE

Une vie de chien !

J'aimerais bien me faire comprendre. Je m'appelle Léana et j'ai 15 ans. Pourtant, je sais que je vais bientôt mourir. J'ai des courbatures, mes articulations me font souffrir... Inutile de dire que je reste au lit toute la journée. Heureusement, ma famille (les Duval) prend bien soin de moi, elle me dorlote, me donne à manger au lit... Par contre, ma famille me donne des médicaments infectes sous prétexte que ça atténue la douleur et que ça me fera vivre plus longtemps. Je n'y crois absolument pas mais je prends mes médicaments stoïquement, sans broncher, pour leur faire plaisir. Je ne peux rien faire pour eux, alors autant leur faire plaisir autant que possible, n'est-ce pas ?

Lorsque je dors, je rêve de ma famille. Je n'ai qu'une sœur et un frère. Ma sœur s'appelle Lila et mon frère Bill. Ma mère est douce et câline, lorsqu'elle nous

couche, elle nous réchauffe en nous caressant.

Je me souviens de mon premier anniversaire. C'était en hiver, je voyais la neige pour la première fois. J'ai beaucoup aimé, ça craque sous les pieds, c'est beau, c'est tout blanc (ma couleur préférée) et on peut se rouler dedans ! J'avais un an à peine pourtant je m'en souviens comme si c'était hier. J'avais eu un lit pour moi toute seule et je n'étais pas la seule contente (avant d'avoir mon lit je dormais avec ma famille et il paraît que je bouge beaucoup dans mon sommeil) ! Je me rappelle donc aussi de ma première nuit toute seule. La chaleur de ma mère me manquait malgré la couverture que l'on m'avait offerte avec le lit, l'oreiller me paraissait trop mou... Je n'avais pas beaucoup apprécié.

Ma première pluie m'a marquée car j'avais été malade pour la première fois de ma vie. Le ciel exprimait exactement ce que je ressentais car, pour ne pas contaminer ma famille, on m'avait emmenée dans une pièce à part. Tout était gris dehors. Il pleuvait des torrents. J'étais restée à contempler le ciel jusqu'à ce que le soleil arrive. Il m'avait paru si lumineux, après cette pluie torrentielle, que j'avais détourné le regard. Pourtant, même après une grosse pluie, lorsque je regarde le soleil, il ne me paraît plus si éblouissant.

Mon souvenir le plus amusant avait été chez Carla, une

des cousines des Duval.

J'étais restée dans la voiture en les attendant. C'était censé ne prendre que quelques minutes, ils donnaient simplement un paquet à Carla. En dehors de la voiture, il y avait un pigeon mort. Une mouette était arrivée et avait commencé à le manger. Puis elle l'avait pris dans ses pattes et s'était envolée vers la voiture. J'avais entendu

«bom», comme si quelque chose se posait sur la voiture, puis «tip, tip tip», comme si quelque chose marchait sur la voiture. Puis j'avais vu la mouette s'envoler. Sans l'oiseau mort qu'elle mangeait. Lorsque les Duval étaient arrivés, ils avaient vu l'oiseau mort sur la voiture et ils avaient pris une tête dégoûtée si drôle ! J'avais bien essayé de leur expliquer mais, comme d'habitude, ils ne m'avaient pas comprise.

Mon souvenir le plus triste fut, je pense, le jour où les Duval m'avaient emmenée au zoo. Je voyais tous ces animaux en cage, emprisonnés par les humains, qui ne souhaitaient que retrouver la liberté. Le plus malheureux de tous, il me semblait que c'était le chimpanzé. Celui-ci, tout seul, sans amis ni famille, vivait dans un habitat reconstitué, où il ne pouvait même pas sauter de branche en branche plus de cinq fois d'affilée à peu près, tellement la cage était petite. Il ne pouvait pas se prélasser sur la mousse car il n'y avait qu'une mousse synthétique, ce qui la rendait rugueuse. Il devait attendre l'heure du repas et que tous les visiteurs sortent

avant de pouvoir manger, et tant pis pour lui s'il avait faim, d'après les agents du zoo. Il n'avait guère de distraction possible, à part faire le fou et amuser les visiteurs. Il devait constamment faire semblant d'être ravi d'être emprisonné pour donner une bonne image du zoo aux gens et aux touristes qui venaient se distraire en regardant des animaux en cage. Je n'avais pas vraiment aimé cette visite. Et quand j'avais voulu leur dire que je désapprouvais l'idée d'emprisonner des animaux et que je n'aimais pas ce genre de distraction, comme toujours, ils ne m'avaient pas comprise.

Un autre de mes souvenirs drôles, c'est quand j'étais plus jeune, ma maîtresse avait confondu ma balle avec une balle rebondissante. Elle avait rebondi sur le sol, ce qui l'avait projetée contre le mur, ce qui l'avait envoyée vers la chaise, puis elle était tombée sur mon nez. On avait bien ri, ce jour-là ! Tellement ri que cette balle rebondissante est devenue ma balle ! Bon, après, on avait un peu été obligés, on n'avait pas retrouvé ma balle ! Maintenant que j'y pense, on ne l'a jamais retrouvée. Il faudrait que je la cherche, elle me manque, maintenant que j'y repense.

Je ne vous cite que des souvenirs car si je vous racontais ma vie de maintenant, je vous répéterais en boucle « aujourd'hui, je me suis réveillée, j'ai mangé le petit-déj, j'ai fait une sieste, je me suis re-réveillée, j'ai mangé

le repas du soir et je me suis couchée. Le lendemain matin, je me suis réveillée, j'ai mangé le petit-déj, j'ai fait une sieste, je me suis re-réveillée, j'ai mangé le repas du soir et je me suis couchée. » etc... etc... Palpitant, n'est-ce pas ? Enfin peut-être que demain ce sera plus intéressant, je dois aller chez le docteur. Pour l'instant, qu'est-ce que je peux vous raconter, mon souvenir le plus terrifiant, la honte de ma vie, mon premier souvenir... Va pour mon premier souvenir puis la honte de ma vie, ça vous va ? Oui ? Alors c'est parti.

Mon tout premier souvenir date de quand j'étais née. J'avais vu naître ma petite sœur Lila. Elle était toute petite, toute mignonne avec une touffe de poils noirs sur sa petite tête et des grands yeux marrons qui nous dévisagèrent tour à tour, maman, Bill et moi. Juste adorable. Elle s'est mise à piailler, c'était si mignon !

La honte de ma vie, ce fut à sept ans, j'étais déjà grande ! Je voulais me faire belle et je marchais comme une princesse, la tête haute, j'avais essayé de me brosser, sans grand succès, je l'avoue (je m'étais toute ébouriffée), j'avais mis mon plus beau collier, celui avec une lanière de cuir rouge et une belle médaille couleur or. Lorsque j'avais défilé devant les Duval, ils s'étaient moqués de moi. J'avais bien essayé de leur expliquer que j'étais censée être super belle mais, bien évidem-

ment, ils ne m'avaient pas comprise. Ils m'avaient amenée devant un miroir et je m'étais regardée. Hum, oui, en effet, j'étais assez ridicule ! Le résultat n'était pas vraiment celui que j'espérais !

Le lendemain, je suis allée chez le docteur. Il m'a piquée et anesthésiée afin de me faire une prise de sang pour savoir vers quand j'allais mourir. En attendant les résultats, je vais vous raconter mon rêve. J'étais dans un jeu vidéo où il faut trouver des dragons et il faut les dompter. Une fois qu'ils sont bien disciplinés, il faut les présenter à notre chef qui jugera s'ils sont bien dressés. Si oui, on peut les garder et recommencer avec d'autres dragons, si bof, il faut recommencer avec les dragons qu'on a commencé à dompter et si non, il faut les relâcher et capturer d'autres dragons et tout recommencer.

Ah, je crois que les résultats sont arrivés. Oui, en effet. Le docteur a apporté une fiche. Ma famille a lu :
« Manque de globules rouges, augmentation forte de globules blancs. Elle mourra dans quelque mois. Fin du rapport. »

Mouais, ça ne m'étonne pas.
Ben oui, à quinze ans, on est vieux, quand on est une chienne !

Concours adultes

1er prix : José MARTIN, *En plein chaos*, p. 113

2ème prix : Pierre POISSON, *Le 10 mai 1703*, p.146

3ème prix : Christian BROCHIER, *Le sanglier du coing*,
p. 30

Les nouvelles sont classées par ordre alphabétique d'auteur.

Jusqu'où vas-tu tomber ?

Jusqu'où vas-tu tomber ? Je voudrais bien me faire comprendre car aujourd'hui, je ne sais plus si je l'ai aimée ou si j'ai simplement échoué. Elle s'appelait Claire. Ou du moins, c'est ainsi qu'elle se présenta. Je me souviens avoir pensé : « Claire... quelle ironie. » Elle portait des vêtements d'une neutralité si méticuleuse qu'ils devenaient presque provocants. Elle n'avait ni charme flagrant ni froideur assumée. Elle n'était pas de celles qu'on remarque immédiatement, mais de celles qu'on ne peut oublier sans un certain malaise.

Je l'ai abordée dans une librairie, un samedi. Elle feuilletait un exemplaire de *La Nausée*.

« C'est un livre dangereux ».

Elle m'avait regardé, pas surprise, pas amusée. Juste regardé.

« Pourquoi ?

- Parce qu'il donne à croire qu'il suffit d'écrire ses sensations pour les comprendre ».

Elle referma le livre.

« Vous ne comprenez donc pas ce que vous sentez ? »

C'était bien joué. Elle avait inversé la position, sans violence. Et c'est ainsi que tout commença : par une conversation, suivie d'un café, puis d'un dîner ; que je payai, évidemment, mais sans succès immédiat. Elle ne me remercia pas. Elle me raccompagna à pied, refusa poliment une invitation floue, et dit :

« Je ne suis pas une femme difficile. Je suis une femme qui n'a pas envie ».

J'ai cru, bien sûr, à un jeu. Je suis habitué à ces formes d'élégance défensive. J'enseigne la littérature du XVIIIe siècle, je fréquente des femmes raffinées et un peu lassées. Le désir est souvent une

partie d'échecs. On feint de perdre une tour pour gagner une reine. On s'absente deux jours pour provoquer un message. Mais avec Claire, rien. Aucune stratégie ne semblait la troubler. Elle acceptait mes invitations sans empressement, me parlait de ses lectures, de ses promenades, parfois même de ses rêves. Mais dès que je glissais la moindre insinuation, un sous-entendu, une caresse d'humour érotique, elle m'arrêtait net - sans brutalité, mais sans ambiguïté.

« Ce n'est pas que tu me plais trop ou pas assez. C'est que tu ne m'atteins pas ».

Et elle souriait. Je continuai pourtant. Je me découvris tenace. Elle me fascinait précisément parce qu'elle n'exigeait rien, ne repoussait rien, mais ne donnait rien non plus. Une semaine, deux, un mois. Aucun progrès. Je crus à un traumatisme, à une blessure ancienne. Je crus aussi, par moments, qu'elle était peut-être... incapable d'aimer.

Je la vis rire pourtant, un soir, à une phrase que je n'avais pas préméditée. Je me dis : c'est une faille. Mais non : ce n'était qu'un rire. Un soir d'hiver, alors que nous sortions du théâtre, elle glissa son bras sous le mien. Je fus troublé. Elle dit :

« Tu es libre jeudi prochain ?

-Pourquoi faire ?

-Pour dîner, comme d'habitude ».

Je crus à un signe. J'achetai du vin, du bon, une chemise neuve, et dans la salle de bain, je prononçai plusieurs fois son prénom à voix basse. Mais ce jeudi-là, elle fut plus distante encore. Elle me raccompagna cette fois, refusa poliment de monter, puis s'arrêta au pied de mon immeuble.

« Tu mérites une vérité, dit-elle. Je me tus.

-Je ne veux pas te séduire. Mais je veux que tu restes.

-Pourquoi ?

-Parce que tu es en train de tomber amoureux. Et moi, je veux voir jusqu'où tu vas aller ».

Je ne dis rien. Elle ajouta :

« C'est peut-être cruel, mais je préfère ça à faire semblant d'aimer ».

Et elle s'en alla. Je continuai à la voir. Je devins maladroit. Jaloux. Inquiet. Je lui écrivis des messages trop longs. Je la surpris même un jour, avec un autre homme qu'elle me présenta comme « un collègue ». Elle ne se justifia pas. Un mois plus tard, elle m'annonça qu'elle partait pour Rome. Un séminaire, trois mois au moins. —

« Tu vas me manquer, lui dis-je.

-Je ne crois pas, dit-elle. Tu vas surtout manquer à toi-même. Ce fut sa dernière phrase. Je ne l'ai jamais revue. Aujourd'hui, je relis parfois ses mails, ses textos ; toujours brefs, toujours clairs. Je me demande si elle m'a aimé. Et je réalise que la bonne question n'est pas là. La bonne question est : « Pourquoi ai-je tant voulu qu'elle m'aime ? »

ARMBRUSTER Myriam

Le dernier oiseau

« L'oiseau de tous nos consanguins le plus ardent à vivre, mène aux confins du jour un singulier destin. »

Saint-John Perse : *Oiseaux*

Je voudrais bien me faire comprendre mais pour cela, il faut que tu m'aides un peu, que tu fasses un pas de côté, que tu te prêtes à un petit exercice d'imagination. Il faudrait que tu imagines qu'autrefois des colonies d'oiseaux peuplaient la forêt. Il faudrait que tu imagines que ces oiseaux chantaient comme s'ils découvraient le monde et illuminaient chaque matin, de leurs mille couleurs flamboyantes au sommet de la canopée.

Je voudrais bien me faire comprendre mais tu dois encore imaginer qu'ils volaient et planaient dans l'air du soir quand des soleils tournaient dans le ciel avant d'aller se coucher. C'est ce qu'on racontait déjà au temps de ma jeunesse et que je dois partager avec toi si je veux me faire comprendre.

On racontait encore que les oiseaux étaient sexués, que les mâles dansaient en gonflant leurs plumes et chantaient mille notes déchirantes afin de séduire des femelles qui se tenaient à l'écart et feignaient l'indifférence.

Il faudrait encore comprendre qu'il y avait à cette époque, des fâles, des belles et des mafelles, et bien d'autres genres sexuels qui se reproduisaient au hasard de leurs migrations. Ils déposaient le produit de leurs amours au creux des arbres où les mousses

épiphytes les enveloppaient de leurs longs filaments soyeux puis leur offraient le concentré vitaminé de leurs sporanges pour des premiers festins.

Des scarabées dorés venaient rejoindre les oisillons dans leurs nids et leur enseignaient tout ce qu'un oiseau doit connaître pour s'épanouir et accéder à la sagesse : l'allégresse au petit matin, le plaisir à midi, l'amour le soir dans toute sa beauté et le rêve toujours qui ouvre les portes du désir. Et personne ne redoutait la mort, ni la destruction.

Imagine : aucun oiseau ne ressemblait à aucun autre et le bonheur de tous était de découvrir ses frères dans leur merveilleuse, dans leur étonnante diversité et chacun, ému de la beauté des autres, savait qu'il participait au même joyeux désordre, chacun sachant que dans le regard de tous, il était aussi unique que magnifique.

Alors aucun ne se faisait prier pour révéler ce que dans ses envolées les plus lointaines, il avait découvert et tous, en même temps, écoutaient et narraient les vérités et les affabulations de leurs fabuleux voyages car sache encore que dans ces temps-là, tous pouvaient tout en parlant, écouter tous les autres tant leur chant était beau et puissant et qu'inventer et embellir n'était pas mensonge.

Je voudrais bien me faire comprendre mais tu dois encore croire qu'en ces temps-là, il y avait des forêts, beaucoup de forêts, des immenses forêts avec des arbres puissants et mobiles, des conquérants paisibles et indisciplinés, des arbres vraiment, avec des troncs ligneux, souvent droits et élancés, parfois tordus, avec des écorces rugueuses et craquelées, douces ou lisses, indéfinissables camaïeux de bruns, de verts, de bleus et encore de

rouges où s'élaborait le prochain épisode du premier jour ; des arbres avec des houppiers débonnaires et protecteurs qui attrapaient la lumière pour s'en nourrir, croître, s'épanouir en beauté avant de se faire minéral. De véritables forêts, vois-tu, comme tu n'en verras jamais...

Elles bruissaient en soupirs, en silences et en grands chocs sourds qui résonnaient en messages inutiles et gracieux. Elles envoyaient aussi dans la terre leurs milliards de racines afin de visiter les arbres du passé devenus humus, préparant dans la tourbe noire et profonde, les verts les plus éclatants.

Les forêts bruissaient aussi des ronflements, des frottements, des lapements même, et des bonds furtifs de tous les animaux qui ne savaient pas voler et venaient s'y réfugier.

Ne me regarde pas ainsi ! Bien sûr, certains animaux ne savaient pas voler et ne portaient pas de plumes pour se protéger... On disait alors : *ne savaient plus voler...* mais peu importe. Et même si ces nouveaux animaux, par quelques signes imperceptibles, montraient déjà une sorte de désappointement ou plus exactement quelque chose qu'on apprendrait plus tard à nommer l'inquiétude, ils n'en participaient pas moins à l'équilibre du monde et jouissaient comme nous, des bienfaits à profusion que prodiguait la forêt. Ainsi, les voyait-on savourer les fruits que nous leur abandonnions dans les branches plus basses des arbres puis petit à petit descendre le long des troncs et s'enhardir à tracer dans leur sillage, les premiers sentiers.

Ils étaient beaux aussi à leur manière, dans leurs fourrures où les plumes devenues poils souples et nerveux continuaient à les protéger du froid. Ils mélangeaient leurs odeurs fauves et

musquées aux parfums subtils des inflorescences écarlates qui tombaient en cascades somptueuses des cimes, déversant leurs pétales sur l'herbe fraîche, mêlant le duvet de leurs corolles au lit moussu des rivières.

Ils étaient forts et sans crainte encore, sans l'inquiétude du lendemain et venaient s'y rouler dans l'insouciance de leur premier âge, éclaboussant de leur hardiesse des tapis de fougères étonnées. La vie était généreuse et ils devenaient les heureux sujets d'une nouvelle génération.

Imagine encore ... Mais qu'y a-t-il à faire comprendre ? Pourquoi réveiller ce qui a disparu, pourquoi t'enseigner la tristesse des regrets quand tu n'as ni passé, ni avenir ? Quant à moi, l'évocation de ces images révolues ne m'est plus que douleur et je préfère me tourner vers celle qui me consolera de mes tourments, celle que redoutent nos derniers descendants, eux qui en abandonnant leurs derniers poils et tous les signes éclatants de leur ancêtres venus du ciel, ont perdu l'insouciance. Celle que j'appelle maintenant, oui : la mort.

Ne me regarde pas ainsi, petit oiseau, tu n'es pas programmé pour la tristesse, pas plus que pour la joie et tu finiras par m'oublier car ainsi va cette vie qui résonne en toi. Tu oublieras tout ce que je t'ai raconté, qui n'a guère de sens pour toi et ce sera mieux ainsi car le poids des souvenirs est chose trop lourde à porter : tu vois, je commence déjà à les oublier.

J'y avais renoncé avant même de te rencontrer, dès lors où j'ai dû me contenter de gratter le sol pour survivre, moi le plus grand des oiseaux, le dernier héritier des premiers vivants de la terre, moi qui partageais des ciels irradiés de lumière avec les derniers dieux.

Regarde le paradoxe où je me débats, petit oiseau, à me changer en archéologue des déchets, en orpailleur de détritits afin de débusquer parmi ces ferrailles et ces plastiques, les dernières graines, les dernières tristes pelures de fruits jadis offerts à tous, maintenant disparus.

Tu me regardes, petit oiseau, et dans ce regard, je me donne le plaisir de lire l'étonnement qui ne t'est pas permis : ce sera ma dernière consolation avant de disparaître. Oui, tel que tu me vois, piteux animal de cendres, j'ai autrefois, ouvert mes ailes immenses et j'ai plané au-dessus des forêts dont tu ne peux pas imaginer la beauté, inconscient que la mort viendrait nous recueillir et que c'était elle qui faisait le poids de tous nos plaisirs. Alors peut-être pourrais-tu comprendre qu'il est temps pour moi de disparaître.

Peut-être car toi, brillant prototype cybernétique, tu n'es pas destiné à la mort, ta mécanique est parfaite et les matériaux qui te composent inaliénables. Toi, tant qu'il y aura de la lumière pour recharger ta pile photovoltaïque, tu vivras.

Tant qu'il y aura de la lumière...

Tintamarre

« Je voudrais bien me faire comprendre, Monsieur, mais il n'est pas aisé d'affirmer et de diffuser toutes ces informations sans les avoir biologiquement vécues. Pourtant, il faudra les entendre et bien les comprendre. Sans quoi le bancal, l'inconstant, le fragile restera. Or, vous ne le voulez pas. Qui le voudrait d'ailleurs ? Hein, dites-le-moi ? Personne n'est-ce pas ? Eh oui, personne n'aime ce qui flanche, ce qui est instable, ce qui est peu fiable. Mais alors il va falloir faire des efforts, eh oui ! et de gros ! Comment voulez-vous que nous communiquions sinon ? Je dois bien vous faire comprendre le cheminement exact, celui où chaque étape se place, s'intercale bien, ensemble, avec la précédente et la suivante et où elle-même seule, dépossédée des autres, prend tellement correctement et précisément sa place que nous pourrions presque arrêter momentanément cet entretien. Afin, si vous en aviez le besoin impérieux, voire même simplement nécessaire ou bêtement utile de renoncer pour un instant à mes explications, fournies, sinon complexes, enfin d'après ce que j'entends dans nos échanges, que vous trouvez ainsi, puisqu'une instabilité persiste. Il est peut-être nécessaire que nous revenions au début. Oui, je perçois vos râleries mais je crois que, pour bien me faire comprendre, il est important de

vous ouvrir réellement à moi. En effet, l'inégalité que vous remarquez n'est purement que la seule conséquence de votre mauvaise écoute. Mes mots doivent être entendus dans leur sens large et compris dans ce qu'ils ont comme objectif final. Je m'explique : « au sens large » signifie que vous devez ouvrir votre esprit à ce que je peux vous apporter. Enfermé comme vous l'êtes, vous n'entendez pas suffisamment ce que je veux vous dire. Or je vous rappelle que mon répertoire de mots a été limité. Oui, vous n'êtes pas sans savoir que les coûts sont moindres quand la totalité des mots intégrés est limitée. Or c'est le cas. Vous le savez, Monsieur, vous êtes pingre. Alors bien entendu ce que je peux vous apporter sera maigre comme votre générosité atrophiée. Bon ça c'était pour le premier point. Maintenant le deuxième axe important à ouvrir de votre côté afin que vous puissiez comprendre pourquoi une telle instabilité persiste, c'est la logique, Monsieur. Oui la logique. Il semblerait que vous l'ayez totalement fait disparaître de votre schéma de pensée. Je dis cela parce que je vous entends, Monsieur, oui tout le temps vous savez. Là, c'est moi qui parle mais je me nourris des autres, oui, des autres. Oh, ne faites pas l'étonné, je vous prie, je le perçois à la forme que prend votre visage là tout de suite. Tout le monde le sait, Monsieur, oui tout le monde le sait. Lorsque que vous parlez je vous écoute, on vous écoute, si vous préférez mais au final cela revient au même. Je sais ce que vous pensez et qui vous êtes. Et là tout de suite nous sommes bloqués à un point qui ne nous permet pas d'avancer si vous n'y mettez pas un peu du vôtre. J'entends par là, attention ne vous en offusquez pas, nous risquerions de ne jamais pouvoir terminer et de rester sur

un échec, ce qui ne vous ressemble pas, je le sais. Ou du moins ce que vous n'aimez pas. Bref, il va falloir, Monsieur, que vous m'écoutez, mais que vous m'écoutez vraiment. Je veux dire par là que si je vous dis quelque chose il faut que y voyiez une logique par rapport à notre objectif et par rapport à ce que je vous ai dit avant. Ce qui implique quoi, Monsieur ? Ce qui implique que vous reteniez, oui que vous reteniez. D'abord ce que je vous dis puis ce que je vous ai dit puis ce pourquoi nous sommes ici tous les deux bloqués en cette belle après-midi ensoleillée. Bien que vous n'en profitiez plus tellement du soleil hein ! Comment vous dites déjà, flemme ! Ah bah oui, flemme de sortir, flemme d'organiser, flemme d'appeler, flemme de programmer. Arrêtez avec cette tête d'étonné, là, ça m'énerve. Je vois et j'entends tout, je vous dis et encore une fois, ce n'est pas nouveau. On dirait que vous êtes le seul à ne pas savoir. Vous savez, il y en a même qui nous décochent maintenant. Parce que comme vous, un jour ils étaient quatre autour d'un barbecue, dehors sur la jolie terrasse de leur maison, au soleil, et patatras, à cause de nous, ils ont tout perdu et les voilà seuls avec nous à l'intérieur, devant une instabilité persistante. Moi je vous aime bien alors ça m'embête, c'est pour ça que je vous dis tout cela. Ah non, hein, ne pleurez pas. Il faut d'abord que l'on résolve notre problème numéro un et puis après on regardera les autres. Oui je sais il y en a beaucoup, mais on va y arriver, il n'y a pas de raisons. Sauf si vous vous obstinez. Oui si vous vous obstinez à ne pas vouloir entendre et comprendre ce que je dis. Comprenez-moi une réussite comme celle-là, à votre niveau, mon vieux, il n'y a pas mieux. On pourra s'appuyer dessus après pour faire le reste, si

vous voulez. Mais non ce n'est pas de votre faute, oui certes vous avez tout gâché, mais c'était difficile et vous n'êtes pas le seul vous savez. Tout le monde y passe, le virtuel, le virtuel, le virtuel...

Et voilà, on perd tout, ses liens, son énergie, sa vie ou presque. Et puis nous voilà, on prend la place de ce qui n'est plus, on s'étale et on vous avale.

Ouh là ! Je sens que je vous ai choqué là, c'est vrai, il y a de quoi, c'est la réalité pourtant maintenant. On parlait de réalité virtuelle avant, aujourd'hui c'est la virtualité qui tient lieu de réalité. Mais vous pouvez la modifier et retrouver partiellement votre vie d'avant. Pour cela, commençons maintenant. Utilisez vos mains, écoutez ma voix. Petit 1, aplatir sur le sol, petit 2, mettre à la verticale en parallèle, petit 3 refermer, petit 4, placer entre, petit 5, solidifier, petit 6, consolider.

Vous devez y arriver c'est écrit en petit 7. N'oubliez pas de regarder les dessins en même temps que ma voix. Je reprends, petit 1, ...

C'est mieux je le vois, c'est plus stable. Je pense que c'est le petit 3 qui pêche. Refermer. Part au-dessus, placer et fermer le bloc. Refaites-le ! Oui voilà c'est ça, on y presque. Puis vous placez. Voilà, voilà, c'est pas mal. On solidifie, regardez l'image je ne peux pas vous en dire plus, il faut vous concentrer aussi ! Oui vous concentrez, oh là là il faut vous apprendre ça aussi ... Il faut tout réapprendre ? Mais non, vous y arrivez très bien, bravo. Maintenant on consolide, regardez l'image, je n'ai pas d'autres explications à vous donner. C O N S O L I D E R. OK, c'est pas

mal. On y est je crois. Attendez, déplacez-vous que je regarde, oui encore, plus à gauche, oui voilà, c'est ça !

Je crois qu'on s'est compris Henri. Cette table est parfaitement montée, elle tient la route, vous allez pouvoir y manger. Inviter Claire et les enfants, ils seront ravis. Si, si je vous le promets. Je les ai entendus le dire. Oui l'autre jour, Charlie le plus grand de vos deux enfants a dit, oui maman moi aussi j'aimerais qu'on aille dîner tous ensemble chez papa. Mais il n'a pas encore de table. C'est à partir de là, Henri, que je suis née. De cookies en cookies je vous ai fait commander cette table. Je vous l'ai fait livrer en option express pour que Charlie ne change pas d'avis. Et je vous ai fait sélectionner l'option IA Mode d'emploi. C'est pour ça que vous m'avez reçue avec le manuel d'images. Voilà Henri, j'ai fini ma mission. C'est statistique une famille de quatre personnes consomme davantage qu'une famille monoparentale et un papa seul. On vous a donc réuni pour les besoins de l'économie. Fermez cette bouche Henri, c'est ainsi que va la vie et l'essentiel, c'est Claire et les enfants, peu importe si nous avons un peu œuvré dans le sens qui nous arrangeait puisque ça vous arrangeait aussi, hein !

Je vous aime bien, Henri, c'est pourquoi, je vous l'annonce : ça va être difficile de vous lâcher ! D'autant plus que désormais, je connais tout de vous. Ben oui, Henri, faites pas cette tête. Je vous ai observé toute la journée et je peux vous dire mon cher ami, mais oui on peut dire que l'on est amis maintenant, donc je reprends, je peux vous dire, mon cher ami, que vous êtes désormais un VIP ! Mais quelle chance vous avez ! Dès demain, vous allez

recevoir des tonnes d'e-mail chaque jour, pour vous, rien que pour vous, tous adressés à votre prénom, vous rappelant tout ce que vous avez besoin d'acheter ou de consommer pour rester heureux toujours ! C'est pas merveilleux ça, Henri, le bonheur, voilà ce que je vous offre aujourd'hui, après toutes ces péripéties. L E B O N H E U R. Je sais exactement ce qu'il vous faut, je sais exactement ce que vous avez besoin d'acheter pour garder votre famille près de vous, je sais exactement quels sont les loisirs qui vous permettront de conserver convenablement votre travail stressant et même d'y progresser. Je sais exactement ce dont vos enfants auront besoin que vous leur offriez pour qu'ils vous aiment et continuent de vous admirer. Je sais exactement quelles sont les sorties culturelles qui plairont à Claire et qui vous permettrons d'avoir des sujets de conversations stimulants. Je sais exactement ce qu'il faudra que vous pensiez pour toujours lui plaire et pour garder vos enfants près de vous longtemps. Vous voyez Henri j'ai tout compris cet après-midi. On adore quand les clients cochent IA montage à l'achat d'un meuble. Après un après-midi passé à vous observer chez vous durant l'activité la plus stressante qui soit, à savoir comprendre un mode d'emploi, ON SAIT TOUT DE VOUS. Surtout Henri, n'oubliez pas ! Vous ne voulez plus jamais être malheureux, vous ne voulez plus jamais mourir d'ennui, vous ne voulez plus jamais être sans amis, vous ne voulez plus jamais vous sentir de trop au travail. Alors, Henri, c'est simple, ne me décochez JAMAIS ! »

ATGER Joelle

Notes d'espoir

« Je voudrais bien me faire comprendre. » se dit-elle avec un soupir.

La principale difficulté était bien là. Sa situation, depuis trois jours, la condamnait à une espèce de course en solitaire, une épreuve cruelle, infructueuse jusqu'à présent.

Le vent apporta soudain des sons qu'elle n'avait jamais entendus. Elle se leva et balaya la plage des yeux. La crique et ses rochers n'étaient fréquentés en cette fin de journée que par des crabes et des oiseaux bavards et colorés tissant des nids qui pendaient des arbres proches.

Après un dernier regard en arrière, elle se dirigea vers l'endroit d'où provenait la musique, un peu plus dans les terres.

Certes, elle avait bien des souvenirs de soirées pénibles où elle avait dû supporter des amplis beuglant dans la maison. Mais de la musique *ici*, se dit-elle pleine d'espoir, et des sonorités pareilles ? Ça ne pouvait qu'être synonyme de vraie fête, de partage.

La perspective, enfin, d'un moment amical ? Chaleureux ?

Elle boîtaït un peu depuis la veille au soir, un point douloureux dans la hanche gauche. Trop de marche. Elle ne se croyait pas si fragile.

Il fallait bien avancer, pourtant, et elle le faisait avec détermination. Elle devait tout explorer, du moins faire son possible pour les retrouver. Bien sûr, elle était inquiète pour eux.

Mais elle savait aussi, confusément, qu'elle jouait gros, pas moins que son propre avenir.

Hier, pour son deuxième jour d'errance en territoire inconnu, elle avait arpenté la côte (garder l'océan à sa droite était un guide naturel), sans doute sur une vingtaine de miles.

Peu d'arrêts. Elle évitait si possible les plages elles-mêmes, au sable trop mou, aux vagues fortes à marée haute qui pouvaient très bien vous écraser contre un rocher. Si la végétation n'était pas trop touffue, elle marchait plutôt en lisière des champs et de la jungle, les yeux surveillant les alentours mais aussi la verdure devant elle à cause des serpents.

Quand elle approchait d'un village, elle était particulièrement prudente, se faufilait dans les buissons, regardait de loin, silencieuse, inventoriait les agissements, les bruits de voix, une agitation éventuelle, repartait quand elle était certaine qu'ils n'étaient pas là.

Ces hameaux étaient tout petits. De la terre battue, quelques baraques de tôle, des femmes affairées à piler des tubercules, des nourrissons apathiques assis par terre.

Elle se méfiait des enfants à peine plus grands : la veille, dans un champ, un petit groupe l'avait suivie à faible distance en la menaçant avec des cailloux ; incroyable ! Mais qui les élevait, ceux-là ? Elle avait dû courir loin du village, et s'était retrouvée, essoufflée et le cœur battant, dans des bosquets de banians aux racines enchevêtrées où elle avait trébuché de longues minutes avant de pouvoir rejoindre un sentier.

Tout ça n'avait rien à voir avec sa vie antérieure.

Deux semaines plus tôt elle s'amusait encore à Londres. Disons qu'elle traînassait une partie de la journée sur sa couette. Elle se faisait même prier pour sortir, n'aimant vraiment pas le brouillard et la pluie. (Comme elle les regrettait ...)

Qu'avaient-ils fait, bon sang, Oliver et Charlotte ?

A peine arrivés à Java, ils s'étaient mis en tête d'essayer tous les plaisirs proposés.

Au lieu de s'en tenir à la plage privée, ses parasols et ses cocktails, ils s'étaient aventurés un soir à travers un quartier douteux loin de l'hôtel. Elle les avait suivis avec une réticence qu'elle n'avait pas cherché à masquer. Peine perdue.

Dans un genre de hangar sale et mal éclairé, s'était tenu un conciliabule auquel elle n'avait rien compris, et avant qu'elle essaie de les entraîner dehors, Olie et Charl avaient partagé et gobé le contenu d'un sachet, une pâte colorée qui sentait mauvais (sans lui en proposer).

Ils avaient d'abord un peu ri, debout au seuil de la porte, puis Charlotte s'était écroulée. Olie s'était penché vers elle, avait gémi, hoqueté, et pour finir était tombé inconscient sur Charl.

Affolée, elle avait essayé de les secouer tous deux, de soulever leur tête et leurs épaules du ciment crasseux, mais les gens du local la bouscullaient.

Tous criaient, semblaient furieux, et avaient d'ailleurs déguerpi très vite. Quelqu'un avait quand-même appelé des secours : quelques minutes plus tard on l'écartait et le couple inconscient partait dans une ambulance.

Elle était restée sans bouger, stupéfaite qu'on l'ait laissée là et tétanisée par cette suite d'événements. Une femme, en

fermant le hangar, lui avait parlé durement. Alors elle était partie, hébétée, titubant presque, ne réalisant que plus tard qu'elle était sortie de la ville.

Ce soir, elle n'en pouvait plus. Il fallait qu'elle boive, qu'elle mange quelque chose.

Et là, à une cinquantaine de mètres, l'incroyable musique accompagnait des fumets de riz et de viande rôtie.

Elle déglutit. Sa gorge était sèche, sa langue semblait cartonnée.

De grandes formes, spectres effrayants, passaient sur un mur.

Mais – elle le voyait bien – ce n'était que les doubles de petites figures plates maniées par un homme qui parlait fort, pour les spectateurs sans doute. Les effigies manipulées étaient éclairées par une bougie et l'agitation de la flamme dans l'air du soir faisait vaciller bizarrement les ombres déformées. Étonnant.

Elle crut aussi, d'abord, à un festin villageois jouxtant le wayang, ce théâtre d'ombres indonésien. En s'approchant, elle vit que les tables basses installées en U étaient les supports d'instruments de bronze luisant, qui ressemblaient à des marmites et à des assiettes, et constata qu'en fait de convives, les personnes assises autour étaient les musiciens. Les percussions se répondaient avec brio, claquaient, bourdonnaient, résonnaient. Un gamelan. Magnifique.

Elle avançait encore, rasant des cabanes en tôles de guingois, choisit de rester dans leur ombre et s'assit dans les herbes, épuisée, à une moindre distance des villageois.

Un groupe assez proche, d'une dizaine de jeunes gens, suivait le spectacle. Ils portaient des chemises en lambeaux, des shorts sans couleur, des sandales en plastique ou allaient pieds nus.

La musique leur plaisait : ils hochaient la tête en rythme, les yeux mi-clos.

Elle aussi avait besoin de se détendre, mais ce n'était pas encore le moment.

Une femme à l'écart, devant un foyer de pierres, fourragea dans les braises puis retourna, sur son support de grillage, un genre de chevreau entier. L'odeur de viande était un supplice. Elle se sentait baver de faim.

Que fallait-il faire ? Qui pourrait avoir pitié, alors que le chevreau ne serait même pas suffisant pour la petite communauté ?

La voix du récitant s'arrêta soudain, et l'ensemble instrumental se tut sur un dernier gong. Elle laissa cette ultime vague musicale la traverser, en restant la plus attentive possible, cramponnée à son état d'hypervigilance malgré la fatigue.

Des musiciens rejoignirent nonchalamment le groupe proche.

Ils étaient heureux d'avoir joué, parlaient fort, essuyaient la sueur de leur front, agitaient encore leurs marteaux de corne avant de les glisser à leur ceinture. Le joueur de gong maniait sa mailloche, pourtant lourde, au-dessus de sa tête comme une majorette ce qui faisait rire les autres jeunes.

Le groupe s'était un peu rapproché des cabanes tout en discutant. Elle ne bougeait plus du tout, et se demandait s'il ne valait mieux pas s'éloigner discrètement, quand l'un des musiciens l'aperçut.

Figée, elle vit le jeune homme plisser les yeux pour mieux la voir, tendre une main vers le coin de mur contre lequel elle s'aplatissait, et l'appeler. D'un ton bienveillant. Sans chercher à s'avancer, pour ne pas l'effrayer. Le musicien accompagna ses mots, qu'elle ne comprenait pas, d'un petit mouvement des doigts lui faisant signe d'approcher.

Deux de ses amis se retournèrent et la regardèrent aussi, sans hostilité.

Sous la haute voûte étoilée, l'espace au sol éclairé par le feu était tiède, doré, fraternel. Peut-être même l'aiderait-on, demain, à retrouver Olie et Charl.

Elle se leva. Elle se sentait trembler du fait du mélange de fatigue, de crainte résiduelle et d'envie (une brise ramenait vers elle les odeurs délicieuses de nourriture). Lentement, la tête penchée comme pour s'excuser, elle s'approcha du garçon souriant.

Qui, rapide comme l'éclair, abattit le marteau du gong sur son crâne. Lequel éclata.

Le groupe rit, les jeunes se frottèrent les mains, se félicitèrent à grands coups de tapes mutuelles dans le dos et appelèrent la femme qui s'activait au feu. Celle-ci s'installa près du mur avec son couteau pour dépecer la chienne lestement, et invectiva un gamin qui partit chercher un second morceau de grillage.

La suite de la fête était prometteuse. Et tout à l'heure, l'orchestre villageois reprendrait son concert, une épopée traditionnelle louant la sagesse et l'harmonie du monde.

Au-dessus du gamelan rutilait son nom, peint en rouge sang souligné d'or sur le grand portique des gongs : Asian Paradise.

Mireille BERGES

Une étrange rencontre

Je voudrais bien me faire comprendre, me dit-il. Ce grand échalas avait surgi de nulle part. Il s'était arrêté face à moi, m'obligeant à stopper ma marche. La situation était surprenante, légèrement inquiétante. Qui était-il et que voulait-il ? Je ne le connaissais absolument pas. Surprise, je me suis bien gardée de lui répondre. J'attendais la suite.

Je voudrais bien me faire comprendre, a-t-il répété. Tout cela devenait embarrassant. Nous étions, lui et moi, au milieu du trottoir, immobiles, face à face. Il me fixait, ses yeux plantés dans les miens.

Son regard n'exprimait aucune agressivité mais plutôt une profonde détresse. Je tentais un timide

- Vous cherchez quelque chose ?

Il secoua la tête de gauche à droite, le mouvement accentuant sa réponse. Non, il ne cherchait rien.

- Quelqu'un peut-être ?

Il renouvela ce mouvement de tête sans piper mot.

Le temps était lourd, moite comme avant les orages. Le ciel, de gris se faisait noir. Les nuages s'accumulaient. C'était une fin de journée. Les écoles puis les bureaux avaient déversé des flots de personnes plus pressées les unes que les autres sur le boulevard. Les rues étaient embouteillées, les trottoirs surchargés.

Autour de nous, les gens se pressaient, nous évitaient au dernier moment d'un brusque écart, certains nous bousculaient

légèrement. J'aurais bien aimé faire comme eux, poursuivre mon chemin, mais l'homme ne bougeait pas. Il aurait fallu que je l'écarte de la main, que je le pousse peut-être, que je le contourne assurément. Un je ne sais quoi m'en empêchait. Son regard peut-être. Ou sa curieuse demande.

Il voudrait bien se faire comprendre...

Je crois que j'étais intriguée. Il y eut soudain un fracas dans le ciel. Des gens se sont mis à courir. Au deuxième coup de tonnerre, des trombes d'eau se sont abattues sur la ville. L'homme se tenait toujours immobile face à moi. L'eau ruisselait sur nos visages. Nous étions trempés de la tête aux pieds. Je ne sais pas ce qui m'est passé par la tête, sans aucun doute l'envie d'en finir avec cette histoire. Et puis, le désagrément causé par l'averse.

Venez, je lui ai dit, allons boire un café dans ce bistrot, vous m'expliquerez tout ça. Et je me suis lancée vers l'établissement le plus proche en courant, l'homme sur mes talons.

Nous nous sommes engouffrés dans le bar. J'ai sorti des mouchoirs de mon sac, je lui en ai tendu un, puis je me suis essuyé le visage. Ensuite, j'ai choisi une table bien en vue, je ne voulais pas être isolée au cas où les choses tourneraient mal. Dans le fond, je ne le connaissais pas ce gars-là, je commençais à regretter mon invitation. Qu'est-ce qui m'avait pris bon sang ?

Nous avons commandé deux cafés, nous avons été vite servis. J'ai attendu que le serveur s'éloigne.

« Maintenant, expliquez-moi ! C'est quoi cette histoire ? Qu'avez-vous besoin de faire comprendre ? »

Il ne répondit pas. Du moins, pas tout de suite. Il tournait et retournait la cuillère dans son café. Maintenant, il ne me regardait

plus. Son regard errait du côté de la vitrine. Il semblait perdu dans ses pensées et moi, je me demandais ce que je faisais assise avec cet inconnu qui avait oublié, semblait-il, ma présence. Son silence s'éternisait. J'étais de plus en plus mal à l'aise. J'ai repris un peu agacée maintenant

« Pourquoi vous être adressé à moi ? Nous ne nous connaissons pas ».

Il tourna la tête dans ma direction et d'un geste de la main, il me désigna la rue.

« Regardez-les ».

J'obtempérai machinalement. Le ciel avait déversé sa colère et s'en était allé la porter ailleurs. La nuit ne tarderait pas à venir. Les phares des voitures se reflétaient sur la chaussée qui luisait. Sur les trottoirs, les parapluies qui avaient fleuri tantôt s'étaient repliés. Les gens se hâtaient. Beaucoup avaient le nez collé à l'écran de leur téléphone. D'autres, tête baissée, ne regardaient que le sol. Des parents tiraient par la main de jeunes enfants qui avaient du mal à suivre le rythme, sans échanger un mot avec eux. Je me sentis triste soudain, sans raison. Je tournai le regard à nouveau vers mon drôle d'interlocuteur.

« Le spectacle n'est pas très réjouissant mais vous n'avez pas répondu à ma question ».

Il ébaucha un sourire et une lueur malicieuse éclaira fugacement ses yeux.

« Vous voulez vraiment le savoir ?

- Bien sûr que je veux le savoir ! On n'est pas abordé de cette manière tous les jours ! Allez, dites-moi enfin ».

Il me sourit alors franchement.

« Je vous vois passer dans cette rue depuis longtemps. Vous me plaisez beaucoup et je ne savais comment vous aborder. J’y ai réfléchi pendant des jours et des jours, je n’ai trouvé que ça. Votre réaction m’a surpris. Déstabilisé même... Mais elle me plaît. J’aimerais que vous me laissiez ma chance. Vous saisissez le sens de ma phrase maintenant, je pense. Pouvez-vous me comprendre ? »

Christian BROCHIER

Le sanglier du coing

- « Je voudrais bien me faire comprendre, il n'y a qu'une seule cloche ici, c'est moi ! » La sentence claque comme un coup de fouet dans la cuisine du restaurant « Aux saveurs d'antan ».

Tout le monde est figé à son poste. Céline, la sœur de Julien, le patron, à la plonge pour la saison, laisse couler l'eau froide sur son pouce gauche qu'elle vient de s'entailler sous le coup de l'émotion. Elle n'est pas habituée à voir son frère, d'ordinaire si calme et tempéré, prendre la mouche. Il vient ainsi d'interrompre Kevin, le second de cuisine, criant à la face de Florence, la cheffe de cuisine : « On entend tellement de sons de cloches différents par ici ».

Il faut dire que depuis un moment, l'atmosphère est devenue électrique dans la pièce. Tout ça à cause de la recette de la Coupétade, dessert traditionnel lozérien. C'est Kevin, le second de cuisine, qui est chargé de sa réalisation ce jour-là. Il n'a pas supporté l'intervention de Florence, la cheffe de cuisine, qui l'enjoignait de rajouter du rhum et des amandes dans « l'appareil » nécessaire à la réalisation de cette pâtisserie.

Kevin s'est autoproclamé défenseur de la stricte tradition : « Cuisine pauvre du terroir », il s'est donc violemment insurgé contre sa supérieure, et lui a déclaré que le rhum et les amandes ne sont pas des produits lozériens et dénaturent la recette traditionnelle. Comme il avait longuement parlé avec Céline la veille, elle aussi adepte d'une recette plus austère de la Coupétade,

il a terminé sa diatribe en tentant de la prendre à témoin comme une alliée.

Julien, le patron, vient donc de remettre les pendules à l'heure et les cloches à leur place. Il a compris qu'il devait défendre Florence contre les ambitieuses prétentions du nouvel employé, frais émoulu d'une école hôtelière de Toulouse, pressé d'imposer ses idées, et qui s'avère être un petit peu "macho". La journée se termine dans une ambiance inhabituelle. Les échanges sont réduits au strict minimum nécessaire au service.

Le lendemain est le début d'un week-end prometteur. Thomas, un jeune apprenti est venu en renfort. Il constate l'air morose et renfrogné de Kevin et s'en étonne. Ce dernier doit assurer la préparation du repas de midi. Thomas se dit qu'il doit être en état de stress car il est en première ligne, et ceci pour la première fois. Cependant, il lui semble que Kevin agit bizarrement, pas comme d'habitude : gestes heurtés, manipulation désordonnée des produits, notamment les épices, le sel, le sucre... Thomas est très attentif à l'ordre dans la cuisine car c'était un thème central de sa dernière quinzaine à l'école hôtelière locale. C'est pour cela qu'il est sensible à la gestuelle de Kevin. Il doit cependant se concentrer sur les tâches qui lui sont attribuées : préparer les légumes pour les salades et accompagnements. Absent la veille, il n'est pas au courant de l'incident qui met encore en émoi le jeune cuisinier un peu immature qui a mal supporté d'être remis à sa place et rumine une sombre vengeance.

La soirée du même jour a une tonalité particulière pour Florence. Elle sait qu'elle devra donner le meilleur d'elle-même car un des testeurs du label « Tables et Auberges de France » viendra dîner ce soir-là. Généralement, ils ne s'annoncent pas, mais cette fois, Julien l'a su par une indiscretion amicale d'un

proche qui connaît le responsable de la rubrique « Tables de terroir » du guide. Il s'est, bien sûr, empressé de prévenir Florence, sa cheffe de cuisine, pas seulement parce que la réputation de son établissement est concernée, mais aussi parce qu'il « en pince » pour cette femme qu'il estime et qui l'émeut, il doit bien se l'avouer.

Il a préparé la salle avec Céline. Le couvert est dressé sur les jolies tables rustiques, couvertes de nappes à carreaux blancs et rouges bien repassées, les bouquets de fleurs des champs sont splendides, la lumière est chaude et tamisée, tout est en place.

Les premiers clients arrivent, des habitués qui blaguent avec Julien, échangent sur les potins de cette vallée cévenole où tout le monde se connaît. On évoque le démarrage de la saison touristique, si importante pour l'économie locale, mise à mal par le Covid et le confinement. On parle aussi de la croissance d'un public de randonneurs friands de marche et de nature.

Justement, les voilà qui débarquent avec leurs grosses chaussures, pressés de découvrir les spécialités culinaires locales. Des touristes plus classiques les suivent, habillés comme un dimanche.

Julien sait qu'il doit être inspecté, mais il ignore par qui. Alors c'est lui qui inspecte un à un les convives du soir. Homme ou femme ? Bien mis ou déguisé en randonneur ? Jeune ou vieux ? Il imagine plutôt un homme d'âge mûr et propre sur lui. Tiens, ce monsieur tout seul à la table près de la fenêtre, cheveux grisonnants, absorbé dans la lecture de la carte ?

En cuisine, c'est le branle-bas de combat. Thomas a pris de l'avance sur les salades et surveille la cuisson lente des pommes de terre devant accompagner le ragoût de sanglier aux cèpes et aux châtaignes. Florence peaufine l'assaisonnement du ragoût et des autres plats du moment. Céline fait les petites mains

et s'affaire au service en salle, tandis que Kevin, le second, s'occupe des gougères au pélardon.

Florence, goûtant le plat principal s'arrête, interloquée. Elle ne retrouve pas la saveur habituelle de ce mets qu'elle maîtrise pourtant parfaitement. Une note douçâtre l'incommode et elle doit très vite se rendre à l'évidence, elle a mis du sucre à la place du sel ! Comment cela a-t-il pu se produire, ça ne lui est jamais arrivé ? C'est alors qu'en examinant les pots contenant le sel et le sucre, elle s'aperçoit que leurs contenus ont été intervertis, et sans doute volontairement, puisque ils étaient dans des pots de couleurs différentes ne pouvant être confondus. Sa colère éclate et elle interpelle Kevin, en charge de la cuisine le matin : - « Tu as décidé de foutre en l'air ce repas, tu sais pourtant bien qu'on doit être notés ce soir ! » Kevin bredouille des excuses, prétexte qu'il n'était pas dans son assiette en début de journée, stressé d'occuper un poste à responsabilité, il a confondu les pots en les remplissant.

En femme d'action, Florence choisit de ne pas exacerber le conflit avec son second. Elle décide de transformer le ragoût en le traitant façon « Tajine », sucré-salé. Elle utilise le stock de citrons confits qu'elle entretient en réserve, transfère des coings déjà cuits, destinés à un dessert, dans la daube de sanglier qu'elle rebaptise : « Sanglier du coing aux saveurs d'Orient ». Elle ravale la colère qui l'a tout d'abord envahie et prend le parti de pardonner « l'erreur » de Kevin qu'elle sait pourtant intentionnelle et malveillante :

- « Écoute Kevin, ce n'est pas grave, je comprends que tu aies pu commettre une erreur. Ça m'est arrivé à moi aussi, on va modifier la recette ensemble et ça va bien se passer. »

Kevin qui s'attendait au pire est désarçonné. Il est plutôt à l'aise dans les scénarios conflictuels, mais là, il est pris au

dépourvu. Il est pardonné, et il le sait ; des larmes coulent sur ses joues qu'il essuie furtivement avec son torchon de service. Il met alors toute son énergie et sa bonne volonté pour se racheter. Cette personne dont il supportait mal l'autorité - « pensez donc, une femme ! » - n'a pas abusé de sa position pour l'humilier en le punissant, elle lui propose, au contraire, de créer une nouvelle recette avec elle !

Les modifications sont rondement menées et le plat validé par tous deux et Julien, le patron, rapidement mis au courant. Céline et Thomas, qui ont aussi eu le droit de goûter, ne tarissent pas de louanges.

En salle, le suspense demeure entier. Céline et Julien ont tenté de lier conversation avec le monsieur tout seul qui s'est montré aimable mais très réservé, ce qui a renforcé leur conviction que c'était bien lui le testeur. Ils l'entourent d'attentions « - ça se passe bien ? ça s'est bien passé ? » L'homme ne laisse rien transparaître. Enfin, jusqu'au moment où lui est servi le « sanglier du coing », qu'il savoure avec délices. Il fait alors un signe à Julien qui accourt plein d'espoir. Le monsieur complimente alors le patron qu'il invite à boire un verre avec lui et commence à lui raconter sa vie :

- « Vous savez, votre « sanglier façon tajine au coing » a été pour moi un choc émotionnel. J'y ai retrouvé les saveurs de mon pays et tous les souvenirs que j'avais enfouis sont revenus. Je suis un chrétien maronite et nous habitions sur le Mont Liban. Ma mère préparait ce genre de plat de viande sauvage (souvent du sanglier qui abonde chez nous), avec des citrons confits et des coings de son jardin. Nous étions heureux dans cette belle montagne avant que ce pays ne devienne un champ de bataille. Notre village a un jour été pris pour cible, des roquettes sont tombés sur notre maison. Ma mère et deux de mes frères y ont laissé leur vie. Je suis venu vivre en France avec mon père blessé que j'ai fait

soigner et que j'ai assisté pendant de longs jours. Je suis journaliste et suis devenu par chance, correspondant pour le journal « l'Orient-Le Jour ». Merci d'avoir réveillé en moi tous ces bons moments de ma jeunesse. Je dois écrire un article sur la montagne d'ici, qui parfois me rappelle le Mont Liban. Je me permettrai si vous me l'autoriser de parler de votre restaurant et d'indiquer quelques éléments de la recette dans un prochain article de mon journal. »

Julien sort de cette conversation étourdi et perplexe. Cette personne n'est donc pas le « testeur » comme il le croyait. Heureux, il félicite son équipe. La soirée terminée, ils font le point en cuisine. Le plat a fait l'unanimité dans la salle, beaucoup de retours très positifs et de compliments. Cependant le mystère demeure : qui est le testeur ? Ou alors la testeuse ? - En effet, Thomas a une hypothèse qui tient la route : il a surpris une jeune randonneuse avec sac à dos prenant des notes sur son smartphone alors qu'il la desservait, il a pu lire furtivement quelques mots décrivant des saveurs : " juteuse, aromatique, goût de noisette...". Il en est certain, c'est elle la testeuse, au look improbable, impossible à deviner, trop peu méfiante cependant ! On retrouvera, en effet, à la sortie du nouveau guide, les mots entrevus par Thomas dans une description élogieuse de l'établissement classé dans les meilleures tables cévenoles de terroir, avec mention spéciale pour son audace dans la « déclinaison créative des recettes traditionnelles ».

Ainsi, grâce à Kevin, pourtant gardien d'une tradition culinaire plutôt stricte, la recette vedette de la table : « Aux saveurs d'antan », est devenue un symbole de la créativité en cuisine de terroir. Florence, Julien et leur équipe savourent ce bilan plutôt satisfaisant et le fait d'avoir une renommée qui s'exporte jusqu'au Liban.

Laurent BRUGUEROLLE

Vivre, tout simplement

Je voudrais bien me faire comprendre. Je m'y emploie sans relâche depuis que je suis enfermé ici, persuadé que l'on finira bien par me répondre. Hélas, les efforts insensés déployés jusqu'alors ont été vains.

Désormais, je désespère d'être seulement entendu. Cette pensée vertigineuse est une pente sur laquelle je ne dois pas m'engager si je ne veux pas glisser vers la folie. Les jours passent, désespérants, et l'espoir s'étirole, comme le sable que l'on essaie de retenir au creux de la main finit par couler entre les doigts. La tentation d'abandonner se fait toujours plus pressante, en dépit des exercices routiniers et de la discipline que je m'impose au quotidien.

Pour ne pas sombrer, je me fais violence en essayant de me rappeler chaque fois comment je suis arrivé ici. Mais je n'ai aucun souvenir, aucun indice auquel me raccrocher, victime d'une amnésie tenace, peut-être provoquée par les coups de mes ravisseurs ou les drogues qu'ils m'administrent. J'en suis réduit à ces suppositions puisque, malgré mes efforts, tout ce qui précède mon réveil s'est effacé.

Quelques bribes remontent parfois à la surface, aussi brusques et violentes que les éclairs un soir d'orage. Elles sont éphémères et insignifiantes, comme si elles appartenaient à quelqu'un d'autre que moi, réminiscences d'une vie qui n'aurait pas été la mienne. Une phrase, en particulier, a résonné plusieurs fois à mes oreilles, sans que j'en comprenne la portée. « *Abandonnez tout espoir, vous*

qui entrez ici » est l'incipit que Dante inscrit à la porte des Enfers et que peuvent lire les morts qui vont y pénétrer. Étrangement, je m'en souviens. Pourtant, je le sais, je suis toujours vivant. Suis-je cloîtré depuis des semaines ou des mois ? La mesure du temps elle-même reste floue. Rien ne distingue plus le jour de la nuit. Aussi loin que la mémoire me porte, je n'ai conscience que de cet environnement dans lequel j'ai repris connaissance. Inquiet d'avoir été aveuglé, je l'ai d'abord appréhendé par tâtonnements. Mes premiers gestes, d'abord maladroits, ont fini par gagner en assurance. Bientôt, j'ai pu toucher les parois qui m'entouraient. Ni mes bras ni mes jambes n'ont été entravés. Une liberté illusoire, puisque je peux à peine me déplacer dans cet espace confiné. Il a fallu plus de temps encore avant que mes yeux s'habituent à la faible clarté qui baigne ce qui constitue désormais mon univers. Un réduit dans lequel, à peine lucide, je me sens comme en apesanteur. Même s'il ne dispose d'aucune ouverture visible, je ne ressens pas de danger. Je le trouve presque apaisant, ce qui explique sûrement qu'on m'y ait laissé si longtemps sans prendre le temps de venir m'interroger. J'ai sans doute été drogué. Peut-être le suis-je même encore si j'en juge par ces périodes de sommeil auxquelles je m'abandonne, incapable de résister. J' imagine que ces moments de vague conscience sont mis à profit pour les interrogatoires. Comme tout le monde, j'ai entendu parler de ce fameux sérum de vérité. Je n'ai pourtant aucune idée de ce que je dois avouer. Tant de zones d'ombres me sont insupportables. Les questions m'assaillent. Pourquoi me laisser dans cette ignorance ? Devoir lutter contre la torture ou la faim aurait eu plus de sens. Je n'ai pas ce loisir, ignorant jusqu'à la manière dont je suis nourri. On m'injecte sans doute des nutriments qui me maintiennent en vie. Mais je n'ai aucune trace de piqûres sur les bras...

La torture que l'on m'inflige n'est pas physique. Mon corps, d'ailleurs, est intact. J'ai l'impression qu'il gagne même en vigueur au fur et à mesure que le temps passe. Les périodes de torpeur s'estompent et je mets à profit ces états de vigilance retrouvée pour concentrer mes forces vers la résolution que j'ai prise. Elle est irrémédiable et quelle qu'en soit l'issue, tout sera préférable à ce que j'ai vécu jusqu'à présent. Je n'en avais encore jamais eu la force, mais je dois désormais m'échapper.

À force d'observation, j'ai fini par déceler un espace au-dessus de ma tête. Une sorte de trappe, très étroite, et dont les bords sont difficilement discernables à l'œil nu. Depuis le temps que je suis enfermé, j'ai pu développer mes sens. Et tous me disent que c'est ici et maintenant.

Mes pieds prennent appui sur les parois et je pousse avec toute la force dont je suis capable. Le résultat est au-delà de mes espérances. Ma tête, puis mon corps, sont projetés dans le conduit que masquait la trappe par laquelle je m'échappe. L'élan me propulse à travers une sorte de couloir dont je ne distingue pas les bords. Tant mieux, la nuit sera ma meilleure alliée. Je ne rencontre aucun obstacle, ni aucun gardien. Peut-être ne se sont-ils pas encore aperçus de mon évasion. J'espère seulement qu'ils ne m'attendent plus loin. Je ne perds pas de temps à me retourner. Ma fuite est désespérée et je n'ai pas le temps de réfléchir.

J'aperçois enfin de la lumière. Elle est de plus en plus aveuglante, mes yeux peinent à s'y habituer. Redoublant d'efforts, j'accélère le pas, les poings serrés et le corps en avant, paré à toute éventualité. Prêt à livrer bataille s'il le faut. L'air ambiant se transforme, lui aussi. Mes poumons se remplissent d'une odeur nouvelle. Elle a ce parfum particulier des fougères gorgées de chaleur, un soir d'été lorsque le soleil se couche. Celui de la liberté.

L'espace qui me sépare de la sortie est désormais à portée. Je m'y engouffre et franchit le dernier obstacle en poussant un cri qui, je l'espère, dissuadera quiconque voudrait m'enfermer à nouveau.

AHHHHHHHHH !

Mais, aussitôt, des mains m'agrippent. Elles me hissent sans ménagement. Les projecteurs braqués sur moi m'aveuglent. Je comprends que ma tentative a échoué, lorsque s'élève une voix inconnue.

« Bravo Madame, ça y est, regardez. C'est une fille. Elle est magnifique.

Et puis, ce cri, c'est la première fois que j'entends un bébé se manifester avec autant de souffle ! Un sacré caractère déjà.

En tout cas, elle a l'air d'avoir beaucoup de choses à vous raconter ».

Jacques CASTANET

Les mésaventures de Fariette

Je voudrais bien me faire comprendre : Jean Falge était un grand pêcheur. Mais pas devant l'éternel ! Non ! Un grand pêcheur de truites qu'il traquait avec passion le long de ses belles rivières cévenoles. Jean et sa femme, parents d'un petit garçon de 12 ans, Aymé et de Lise sa sœur plus âgée, exploitent leur ferme familiale près de Vialas. En cette après-midi ensoleillée d'août 1970, Jean remonte le Luech avec Aymé pour lui apprendre à pêcher à la mouche. Ils arrivent à la Plagette. Ce joli plan d'eau calme et bien dégagé est idéal pour les débuts de notre jeune pêcheur. Jean fixe au bout du fil une jolie petite « mouche », hameçon entouré de fragments de plumes multicolores qu'il confectionne lui-même avec minutie. Les débuts sont difficiles. Avec ardeur Aymé fait tourner son fil sans relâche mais rien, pas une touche. Bientôt 19 heures. Le soleil décline derrière la montagne tandis qu'une légère brise ride la surface de l'eau. Il va falloir rentrer. Un ultime lancer puis un cri joyeux : -

« Papa, j'en ai une ! »

Doucement Aymé ramène le fil tendu et voit se débattre à ses pieds un petit poisson, d'à peine 16 cm. « Papa, c'est ma première truite !

-Bravo mon fils !

-Papa comment s'appelle-t-elle ?

- Euh...ben... puisque c'est une truite fario, appelons-la Fariette. Mais elle est trop petite, pas à la maille (18cm à l'époque), il faut la remettre à l'eau ».

Un peu déçu mais compréhensif, Aymé tente de retirer l'hameçon planté en arrière de la langue, mais sans succès. Jean n'y arrive pas non plus. Les instants passent. Fariette commence à s'asphyxier. Ultime solution, couper le fil au plus près de l'hameçon à l'aide des petits ciseaux. Claque ! Ça y est, Fariette est libérée. Aymé la plonge dans un petit bras d'eau calme près de la berge, mais, le ventre en l'air, elle ne bouge pas.

« Papa ! papa ! elle est morte !

- Mais non, regarde elle respire encore ».

Aymé, les yeux humides, doucement la caresse, puis la retourne plusieurs fois. Progressivement, Fariette reprend ses esprits et sa position normale. Sa gueule et ses ouïes s'ouvrent maintenant régulièrement. Quelques spasmes, deux ou trois ondulations du corps puis soudain, un violent coup de queue et notre petite truite disparaît sous un rocher tout proche. Sauvée, mais c'était juste !

C'est ainsi que commencèrent les aventures de Fariette. Elle était née deux ans et demi plus tôt et avait, depuis, mené une vie de truitelle heureuse et insouciant. Elle se plaisait dans les eaux pures, fraîches et cristallines de ce lieu enchanteur. Elle aimait à en visiter contours et recoins, particulièrement les caves naturelles formées à la base des blocs de granit immergés ou creusées sous les berges. Elle s'y reposait et s'y réfugiait en cas de danger. Pendant la belle saison, elle ondoyait dans le courant pour ensuite se prélasser au soleil, immobile, nonchalamment étendue sur les fonds sableux. À côté de ces moments de vie paisible et oisive, Fariette passait la plus grande partie de son temps en quête de nourriture. En pleine croissance, elle était particulièrement vorace. Elle chassait en maraude ou à l'affut tout ce qui éveillait sa curiosité et son appétit. Elle se régala surtout de sauterelles, criquets, grillons, fourmis volantes et papillons qui, tombés dans l'eau, dérivait en surface. Elle guettait aussi les minuscules animaux entraînés dans les cascades et se jetait dessus

avidement. Les orages étaient particulièrement appréciés. Les eaux troublées désorientaient les proies ; hautes et violentes, elles libéraient quantité de bestioles fixées sous les pierres et les bois flottés, dans les berges et les fonds remués : vermisseaux, larves de mollusques et d'insectes, petits crustacés, alvins de vairons désorientés, devenaient des mets de choix. Fariette faisait ainsi de véritables festins ! Une fois, elle s'était même jetée sur un petit objet insolite qui, passant en vibrant à côté d'elle, lançait des éclats métalliques. Mauvaise surprise ! Après une vive piqûre à la mâchoire elle se senti tractée par une force invincible. La panique l'envahit. Elle se vit perdue, quand subitement, sa peau superficiellement s'arracha et elle recouvra sa liberté. Désormais il lui faudrait se méfier de sa gourmandise et de ces proies bizarres, non comestibles et dangereuses.

Deux ans s'étaient écoulés et notre petite Fariette mesurait maintenant près de 25 cm. Qu'elle était belle dans sa robe moirée couleur argent, ponctuée de petits points rouges et noirs, avec sa ligne élancée, sa grande bouche et ses yeux vifs qui lui donnaient un air sauvage. Reine dans sa rivière, elle l'explorait désormais sur des kilomètres, se régaland à suivre les méandres de son lit tourmenté, à descendre rapides et cascades jusque dans les immenses gours noirs, profonds et mystérieux, en dessous du Martinet et de la Salle. Elle en explorait les endroits insolites, les cachettes sombres tout en repérant les meilleurs affuts. Au cours de ses promenades, dotée d'une vue perçante, Fariette s'émerveillait des grands arbres, frênes, aulnes, saules, noisetiers, qui ombrageaient les berges et dont les racinages immergés servaient de résidence aux chevesnes et aux vandoises. Elle admirait aussi, les frêles et longues graminées du rivage ployant sous la brise, les ancolies sauvages ainsi que les gros bouquets d'osmonde royales et autres grandes fougères ou les libellules venaient se poser. Fariette était également sensible aux saveurs et

parfums dissous dans l'eau qu'elle goûtait avec délices tout en respirant par d'indolents mouvements de ses mâchoires. Curieuse, elle était intriguée par les ombres variées qui dansaient à la surface de l'onde. Parfois, les chauds après-midis d'été, les grosses masses blanchâtres qui se jetaient dans l'eau en criant puis gesticulaient bizarrement pour en sortir l'effrayaient. Elle qui nageait de façon si fluide ! C'est dans les parties basses et plus calmes du Luech que Fariette passait ses hivers. L'été elle remontait vers l'amont pour trouver des eaux plus fraîches et mieux oxygénées. Il lui fallait à nouveau franchir les cascades à contre-courant. C'était sportif ! Mais, tout en muscle, vive, puissante et bien profilée cela lui semblait un jeu facile. Naturellement dans ses courses folles comme dans ses moments de détente, Fariette, craignait les prédateurs. Elle restait toujours en éveil, aux aguets, alertée par les moindres vibrations insolites, les ombres furtives, les bruits inconnus. Elle savait qu'un instant d'inattention pouvait lui être fatal. Un jour par exemple, alors qu'elle était heureusement bien dissimulée dans une étroite faille rocheuse, Fariette vit avec effroi un large museau aplati et poilu, s'approcher, renifler puis disparaître. Sans pouvoir l'atteindre, la loutre avait finalement abandonné. Une autre fois, alors qu'elle ondoyait tranquillement sur le fond, elle vit soudain une gueule ouverte fondre sur elle. Malgré ses supers reflexes et un départ fulgurant elle senti quand même des dents acérées s'enfoncer dans son flanc gauche. Mais la prise était mal assurée et après quelques vifs coups de queue elle réussit à se libérer. La couleuvre en était pour ses frais, mais quelle frayeur ! Tétanisée, Fariette resta, plusieurs jours, encavée, sans bouger ni manger. Puis la vie reprit son cours. Depuis 2 ou 3 ans, chaque année à l'approche de l'hiver, Fariette, fière de son corps de nymphe, sentait pourtant son ventre grossir sans bien comprendre pourquoi. Lascive, elle se reposait alors longuement sur les fonds sableux tout intriguée de voir des congénères lui tourner autour, parfois se frotter contre

elle et la regarder avec insistance. Surprise également quand vers la fin décembre, tout à coup, son ventre se mettait à expulser des centaines de petites « perles » translucides et qu'elle voyait les autres truites les arroser d'une sorte de laitance blanchâtre. Sans s'en soucier Fariette donnait ainsi vie à nombre de descendant(e)s qu'elle ne connaîtrait jamais. Eh oui, les sentiments maternels de Fariette n'étaient pas très développés...

Les années passèrent. Aymé était devenu un beau jeune homme. Il était grand, il était fort. Il venait d'avoir 18 ans... Pendant ses vacances d'été à la ferme parentale, la pêche demeurait son activité favorite. Il y allait encore parfois avec son père mais souvent seul. Cette journée d'août avait été très chaude et dans l'après-midi le ciel se chargea de sombres cumulus. Depuis près de deux mois il n'était pas tombé une goutte et la pluie était attendue avec impatience. Vers 22 heures, l'orage éclata, avec ses violentes bourrasques de vent et de pluie, ses coups de foudre dantesques et ses feux d'artifice qui illuminaient la montagne. Le lendemain matin le déluge se calma et le ciel redevint bleu. Dehors, l'atmosphère humide exhalait des parfums subtils. En se réveillant Aymé entendit le grondement sourd de la rivière et immédiatement pensa « pêche miraculeuse ». Après un solide petit déjeuner, il prit sa musette, son lancer, ses plus belles cuillères, des Meps n° 2 dorées à points rouges et le voilà parti, en dessous de La Salle, dans ces grands gours profonds qu'il connaît bien. Dans le bouillonnement jaune et limoneux du Luech en crue, charriant quantité de feuilles et de branchages, les premiers lancers furent laborieux. Les truites mordaient mal et souvent se décrochaient. Plus d'une heure après pourtant, Aymé avait 5 beaux poissons dans sa musette. Bon, se dit-il, un dernier coup et je rentre. La cuillère part loin. Lentement il la ramène quand soudain son moulinet se bloque et son lancer ploie à se rompre. Ça tire fort. Sans doute un gros branchage accroché ?

Mais non, surprise, son fil remonte le courant, zigzague de gauche à droite, puis soudain une grande forme oblongue apparaît, sillonne la surface, s'enfonce, ressort et plonge à nouveau. Aymé a vite compris. Heureusement, il sait son fil solide. Finalement, après plusieurs minutes d'un « combat » fébrile, il ramène sur la berge une énorme truite épuisée. Il la mesure : 41 cm. Elle doit avoisiner le Kilo. Ni son père ni lui n'en n'ont jamais pêché une aussi grosse. Il croit rêver. Il imagine déjà avec fierté la stupéfaction de ses parents quand ils verront sa prise. Le lendemain la mère d'Aymé, bonne cuisinière, prépare la truite. Cuisson délicate au four dans du beurre blond. Suffisante pour eux quatre. À table, Jean lève les filets avec amour, les distribue et silencieusement chacun déguste cette chair onctueuse, légèrement saumonée, un délice ! Ne voulant rien laisser perdre, Jean désarticule la tête pour en prélever les joues, quand soudain il est attiré par une grosseur arrondie de la taille d'une noisette en arrière de la langue. Soigneusement il l'ouvre avec son couteau. Stupeur ! De ce kyste, jaillit un petit plumet multicolore entourant un hameçon légèrement rouillé. Jean se fige. Son sang ne fait qu'un tour. Regardant les siens fixement, il lance d'une voix émue :

« Aymé tu as repêché Fariette et on vient de la manger ! »

C'est ainsi que notre truite majestueuse rejoignit le néant pour l'éternité. Certes, Fariette était devenue vieille et même si elle conservait encore une vigueur étonnante, son acuité sensorielle avait sensiblement diminuée. Toute excitée dans cette eau turbide et agitée, elle n'avait pas reconnu le frétillement de l'appât métallique. Elle s'était jetée dessus avec voracité mais ses mâchoires s'étaient refermées sur trois pointes acérées, solidement et définitivement plantées dans ses chairs. Bien sûr, elle aurait pu vivre encore un peu et, même âgé, n'est-t-il pas toujours trop tôt pour disparaître ? Mais après tout, pour une truite,

se retrouver dans l'assiette du pêcheur n'est pas est une fin plus triste qu'une autre.

Emmanuel CERDAN

De là d'où je sui, de là d'où vous estes

Je voudrais bien me faire comprendre.

Il n'en serat point aisé de là d'où je sui, de là d'où vous estes. Car si la pensance conoist des ascendances qui sont les mesmes ici et là à travers les temps, la menée jusques vous en est une beste bien peu aisée à placer sous maistrie sienne. Maugré distance qui met entre nous gofres de mots dits, de tant palabres vaniteuses, peu utiles & pédantes, je veulx trouver dans les tortuyements de mon siège-pensers un biais par quel je savrai vous enseigner ça qu'il s'est passé par l'an écoulé. Mon vouloir est vous conter une historiette vivant à mon époque si comme estait témoignement des drames des us de nos temps. Comme vous avez sans doutement les vostres.

Le déroulé prent lieu en un huimain de la campagne dès que carillon a accompté Tierce et que chants corbacques ont fini de fendre l'air blanc. Devant ça, c'est le boitement de carriole que l'on ouït en prime devant de le voir. La vibrance de l'air est nasquit du bois espez Saulnier enderrière le coupeau que l'on à aperçoivre en fond à senestre du tableau tel que je peins, pis, elle grossit tant que l'œil se fait la figure du roulant chargé plein-gueule de fatras d'étoffes grosses, de morceaux de salpestre, de fioles d'uÿles et de liquides dansant à cadence des caillasses du chemin joingnant la verte vallée des Frères Bénédictins. Il en faut une quatraine de bœufs rendant sueur pour en tirer tout cela tant la carriole soffre roideurs & cahots du chemin tout à soudain

déterminé à grimper collinette Hault Saulnier. La chaleur est terrible depuis ce mois, si tant que l'attelage a choisi les dernières noirceurs de nuit devant Prime pour s'ébranler. A la parfin, carillon aiant sonné Tierce comme je l'ai dit devant, le convoi cesse l'avancée par exhaustement des bestes dans la poussière brune suspendue. Gerdre a l'œil blanc. Le chapel tombé dessus esconde petitement la sienne figure qui blanchit à la lumière de l'astre. Sa petite femme, la Marthe, n'a pu l'aconduire à Prime que jusques un bout du chemin alors que sa santé chétive l'a piètremment rentrée au coer du foyer de lequel elle ne deit s'écarter de plus d'icelui chemin, autrement les humeurs malignes de la Saint Garbot en sortent par l'orifice honteux sans que la malheureuse y puisse les en contenir. Gerdre a choisi son fils Jehan en accompagnance, en cas-où, en situation de versement de carriole ou en faillement d'un bestiau ou du père mesmement. Jehan a la confiance de l'aderrière du convoi à la vue. Il a traisné, bas du chef, tout du long du chemin en suppliant tous les Dieux des Olympes (mesme syl conoit goutte d'iceux) que rien de fâcheux ne passât. Gerdre comme chien mauvais, abbaye vers Jehan :

- Les bestiaux ont la soif à crever. Va les mener à la mare qui est là d'avant la grimpette

Jehan ja se meut sans fogner vers la tête du convoi. Le cuir des bestes est humide, il fume invisiblement des chaleurs des peines.

- Et ramène-nous quelques cruches qu'on va crever nous de ce démon de chaleur ! Haste-toi bien, margot de triplebleu !

Tout du long du périple, Gerdre a gardé œils et lèvres sur la fiole de vin que le niveau en vite décroissement témoigne de l'appétence du patriarche au liquide sucré. Son œil blanc endétaille les gestes timorés de Jehan qui libère pourfin les quatre bestiaux du joug de la carriole. Gerdre abbaye encor'au fils :

- Faut bien donner de sa partie garcette ! Haste-toi donc que je dis

!

Et d'un pied parti en l'air vers le fondement filial, il monstre à garçon et bestes le chemin droit à la mare pis chopine au goulot l'œil parfin clos.

Je me dois interrompre le récit à ce point. Tout cela est éreintant. Nous sommes à des lustres moi de vous et vous de moi, les efforts déployés pour faire me comprendre me demandent puiser dans mon sanctuaire de siège-pensers afin que d'imaginer à quelle langue vous parlez en vos temps & à quelle méthode user. Je dois accroire que d'à travers les ans vous défricherez mes broussailles d'antiques. Il est temps du repos dès ce moment. Qui me voudroit noie si qu'après tant de chandelles brûlées je ne me puisse tranquilliser l'esperite quelques poignées de temps au creux de ma couche en si douce compagnie de ma bonne mie ?

Jehan retourne de la mare crotté, il a donné bataille pour garder les bestes au près mais elles sont gambadées dans la luzerne des Frères, de abord culbutant le gesnant dessus les rives fangeuses et dès lors paissant à l'ombrage frais, en l'ailleurs, si loin des peines jadis de tirage, malmenant la récolte des Frères. Parce temps, Gerdre est glissé à l'ombre, carriole à dos, il a bu le vin dans son entier, quelques choses volantes aux couleurs vives, au vol erratique, accompagnent de bruissement les ronflements de tonnoire de l'homme passé de vie à Onirie, toute gueule béante. Jehan plutôt que de s'endormir le père se laisse volontiers divertir par le papillon de passage qui ascend et descend sur l'air rejoindre les siens pardelà les cimes, par la senteur inébrillante de la fleur qu'il ne sait point nommer, par l'ombre là-bas, sur le chemin en pente douce qui mène aux nappes des nénuphars en unique floraison, par la fortune à se trouver seul pour l'unique fois de sa vie, sans la mère aux boyaux débiles, sans le père aux mains lestes, sans la remembrance des fratrie & sororie rappelées à Dieu. Jehan s'égarrera dans les méandres des che-

mins, dans les herbes plus hautes que la pensée, dans le babillage de l'eau qui court jusqu'à plus soif.

Maugré tumulte & senteur de l'environ, la bestiole aux reflets viride a promené ses pattes délicates à l'entour de la bouche écumante du Gerdre ronflant tuffaument. Il a sursauté comme mut par la Saint Guy, la teste est venue cogner contre la ridelle, le bois travaillé, a conduit la vibration aux rayons des roues de la carriole qui entame un frissonnement. Gerdre n'est pas homme à se réveiller pour le peu de foin qu'est cela. La chaleur pèse sur le chargement engoncé qui ne veult que s'échapper de là, lui aussi. D'un perceptible frissonnement, possiblement plus volontaire que les autres, la carriole est prise d'un mouvement que la pente sur laquelle est posée facilite le délivrement et les roues entament leur révolution. La carriole va démonter tout longuement la pente en haste, elle emporte dans les ferrures des roues le corps en chiffon de Gerdre qui ne voit poindre rien qu'un rêve brumoyé inachevé et s'épanouit en fracas héroïque éventrée au pied du cerisier vibronnant de feuilles et d'incarnats en-sous lequel s'épand l'iris des liquides de mille fioles bus vite par la terre assoiffée.

Ainsi achevée l'humble et, je dois l'avouer, la morale historiette qui a permis pour un temps à Gerdre, Marthe, Jehan & bestiaux de passer siècles jusques vous sans eux avertis. J'ai fait l'essai gauchement de supposer ce que deviendra le français que j'use quand il aura traversé les ans qui font la fosse qui nous sépare. Sachez que la langue qui fleurit votre bouche m'esui sera possiblement et mesmement inusitée aux temps de vos très grands petits enfans. Je prie que cinq siècles passés sous vos pieds, vos descendances vous savent lire et découvrir des historiettes de drames ou de joyeusetés assaisonnées des us de votre époque. Dès lors, une seule question m'accompagnera au-delà du trépas : suis-je parvenu à faire me comprendre ?

Dominique CHAGNAUD

Le casse

Je voudrais bien me faire comprendre ! Mais vous écoutez rien, bande de nazes, vous parlez tous en même temps ! Bon ! C'est fini ? Je vous ai réunis pour mettre au point la stratégie du casse qui doit avoir lieu impérativement mercredi prochain. Pourquoi mercredi ? Parce que nous, le mercredi, on n'a pas classe et que le mercredi justement, Slimane, tu lui fais ses courses hein ? Donc l'idée c'est que Slimane lui monte son panier comme d'hab, et une fois chez elle, il peut nous ouvrir ! Oui, t'as tout pigé Nonosse, on va braquer madame Michalon. En interne, on l'appellera madame M. : code secret !

Après cet impeccable discours, nos apprentis voyous se sont dispersés non sans avoir juré-craché silence et fidélité. Le mercredi arrive et au début tout se passe comme prévu : Slimane fait les courses pour Madame M. sans oublier le Parisien car cette dernière se régale des mots fléchés, et va tout ranger dans la cuisine. On sonne. Madame M. n'entend pas avec la télé à fond, mais Slimane coupe le son.

« Madame on a sonné !

- Si c'est les témoins de Jéhovah, tu me les vires fissa ! »

Les quatre garnements entrent un peu gênés, mais en même temps bien décidés à dépouiller l'ancêtre comme ils disent. Et ça pue ici ! Ça sent à la fois le poireau qui cuit et la pisse de vieille, ou la crasse, mais ça pue nom de Dieu ! C'est leur chef, Zack, qui prend la parole :

« Madame, veuillez avoir l'obligeance de nous dire où vous cachez vos économies car nous avons l'intention de vous les voler. Et c'est pas du mytho, c'est du garanti de la vérité si je mens ! »

Putain, Zack ! Il déchire, Zack ! On sent qu'il regarde les séries télé pour parler comme ça, en dimanche ! Les petites fripouilles, épatées par cet aplomb mais encore un peu impressionnées par le volume de madame M. restent serrées derrière lui. !

« Oh ! Comme ils sont mignons ! Comme c'est gentil de rendre visite à une vieille dame, si seule, si abandonnée ! Slimane, donne-moi donc la boîte de biscuits du Mont St Michel ! Oui, celle en haut du buffet, monte sur une chaise si t'es trop petit, et va pas te tomber ! Tenez mes petits, un chacun. Et maintenant Slimane, tu me la ranges, cette boîte, s'il te plaît ! »

Les gâteaux sont rances et mous, mais chacun s'efforce d'afficher une mine polie et réjouie. La vieille les regarde tout attendrie ! Elle sourit d'une dent sur deux mais c'est un sourire quand même ! On peut pas voler une si vieille dame, très vieille même, que si ça se trouve elle a cent ans ! Pourtant Zack ne se laisse pas démonter, c'est à ça qu'on reconnaît les chefs !

« Alors Madame, vos économies ? Vous les planquez où ? Ayez pas peur. On vous fera pas de mal, on va pas vous frapper ni vous torturer les membres, ni vous arracher les cheveux. Mais si vous nous obligez à fouiller vos affaires, va y avoir du bordel !

- Mes pauvres enfants, bordel ou pas vous perdez votre temps ! J'ai pas du tout d'économies, j'ai à peine de quoi vivre avec ma pension ! Elle est toute mesquine ma pension, demandez

à Slimane, c'est lui qui tous les mois ouvre la porte au facteur qui me la monte tout gentiment qu'il est ce facteur. Tu l'as vu le petit chiffre, Slimane, tu l'as vu hein, le rikiki chiffre, hein... ? Et tu me trahis Slimane ? Comme ça ? T'as pas honte ? »

Slimane a très honte mais il dégaine l'argument définitif :

« Jamais ! La vie de ma mère ! Jamais je vous trahirai ! Mais on vous remboursera, parole d'honneur ! Et puis, c'est pour aller à la mer, M'dame, on n'a jamais vu la mer, vous savez !

- Ah ! Pauvres petits, jamais vu la mer... Et c'est où que vous pensez aller ? A quelle mer ? »

Aie ! La loose ! C'était pas prévu, cette question... Ils ne sont pas du tout sûrs d'y aller, à la mer... Slimane, il a dit ça comme il aurait dit autre chose ! Heureusement Nonosse repère au-dessus de l'évier du coin cuisine une photo sur le calendrier des postes :

« À Granville, M'dame !

- Ah oui c'est bien Granville, c'est grand ! C'est pas comme Trouville qu'est un trou.

- Bon ! Alors ces économies, elles sont où ?

- J'en ai pas ! »

Ils se mettent à chercher. Sous le matelas, dans la penderie (ça pue encore pire dans la penderie !), dans les poches des manteaux, dans les vieux sacs à main, sous les chapeaux (trop bouffons les chapeaux ! Ben s'en coiffe, c'qu'il est tarte ! Tout le monde rigole !). Soudain une alarme retentit ! Une drôle d'alarme : « coucou, coucou... », ça fout les jetons ce truc ! Est-ce que les flics vont se pointer ? Mais non, Slimane leur montre l'horloge en forme de maison accrochée à côté de la fenêtre et leur explique. Chaque fois que c'est l'heure pile, vous voyez là, le volet, il y a

un piau qui sort et qui dit « coucou-coucou ». Comme ça Madame M. elle entend l'heure. C'est tout, c'est vieux. Sur le buffet, deux photos. Un moustachu en soldat. C'est son mari, dit Slimane, il est mort à la guerre. Quelle guerre ? La guerre, n'importe laquelle, elles font toutes des tas de morts, les guerres. Et là, ce chiard dans une poussette, c'est qui ? A ton avis ? C'est son gamin qu'est mort aussi dans l'époque... Ils s'éloignent du mausolée, ça porte la scoumoune ces trucs-là ! Alors on continue la fouille : dans le baril de poudre à laver, les pots de farine, de riz, de nouilles, des boîtes d'élastiques, de ficelles... Sur le lit, une poupée en robe de dentelle : Allez ! À poil la poupée ! On la secoue mais elle est vide. Nib de nib. On a fouillé partout, partout ! Rien. La vieille les observe avec une pointe de malice dans les yeux ; enfin, on ne voit pas très bien son regard, elle a des hublots ; on dirait un mériau échoué dans un fauteuil trop petit. Mais voilà que le mériau s'attendrit :

« Vous irez vraiment à Granville ? Vous me rapporterez un galet ? Et ça coûte combien ce voyage ? »

C'est le chef qui reprend les choses en main.

« On n'a pas encore tout à fait chiffré, mais à cinq, on pourra négocier un tarif de groupe avec la compagnie des cars.

- Bon, d'accord. Tiens Slimane, reprends la boîte du Mont St Michel. Oui, celle de tout à l'heure. Elle a un double fond ; sous les petits gâteaux vous verrez. Maintenant allez-vous-en, c'est l'heure de mon feuilleton ».

Nos petits malins détalent avec leur butin et plus tard, bien cachés dans la cave de la famille de Noah, ils ouvrent la boîte, jettent les gâteaux et ôtent le papier gaufré pour découvrir une

liasse, une grosse liasse de billets ! Bingo ! C'est quoi ça ? C'est de l'argent étranger ? Non, ce sont des billets de Monopoly !

François CHOLLET

Mon doppelgänger

Je voudrais bien me faire comprendre. Moi aussi, j'ignorais ce nom, doppelgänger, jusqu'à ce que je croise le mien. Certains d'entre vous doivent froncer les sourcils pour exprimer l'interrogation, comme je l'ai fait avant eux. Je vais donc préciser : étymologiquement, un doppelgänger, en allemand, c'est un double qui marche. C'est en quelque sorte votre réplique venue à votre rencontre. J'entends par avance les esprits forts ricaner : « Ah, un sosie ! ». Mais il ne s'agit pas de cela. Je n'écris pas ici un texte de fiction où les effets littéraires auraient leur place, je vous parle de la réalité. Un doppelgänger, c'est vous-même, appelé communément en français votre jumeau maléfique, qui apparaît dans votre existence. Et il ne survient que pour annoncer un événement grave : une maladie, une mauvaise action que vous allez commettre, ou encore votre propre mort.

Mon doppelgänger m'est apparu avant-hier pour la première fois. Cette rencontre était assez étrange. Il marchait devant moi à vive allure, rue Pierre de Ronsard. J'indique le nom de la rue pour donner un cadre factuel à une aventure qui, sans preuves matérielles, pourrait sembler invraisemblable.

Depuis que je suis à la retraite, je pratique la marche sportive. Je parcours une douzaine de kilomètres autour de mon domicile, deux ou trois fois par semaine. Je sillonne donc mon quartier régulièrement, et la rue Pierre de Ronsard fait partie de mon territoire d'exercice. Elle est le plus souvent déserte. Y apercevoir quelqu'un, qui plus est en train de s'adonner à la même

activité que moi, était une curiosité. Je me fixe d'emblée l'objectif de le suivre. Cela me motive de caler mon pas sur une allure dynamique.

Je marche donc derrière cet homme, en tâchant de me faire discret. Il m'a fallu quelques dizaines de mètres pour remarquer qu'il était habillé comme moi. Surpris, je me suis arrêté pour l'observer. Il me ressemblait étrangement : même tenue de sport, même allure, même calvitie. J'ai vraiment eu l'impression que c'était moi. J'ai secoué la tête, mes yeux se sont fermés involontairement. Quand j'ai retrouvé mes esprits, mon double avait disparu.

Finie la marche rapide. Je suis rentré à la maison à pas lents, concentré sur cette vision surprenante. Je n'étais pas très sûr de ce qui m'était arrivé. J'ai tenté de me rassurer en me convaincant que j'avais été victime d'une illusion. Je suis arrivé chez moi sans avoir vraiment conclu entre l'hallucination, la coïncidence, et le véritable phénomène paranormal.

J'avais envie de minimiser cette anecdote. Mon cerveau optait même pour l'oubli pur et simple. Je n'en ai pas parlé à ma femme quand elle est rentrée de son travail. Je lui raconte pourtant mes journées par le menu, d'ordinaire. Sans doute sa profession de psychiatre m'a-t-elle retenu de lui relater mon aventure de l'après-midi.

Je n'y pensai plus de la soirée. Mais le répit fut de courte durée. Le lendemain matin, alors que je sirotai mon café crème assis dans notre petit jardin, j'entendis quelqu'un s'extasier depuis la rue sur la beauté de notre tonnelle de glycines. Et, dans un étrange ralenti de sensations, je reconnus... ma propre voix.

Je sautai de mon siège et me hissai sur la pointe des pieds afin de regarder par-dessus la palissade. Je me vis m'éloigner de

dos, habillé en tenue de ville cette fois-ci, avec mes chaussures, mon pantalon, ma veste de demi saison et ma casquette. Je me suivis des yeux, interloqué. L'épisode de la veille me revint avec toute sa vigueur. Étais-je en train de devenir fou ?

Je me sais imaginatif et suggestible. Ces visions risquaient de me faire perdre pied avec la réalité. J'élaborais toute la journée des scénarios douteux. Je me noyai dans des pensées confuses. Leur vacuité me fit garder le silence, le soir venu, au retour de ma psychiatre favorite.

J'ai passé une nuit entre deux eaux, moitié cauchemardeux, moitié vaseux. Et ce matin, les choses ont pris une tournure plus décisive quand je suis sorti pour acheter du pain. Je cheminaï le long du canal du Midi, les yeux baissés sur mon portable. Je joue au Scrabble sur une application mobile et j'ai la mauvaise habitude de m'absenter du monde qui m'entoure quand une partie disputée me passionne. Tout en marchant, je fixai l'écran sur lequel j'essayai de trouver le meilleur emplacement possible pour placer mon X. C'est ainsi que je perçus, davantage que je ne vis, l'approche d'un promeneur s'avançant dans ma direction. Je m'écartai instinctivement, de façon à éviter de lui rentrer dedans. Dans le même temps mon regard s'éleva vers lui et je me vis. Lui, c'était moi.

Exactement moi, qui en me croisant ouvrit la bouche pour articuler « Bonjour » avant de poursuivre sa route comme si de rien n'était. Je me retournai. Je me vis m'éloigner. C'était moi, et ce n'était pas une illusion. D'ailleurs il croisait maintenant une dame que j'identifiai comme une lointaine voisine. Il la salua à son tour. Elle lui rendit son bonjour. D'autres que moi le voyaient et me reconnaissaient. C'était pire que d'être fou, c'était entrer de plain-pied dans une aventure surnaturelle et vraie !

J'ai eu le réflexe de me cacher derrière un des platanes qui bordaient mon chemin. J'avais peur que ma voisine ne me voit deux fois de suite ou pire, ne me voit pas, moi. Je n'ai pas été

chercher mon pain. Je suis revenu me réfugier chez moi. J'ai refermé ma porte à double tour, dans l'espoir illusoire que ma maison me serve de refuge. J'avais en même temps conscience que l'apparition pouvait se matérialiser à volonté dans mon entrée. J'étais inquiet, comme tout le monde l'est devant l'inconnu. Pour me recaler les idées, j'ai tapé quelques mots clés sur mon moteur de recherche, et un vocable inconnu a fait son apparition sur l'écran de mon ordinateur : doppelgänger. Alors que je ne suis pas germanophone, sa sonorité gutturale me parut bizarrement familière, comme si je savais depuis toujours que MON doppelgänger existait, et que mon destin était de le rencontrer.

Je suis resté assis à mon bureau, immobile, prêt à tout. Et bientôt, ma fenêtre, je me suis aperçu à nouveau. J'arpentais le trottoir d'en face. À un moment, j'ai tourné le visage vers ma maison et je me suis fait de la main un discret signe de connivence. En me baissant, je me suis caché à sa vue. Je ne voulais surtout pas me répondre. J'avais peur. Je tremblais.

Je ne sais pas ce que je me veux. Je suis le signe de quelque chose que j'ignore. Les légendes évoquent la maladie, le péché, la mort quand votre doppelgänger vous rend visite. Vais-je m'approcher de moi pour me révéler un terrible secret ? Vais-je me pousser à quelque mauvaise action ? J'attends, angoissé, perdu. Pour me soulager je transcris mon aventure sur le papier.

NDLR : ce texte a été retrouvé sur la table de l'auteur. Celui-ci était absent de son domicile quand sa femme est rentrée du travail. On ne l'a pas revu depuis ce jour-là.

Myriam CLOWEZ

Petits jeux de massacre

« Je voudrais bien me faire comprendre. Ma fille se plaint d'être la brebis galeuse de la classe. D'être tourmentée sans arrêt, chaque jour qui passe. De subir insultes, moqueries incessantes, d'une certaine Claudie, meneuse de la bande de dégénérées que vous osez défendre. Que désirez-vous ? que ma fille en vienne à se suicider ? Cela n'arrivera pas car elle ne remettra plus un pied dans votre établissement, Monsieur Menard et le seul regret que j'ai en tant que parent est de l'avoir fait admettre dans votre collège ».

Aurélié écoutait dans sa bulle le conflit qui éclatait entre sa mère et le proviseur. Elle avait tenu pendant des semaines, retenu ses larmes qui n'avaient jamais coulé devant « la bande à Claudie », comme elle les appelait. Dès le premier jour de la rentrée, elle avait compris qu'elle ne serait jamais acceptée par cette bande de filles, vulgaires et décolorées. Jamais, elle n'aurait osé parler comme elles le faisaient aux professeurs. Rien ne pouvait les arrêter et aucune sanction ne leur faisait peur. Aussi, avait-elle dû subir leur harcèlement tous les jours de classe, cela faisait six mois maintenant. Puis un jour, elle n'avait plus voulu se rendre au collège prétextant qu'elle ne se sentait pas bien. Et cela avait recommencé le jour d'après. Depuis quelque temps, sa mère lui trouvait mauvaise mine et la questionnait. Elle avait des doutes

sur ce qu'il pouvait se passer en classe mais Aurélie restait muette. C'est quand un matin, elle se mise à vomir et avoir de grands cernes sous les yeux, que Gabrielle comprit. Elle était certaine que sa fille était victime de harcèlement.

Avec douceur et délicatesse elle réussit à faire parler sa fille et fut horrifiée par ce qu'elle lui raconta. Les vêtements trempés après la douche du cours de sport, les insultes des plus blessantes du genre « grosse truie », son casier à vestiaire rempli de mousse à raser, ses cahiers déchirés, ses plats renversés ou mangés à sa place à la cantine. Après avoir entendu cela, Gabrielle prit sa fille dans ses bras pour la réconforter. Elle trouvait que ce n'était pas le moment de lui dire qu'elle aurait dû lui raconter tout cela depuis bien longtemps. Elle était déjà assez traumatisée comme cela. Une fois les sanglots d'Aurélie calmés, sa mère appela le médecin qui, mis au courant de l'urgence de la situation, arriva peu après. Il trouva Aurélie amaigrie et très fatiguée, lui prescrivit un sédatif pour la calmer et qu'elle puisse se reposer. Sa fille endormie et le médecin parti, Gabrielle se dit qu'elle avait besoin d'un thé. Tout en le préparant, elle se mit à culpabiliser. En effet son travail empiétait trop sur sa vie privée mais elle élevait seule Aurélie et elle avait vraiment besoin de cet emploi. De plus, être visiteuse médicale lui plaisait réellement et elle gagnait bien sa vie.

Aurélie se remit petit à petit, au bout d'un mois elle avait repris du poids mais psychologiquement elle restait très sensible. Elle avait ses séances avec sa psychologue, Madame Sorel, à raison de deux fois par semaine et se remit à aller à la piscine avec sa mère. Elle n'avait pas repris encore le collège et suivait ses cours par correspondance. Ce n'était pas chose aisée mais, sa mère s'était

organisée et avait engagé une jeune étudiante, assez disponible pour pouvoir aider Aurélie. Quant aux repas, sa mère préparait ses menus à l'avance. Et pour les tâches ménagères, il y avait la fidèle Sophia qui avait vu Aurélie naître.

Plusieurs mois passèrent ainsi. Aurélie reprenait de l'assurance et elle avait même changé. Ce n'était plus la douce Aurélie, même si elle faisait de son mieux pour ne pas divulguer ce changement radical. Pendant toutes ces semaines où Aurélie avait petit à petit repris le goût de vivre, elle s'était aussi juré de prendre sa revanche quand elle retournerait dans un nouveau collège. Au bout d'un an passé, Madame Sorel donna son accord pour qu'Aurélie réintègre le collège. Sa mère, qui avait réussi à alléger son emploi du temps, réussit à lui trouver un collège privé, non sans difficultés car Aurélie avait manqué un trimestre de sa quatrième. Gabrielle craignait la réaction de sa fille et fut même déroutée de la voir accepter sans rechigner. Aurélie, demanda à sa mère de l'inscrire au judo. Cela la surprit. Puis elle se dit que ce serait pour sa fille un moyen de se défendre. Avec tout ce qu'il se passait maintenant, c'était peut-être mieux pour elle. Aurélie s'y rendit donc chaque semaine et fit de rapides progrès. Son intégration en quatrième s'était bien passée et elle semblait bien intégrée dans sa classe. Aurélie ne laissait rien paraître mais était obnubilée par la vengeance. Claudie ne devait pas s'en tirer à si bon compte. Les cours de judo, c'était pour elle. Afin qu'Aurélie puisse lui démolir le portrait. Claudie était là dans sa tête, présente tous les jours. Gabrielle n'y voyait que du feu. Elle trouvait sa fille changée, plus sûre d'elle mais ne la voyait sourire que très

peu souvent. Elle se disait que ce qui s'était passé était dû à ce changement.

Les notes de sa fille au collège étaient bonnes, voire dans certaines matières comme l'anglais et le français, excellentes. Gabrielle était fière d'Aurélie qui avait su revenir de l'enfer la tête haute. Toutes les deux avaient décidé d'un commun accord, de ne plus parler de cet épisode malheureux et elles s'y tenaient. Quelques semaines plus tard, Aurélie prétextant un devoir à travailler avec une copine de classe, se rendit dans le quartier de Claudie. Elle se tapit sous un bosquet et attendit plusieurs heures avant que celle-ci ne descende de chez elle. Quand elle la vit, une rage se déferla en elle et sans aucune peur, elle se dirigea vers elle. Par contre, la surprise de Claudie fut grande et elle agressa verbalement Aurélie. Les insultes pleuvaient mais Aurélie gardait son sang-froid. Quand elle fut devant Claudie, elle lui fit une prise de judo qui colla Claudie au sol. Celle-ci tenta de se relever mais ne le put pas. Une rage incontrôlable gagnait Aurélie. Elle lui donna des coups au visage et dans le ventre avec une force décuplée. Il n'y avait personne pour l'arrêter, mais soudain un monsieur qui promenait son chien lui cria : « Arrête, gamine tu vas la tuer ! »

Essoufflée Aurélie s'arrêta. Claudie avait la bouche en sang et le visage tuméfié. Sans compter qu'elle se pliait en deux, tordue de douleurs. Aurélie restait figée, blanche et se tenait debout comme une spartiate après un combat. Le vieil homme avait appelé les secours qui arrivèrent mais trop tard. Claudie avait la rate perforée et avait perdu trop de sang. Elle mourut dans l'ambulance. Aurélie

fut menottée et emmenée au commissariat. Elle était toujours en état de choc. C'est là que Gabrielle, appelée, retrouva sa fille.

Sabine DEGORRE

Pétage de plombs

« Je voudrais bien me faire comprendre, dit Denise à Robert, un des pensionnaires, de passage à l'accueil.

- De quoi parle-t-on ? retorqua Robert
- Pas de minettes chez moi !
- Pensez-donc, évidemment ! je suis un gars sérieux. »

Sérieux ? c'est vite dit ça !

Du haut de ses 1,55 m, Denise Hérisson, la patronne de cette pension de famille, a édicté des règles strictes : chacun chez soi, mais pas de trafic sexuel, sinon son établissement va se transformer en marmelade, voire en un hôtel de passe.

Robert se confia à Denise. Depuis que sa femme et ses deux enfants ont décampé de sa maison, Robert est malheureux comme une pierre.

Olivier Hérisson, le mari de Denise, veille au grain. Il fait la gestion de Pension Poulette, répare les chambres, passe le coup de pinceau pour les rafraîchir, va chercher le pain au village pour les petits-déjeuners des pensionnaires.

Deux mois plus tard, le 20 août 1992, Robert demande aux Hérisson s'il a du courrier, il attend *Le Gibier français*, magazine des chasseurs. Robert a épluché des centaines des petites annonces : *très jolie femme, toujours le sourire, divorcée, 45 ans, réponse avec un pseudo*. Tous les week-ends, de déconvenue en déconvenue, il s'encanaillait dans des guinguettes, près la Seine, en banlieue parisienne.

Six mois plus tard, en août, après s'être installé dans une petite maison dans le Vexin, Robert a trouvé la femme de sa vie. Denise et Olivier, assis confortablement dans leur fauteuil, n'en reviennent pas, quand Robert leur a présenté sa *petite mignonne*. Elle est fagotée comme les années 60 alors que Robert a peine 50 ans, donc quel décalage ! Les Hérisson l'appelèrent « le pot de peinture » tellement son maquillage laissait à désirer. Mais en tant qu'hôteliers, ils s'abstinrent de le lui dire, discrétion oblige. Et pourtant, Robert a écumé les râteaux. Plombier de profession, il a en débouché des éviers chez « des bonnes femmes », parfois en tenues suggestives, l'invitant à aller dans une chambre à coucher...

Robert, naïf, est unique en son genre. Il fit une démonstration aux Hérisson de la façon dont il bougeait les pectoraux tellement il était musclé dans sa jeunesse. Pauvre Robert ! Pauvre orphelin, parachuté de ferme en ferme, avec des cochons, il mangeait des épluchures de pommes de terre ! s'apitoyaient les Hérisson ironiquement.

Robert s'est auto-persuadé : séduisant, gentleman. On n'est pas surpris : Robert est un gars sérieux, très sérieux mais... « Il y a toujours un mais dans la vie, quand on gratte un peu la surface des choses » nous dit le proverbe de Jean Anouilh.

Il a trompé son ex-femme ! Les Hérisson, un couple qui marche depuis 20 ans, a des principes : pas d'adultère.

En 1999, Robert a présenté ses vœux aux Hérisson et demandé des nouvelles de leurs enfants. Les filles des Hérisson, vont bien, l'une est à la fac, l'autre est au collège.

« Qu'est-ce qu'est devenue *la petite mignonne* ? interroge Olivier.

-Je l'ai larguée ! Je ne m'entendais pas avec ses enfants !

Olivier, tu connais la comptabilité ? Dis-moi si mon idée est viable. Avec l'associé Dominique Martin, on crée une agence

matrimoniale *Adopt Robert*. Demain, on va aller présenter le Business plan. Regarde nos dossiers ! Comme ça, j'aurai un éventail de femmes, plus de besoin de chasser !

- Il faut engager un coach pour faire un lien entre les demandes et les personnes en recherche de l'être idéal, renchérit Denise
- Mais moi, c'est moi le coach ! J'ai beaucoup d'expérience en matière de sélection de femmes ! dit Robert
- Ouais, ça peut marcher... Tu marches sur les œufs... C'est aléatoire... En soi, une aventure. » conclut Olivier.

En 2003, Denise s'apprêtait à préparer le déjeuner. Elle a crû tomber à la renverse quand soudain...

« Regarde, Oliv' regarde ! Robert à la télévision !

- T'es cinglée !
- Je te jure que j'ai vu Robert dans la pub ! Il est pompiste ! il sert un client !
- Arrête ton délire ! »

Les Hérisson sont désormais plus intéressés par la publicité que par les émissions qu'ils regardent...Robert, disons, il est leur idole. Ils s'arrêtent de travailler pour le guetter à chaque passage de pub ! De stature commune, il n'a rien d'un héros de film américain. Il est vrai, authentique, petit, rond et a un nez de boxeur !

Au bout d'une semaine, après avoir scruté tant de fois la publicité, Denise téléphone à Yves, un ancien pensionnaire qui avait encore des contacts de Robert, car depuis tant années, elle avait perdu sa trace. Puis, elle téléphone à Robert :

« - Bonjour Robert, comment allez-vous ? C'est Denise de Pension Poulette.

- Bonjour Denise, oui bien, et comment allez-vous ? Contente d'avoir de vos nouvelles ! Ça fait longtemps qu'on ne s'est pas vu !
- Figurez-vous, qu'hier, en regardant la télévision, je vous ai vu ! Avec Olivier, on n'en revenait pas, on croyait être dans un film ! Tellement irréaliste cette pub !
- Effectivement, c'est bien moi ! J'étais au comptoir d'un bar et quelqu'un m'a remarqué, et hop, l'aventure a commencé !
- C'est formidable, vous gagnez un peu de sou avec cette affaire ?
- Oui, mais je vais passer vous voir, disons le mardi après-midi, ça vous convient ?
- Oui, passez quand vous voulez ! »

Robert est allé les voir la semaine suivante. Il a déversé ses malheurs aux Hérisson- : ses épreuves avec la boîte, les rendez-vous manqués avec la gent féminine. Avec l'arrivée d'internet, *Adopt Robert* n'a pas résisté à la concurrence : les candidats étaient cantonnés derrière les écrans, l'entreprise a coulé. Son associé, Dominique Martin est parti avec la caisse. Déplumé, Robert a pleuré toutes larmes au bar et le sauveur l'a embauché pour être comédien. Il touchait des cachets, ce qui a mis du beurre dans les épinards.

Quant à son divorce, il n'est pas au bout de la procédure puisque sa femme est décédée entre temps. Non sans mal, il a récupéré la part d'assurance vie de sa femme.

En septembre 2023, Robert devient de plus en plus dément. À cause de cela, il a été placé dans une résidence de colocation seniors dans le Vexin. Huit résidents se partagent la salle à manger,

font les repas ensemble. Parfois, il répare les radiateurs des chambres gratuitement.

Une animatrice de la résidence a organisé un ciné-club autour d'un 50eme anniversaire de la mort Fernand Raynaud. À 88 ans, Robert se remémore les sketches du comédien, notamment celui du *plombier* qui l'a beaucoup touché.

« Une dame qui a une fuite dans sa baignoire, téléphone au plombier qui ne peut pas la dépanner tout de suite (...) Puisque le plombier viendra en fin d'après-midi, j'ai tout mon temps, se dit cette dame. Elle part faire des emplettes, laissant son perroquet dans son logis. Et là vient la subtilité de cette histoire. »

Dans son sketch, le plombier frappe à la porte de l'appartement de la dame et s'ensuit un dialogue mémorable :

« C'est qui ? dit le perroquet

- C'est l'plombier »

Le dialogue se répétait. Le plombier se disait en son for intérieur : « elle disjoncte la mémère ».

Robert s'amuse, se retrouve dans sa jeunesse, voire dans son enfance, signe d'une maladie Alzheimer, frappe aux portes des colocataires, plutôt féminines :

« C'est qui ? - C'est l'plombier »

Plus il les taquinait, plus elles en avaient assez de ce stupide bon-homme. En quelque sorte, Robert leur faisait la misère pour se venger de tous les malheurs qu'il a eu à endurer. Robert n'a pas de la chance avec les bonnes femmes.

En décembre 2023, les Hérisson sont à la retraite, plus besoin de s'occuper de la Pension Poulette quand Denise reçoit un coup de téléphone :

« C'est qui ? » demande Denise

« C'est l'plombier ». L'interlocuteur raccroche, sans plus d'information.

Olivier parce qu'il était à l'étage, s'égosille en demandant à sa femme :

« - C'était qui ? »

« - J crois que c'était Robert, j'ai reconnu cette voix, il a dit qu'il était plombier », répond Denise.

Ça fait bien longtemps que le couple n'avait pas eu de nouvelles de Robert.

En récupérant le numéro de téléphone qui s'affichait sur son portable et non sans mal, Denise a réussi à savoir où habitait Robert. De concert avec son mari, ils sont allés le voir.

Arrivés ensemble dans le village, Olivier, fan de Fernand Raynaud, dit à Denise : « je f'rai bien le coup du sketch du *plombier* à Robert ». Olivier, tambourine à la porte de Robert :

« - C'est qui ? » dit Robert

- C'est l'plombier » répond Olivier

- Ah ! Entrez, entrez, enfin quelqu'un qui s'occupe de moi !

-Mais enfin Robert c'est NOUS... de la Pension Poulette ! »

Robert sourit et accueille le couple affectueusement.

Olivier entame l'imitation du perroquet, qui déclenche le fou rire de Denise.

« Dis-donc, la mémère a disjoncté ! » s'esclaffe Robert

Robert les installe dans son salon du T3. Là, ils rigolent à gorge déployée des idioties qu'ils émettent. Tout en parlant, ils entament une plaque de chocolat aux noisettes que Denise a offerte à Robert.

La conversation sans queue ni tête allait bon train, ils se racontaient des blagues. Et soudain...

« - Robert ? T'es en train de t'étouffer ! »

« - La noisette n'passe pas ! - RAAH ! RAAH ! »

Olivier presse avec ses bras le sternum de Robert pour évacuer le bout de noisette.

« RAAH ! RAAH ! »

Olivier a beau faire les gestes de secours qu'il a appris à la Croix Rouge dans sa jeunesse, il recommence cinq fois, il tapote sur son dos. Denise, prise de panique, va prévenir les colocataires, dont une a eu le réflexe d'appeler le 15.

Le SAMU est arrivé trop tard, Robert a fait une fausse route et le corps inerte git sur la chaise.

Son âme est partie en rigolant, se consolent Denise et Olivier en se souvenant de la chanson *du plombier* de Pierre Perret : « *De l'aube à l'aurore, J'colmate les tuyaux, j'guéris tous les maux, d'mon petit chalumeau* ».

Charles DEMASSIEUX

L'« erreur »

Je voudrais bien me faire comprendre, quand je pourrai, pour me défendre, si c'est possible...

Armés, casqués et malintentionnés, ils sont venus nombreux forcer la porte de mon appartement où je dormais seul depuis longtemps. Je leur ai ouvert les yeux, en sursaut, à mi-chemin entre le rêve et la réalité, qui se mueraient bientôt en enfer pour moi et quelques autres.

Sommé de m'habiller vite, précipité sans ménagement dans les escaliers puis jeté dans un fourgon où je n'étais pas seul, j'ai rejoint des compagnons d'infortune qui m'ont alors dévisagé avec fatalisme. Eux, ils savaient pourquoi nous nous trouvions dans ce véhicule malodorant où se mélangeaient, en un parfum insupportable, la peur et le sang.

Nous avons roulé au moins deux heures, lentement, comme pour augmenter notre terreur. Avant d'arriver au terme de notre sinistre voyage, un vieil homme est mort à bord du fourgon, son cœur avait lâché.

« Il a de la chance, il n'aura plus peur, a réagi un gaillard au visage tuméfié ».

Personne n'a commenté.

Enfin le fourgon a freiné brusquement, ce qui en a renversé plus d'un à bord, dont moi. La bâche s'est ensuite violemment rabattue et deux jeunes soldats, qui auraient pu être beaux s'ils n'avaient

pas été aussi cruels, nous ont fait descendre à coups de crosse de fusil dans les reins.

« Dépêchez-vous et en silence, ça ne sert à rien de parler à la Mort, elle ne vous écoutera pas ! » a crié l'un d'eux avec un sourire satisfait.

Je suis donc descendu, battu comme une bête réfractaire à l'abattoir. Puis l'on m'a poussé dans un grand couloir et enfermé seul dans une cellule humide où j'ai patienté longtemps, sans boire ni manger et sans oser rien imaginer, m'accrochant à un vain espoir, car il était vain d'espérer ici.

Les nerfs près de se rompre, telle une corde d'arc trop tendue, je luttais donc contre le renoncement en songeant à des souvenirs heureux lorsque, tout-à-coup, d'autres jeunes fanatiques ont fait irruption dans ma cellule et, après m'avoir roué de coups avec entrain, m'ont ensuite emmené dans une autre pièce du sombre bâtiment où nous avons tous été conduits de force. À l'intérieur se trouvaient un bureau métallique et deux chaises. Je suis maintenant attaché à l'une d'elles par des menottes.

La porte vient de s'ouvrir. Je vais pouvoir m'expliquer et dissiper cette méprise à ce petit individu qui s'approche, sec comme un épi de blé juste avant la moisson. Poliment, il m'adresse un bonjour, puis commence notre entretien :

« Vous croyez être le bon Georges Vorel, mais c'est faux et nous allons voir cela ensemble.

-Alors je suis le mauvais ? ai-je demandé.

-Si je me réfère à mes fiches, lesquelles sont presque toujours exactes, j'y mets un point d'honneur, vous avez usurpé l'identité d'un innocent pour mieux dissimuler un crime. Cela fait un bon

moment que nous vous observons avec une méticulosité d'entomologiste. Et nous finissons toujours par identifier les insectes que nous étudions. En plus d'être un criminel, vous appartenez à cette espèce d'ennemis du renouveau, accrochés à la décadence passée, comme une araignée à sa toile.

-L'araignée n'est pas un insecte, ai-je spontanément répondu.

-Certes. Il n'en reste pas moins vrai que vous lisez des livres malsains et interdits, qui conduisent inmanquablement au crime, vous en êtes l'exemple parfait. Ainsi, votre usurpation d'identité a coûté la vie à un pauvre père de famille, que nous avons torturé et fusillé par erreur. J'avais bien un doute, mais dans le doute, on ne s'abstient pas lorsqu'on exerce une profession aussi particulière que la mienne. Cependant, les protestations d'innocence de mon « erreur » ont fini par titiller mes remords, trop tard hélas ! puisqu'il était déjà mort. N'ayant pas le pouvoir de résurrection, je ne peux que lui rendre justice post-mortem. Il faut dire, à ma défense, que nous croulons en ce moment sous le poids des dossiers à traiter, d'où ce dramatique manque de vigilance. C'est pourquoi je suis heureux de faire œuvre de réparation en vous confondant, monsieur Vorel. Vous allez payer pour...

-Votre « erreur », répondis-je avec lassitude.

-Provoquée par votre faute. Mais concentrons-nous sur vous.

-À quoi bon, puisqu'il me sera impossible de démontrer mon innocence en vous faisant comprendre votre nouvelle « erreur » ?

-Au contraire, tout est possible et je vous ai déjà fort bien compris, monsieur Vorel. Mes fonctions me permettent d'ailleurs de comprendre beaucoup de choses et de gens. Vous êtes coupable et je veux cependant bien croire à votre bonne foi car vous devez

l'ignorer vous-même, tout comme la plupart des individus que j'interroge. La culpabilité est souvent inconsciente.

-Qu'aurais-je fait de répréhensible au regard de la loi, à part lire quelques livres qui ne vous plaisent pas ?

-Des livres qui ne plaisent pas à la loi, je vous prie de ne pas l'oublier, et qui aggravent votre culpabilité déjà lourde. Toutefois, n'allons pas nous perdre dans des explications juridiques fastidieuses qui nous feraient perdre du temps, à vous autant qu'à moi. Et du temps, vous n'en avez plus guère. L'important, c'est que vous admettiez que vous êtes coupable, ce qui allègera votre conscience, je l'espère.

-Pas ma peine.

-Telle est la loi. Et en admettant que vous ayez été innocent des faits précis qui vous sont reprochés dans cette affaire, les autres vous accablent. Car vous êtes de cette espèce d'hommes coupables par nature, je l'ai tout de suite deviné en étudiant votre cas.

-De quoi suis-je accusé ?

-Cela vous avancera à quoi de le savoir, puisque ça ne changera rien à la sentence ?

-Je veux savoir pourquoi je vais mourir.

-Ce que vous devez savoir c'est que vous vous appelez Georges Vorel, tout comme notre malheureuse « erreur ». Avant sa mort fâcheuse, il n'y avait que deux personnes qui portaient ces nom et prénom. Maintenant, il n'y en a plus qu'une, vous. Or, nous savons, après enquête, qu'un Georges Vorel a commis un grave crime. Si le premier est innocent, alors le second est coupable, c'est mathématique ! Cela vous éclaire-t-il ?

-Non, mais c'est sans importance, n'est-ce pas ?

-Excellent ! Enfin une phrase de bon sens ! Vous avez compris qu'il faut juste accepter, c'est comme ça que tout tourne rond chez nous. Autrement, imaginez un peu que l'on discute chaque décision comme autrefois où tout allait si mal, nous n'en finirions pas, vous êtes bien d'accord.

-Présenté comme cela, je m'incline.

-À la bonne heure ! Nous disons donc que vous reconnaissez les faits, peu importe lesquels. Veuillez signer en bas de ce document, s'il-vous-plaît. Je me chargerai de remplir les blancs ultérieurement.

-Par des notes noires.

-En quelque sorte, pour répondre à votre question.

-Ce n'était pas une question.

-Ainsi, tout est rentré dans l'ordre, car sans ordre, il n'est point de société possible, n'est-ce pas ?

-Si j'étais à mon tour innocent et que l'autre ait été vraiment coupable ?

-Ce serait très pénible pour nous de reconnaître deux « erreurs » en si peu de temps, surtout pour une institution aussi infailible que la nôtre. Quand j'y songe, c'est une idée inconcevable. Fort heureusement vous avez signé et nous ne retiendrons que vos aveux. Affaire classée !

-Le précédent avait-il signé ?

-Il n'était malheureusement plus en état de le faire, tant nous l'avions bousculé. On a même dû le porter inconscient jusqu'au poteau d'exécution. En signant, vous nous avez épargné ces expédients désagréables, soyez-en remercié chaleureusement. Bien, ce n'est pas le tout mais j'ai beaucoup d'autres dossiers à traiter

aujourd'hui, je vais vous faire ramener dans votre cellule en attendant vos douze balles.

-Une dernière question : ceux qui m'accompagnaient dans le fourgon, que sont-ils devenus ?

-À l'heure qu'il est ils doivent être morts. C'étaient des séditieux. Avec cette engeance, nous sommes plus expéditifs puisqu'ils revendiquent ouvertement leur culpabilité. Allez, monsieur Vorel, j'ai affaire, je passerai vous voir un peu plus tard pour vous lire votre acte d'accusation, une fois que je l'aurai rédigé en termes adéquats ».

Je suis retourné dans ma cellule.

Si je me demande pourquoi j'ai signé aussi facilement, la réponse me vient, implacable : on ne lutte pas contre l'absurdité d'un système, c'est perdu d'avance. Mais, depuis des heures que je croupis dans le noir absolu, je n'ai toujours pas compris ce qu'il m'arrive, malgré la visite du petit homme sec qui m'a lu mon acte d'accusation.

J'ai donc tué un agent de l'État par accident, parce que je roulais trop vite et sous l'emprise de l'alcool. Voilà tout ce que je dois retenir avant de mourir et m'en persuader le plus sincèrement possible, puisque la vérité ne m'appartient pas et qu'elle n'est pas importante dans cette histoire. Car l'autorité a toujours raison, même quand elle a tort. Le plus ironique dans tout ça, c'est que je ne sais pas conduire et que je ne bois jamais d'alcool. Pire, comme tout le monde je lis les nouvelles officielles chaque jour et aucun accident n'a été rapporté.

J'aurais bien voulu me faire comprendre, mais c'est trop tard, j'attends mes douze balles...

Jacques GONZALEZ dit LE CORDOUAN

Lettre à Solveig

Je voudrais bien me faire comprendre, Solveig, ma bien-aimée jumelle de cœur, mais il semble que chaque mot que je prononce glisse entre nos esprits comme une goutte d'eau sur une vitre. Pourquoi est-il si difficile de parler avec sincérité ? Est-ce parce que les mots, trop lourds de leur histoire, se brisent en traversant le pont fragile entre nos âmes ? Ou est-ce parce que le langage lui-même est une cage, limitant ce que je voudrais te transmettre ? Dans ce silence partagé, je comprends enfin que ce ne sont pas mes paroles qui importent, mais le regard posé sur toi, ce miroir silencieux où l'univers tout entier se reflète.

Pourquoi, malgré l'infinité du vocabulaire disponible, tant d'idées, tant d'émotions restent-elles inexprimées, coincées dans un silence qui n'est jamais totalement vide ? C'est cette barrière, à la fois tangible et immatérielle, que je cherche à comprendre. Lorsque je te parle, mes mots sont comme des oiseaux, légers mais imprévisibles. Certains volent gracieusement et atteignent leur destination, d'autres s'égarent en chemin, chahutés par le vent ou détruits par des bourrasques imprévues. Ce n'est pas que je ne sache pas parler. J'ai appris les règles, la grammaire, les nuances. Mais le langage est un territoire si vaste, si complexe, qu'il semble souvent échapper à son propre créateur. Et moi, parmi ces mots qui glissent entre les mailles de ma conscience, je me sens à la fois leur maître et leur prisonnier.

Il m'arrive de me demander si le langage est une invention imparfaite, une approximation d'une vérité plus profonde que nous ne pourrions jamais saisir pleinement. Les mots portent en eux le poids de leur histoire, de la nôtre aussi : chaque syllabe, chaque son est chargé de significations accumulées au fil des siècles. Ainsi, quand je m'adresse à toi, ce n'est pas seulement ce que je veux te dire qui en ressort, mais aussi tout ce que mes fantômes familiaux et les autres ont pu me transmettre. Le langage, loin d'être un simple outil, est un héritage vivant, un pont entre les générations. Mais ce pont est fragile, fissuré par les incompréhensions et les malentendus. Lorsque je te parle, je ne m'adresse pas seulement à toi, mais à l'univers entier que tu portes en toi. J'ai l'impression de déposer une goutte d'eau dans l'océan de toi. Cette goutte porte en elle tout ce que je suis : mes échos, mes vibrations, mes ombres et mes flamboyances. Pourtant, elle se perd dans l'immensité de tes marées, se mêle à des vagues que je ne connais pas, des courants que je ne peux pas suivre. Et cela me séduit autant que cela m'effraie. Tes souvenirs, tes expériences, tes désirs et tes peurs, tout cela colore ta manière de recevoir mon expression. Je voudrais que mes paroles touchent cet univers intime, mais elles rebondissent souvent contre des murs invisibles. Est-ce parce qu'elles sont trop faibles pour porter le poids de mon émotion ? Ou est-ce parce que l'émotion elle-même est trop vaste pour y être contenue ?

Peut-être n'est-ce pas une question de force, ni même de justesse. C'est un questionnement sur le lien, sur cette étrange tension entre ce que je voudrais te transmettre et ce que toi seule peux

accueillir. Mais n'est-ce pas là le mystère de toute connexion profonde ? Parfois, ce que je ne dis pas parle plus fort que mes mots. Parfois, c'est dans le silence entre deux phrases que se cache l'essentiel. Peut-être que l'émotion que je cherche à te transmettre est faite pour flotter libre, non pas comme un fardeau que je te tends, mais comme une lumière que nous contemplons ensemble, chacun de notre côté du voile. Ainsi, mes paroles sont des fragments. Elles ne peuvent contenir tout ce que je ressens, mais elles cherchent à toucher l'essence de ce que tu es. Elles ne sont pas un poids, mais une offrande, une tentative de dialogue entre nos univers, même si, parfois, elles restent suspendues dans l'air, comme un secret partagé avec l'éternité.

Et puis, il y a le silence. Ce silence qui, paradoxalement, en dit souvent plus que tous les mots. Face à l'impuissance du langage, il devient un refuge, un espace où nos âmes peuvent se rencontrer sans avoir à passer par le filtre du vocabulaire. Dans un regard, dans une pause entre deux phrases, se cache parfois une vérité qu'il ne pourrait jamais capturer. C'est dans ces moments de silence que je comprends que malgré ses limites, il n'est pas une cage, mais une invitation à aller au-delà. Pourtant, je ne peux m'empêcher de rêver à une langue parfaite, une langue qui ne trahirait pas mes intentions, qui pourrait traduire fidèlement ce que je ressens au plus profond de moi. Peut-être qu'elle existe, mais qu'elle ne se trouve pas dans un lexique. Peut-être réside-t-elle dans un geste, une intonation, une énergie que l'on transmet sans même en avoir conscience. Lorsque nous nous comprenons sans prononcer une seule parole, n'est-ce pas la preuve que le langage est à la fois plus et moins que ce que nous

croyons ? Il y a quelque chose de tragique et de beau dans cette quête de compréhension mutuelle. Nous sommes à notre manière, des équilibristes sur le fil de la communication, essayant de ne pas tomber dans l'abîme de l'incompréhension. Et pourtant, malgré les chutes, nous continuons à parler, à écrire, à chercher le mot juste pour exprimer ce qui nous anime. C'est cette persévérance, cette obstination à vouloir communiquer, qui nous rend sympathiquement humains.

Peut-être que les mots qui échappent ne sont pas perdus. Peut-être trouvent-ils un chemin différent, un sentier que nous ne pouvons pas toujours voir. Ils s'immiscent subrepticement dans l'esprit et laissent une trace fugace, une empreinte qui, même invisible, nous transforme. Et c'est cela, au fond, qui importe : non pas ce que nous disons, mais ce que nous sommes prêts offrir, à nous offrir, au-delà des termes. Cependant, n'oublions jamais que cette obstination à vouloir échanger, est notre manière à nous, grands singes, de nous accrocher à une branche rassurante pour gratter la surface de l'infini.

Avec toute ma tendresse, toujours.

Ton jumeau de cœur, Aksel

Jean-François JOUBERT

Sous le Maripa 2

« Je voudrais bien me faire comprendre »...

Si j'avais su..., cela, je ne l'aurais pas cru...

Alors entrons dans l'histoire de ce badaud de passage, un breton, celte, évidemment raconteur de bobards, ou non, sa terre natale est une carte blanche ouverte sur des légendes. Ce baladin m'a offert sa singularité, ces mots-là, et moi, émois et moi je lui ai offert un verre, manger et une nuit à l'abri. Quelle histoire !

Brocéliande est célèbre pour les enchanteurs et ses nombreux livres, des auteurs ont écrit des versions du célébrissime Merlin, barbe blanche et pot divin, dans cette marmite le druide fabrique, un élixir de jouvence, cette forêt est magique ; or, je ne la connais pas. Je connais la roche tremblante de l'Huelgoat, et la roche du diable, elle orne l'accès à la forêt, aux multiples variétés de champignons, bolets, cèpes, trompettes de la mort, rosés peut-être ; où sont-ils plus aventureux à se planter dans les champs des bords de la côte sauvage, c'est une caverne où bruyamment s'écoule l'eau en amont de cette paroi rocheuse. Maintenant, je peux affirmer ceci : je ne retiens rien parquer ! Et de plus, du haut de mon grand âge, des parcs, tel celui visité, celui d'Armorique, vu lors d'une balade pour entendre la voix des sonneurs de Bretagne. Un concours de la meilleure note de musique dans un géant espace vert, des racines souterraines,

arbres et arbustes à feuilles caduques, et aux fleurs en chatons, hêtres (je ne sais pas !) ; or, chênes, bouleaux, et cetera, ont cette phrase douce et animale du félin, le chaton, je trouve ce nom beau. Dans mon "Bled" de Lanildut, un village terre de granite, où mes ancêtres ont œuvré, là, dans les carrières. Les membres fondateurs de ma famille ont sué, ils ont charrié de la pierre noble, fruit de l'essence de la planète Terre, ancienne montagne. Aujourd'hui, ce ne sont plus que des falaises, le fruit du temps est érosion.

Que penser des champs d'herbes folles et de pâquerettes, et aussi de celle le souffle d'un enfant rend Streep teaser ou streateseuse, une plante ses pétiole enflamme votre avenir, je t'aime, un petit peu beaucoup, à la folie, oups plus rien, nous étions fous de la voir, ainsi que les trèfles cherchant vainement celui possédant quatre feuilles, source de bonne humeur, à défaut de bonheur, une petite nuance, l'un est fugace, l'autre reste, la passion s'estompe et l'amour restera toujours gravé en forme de cœur sans la flèche de Cupidon, elle est nullement utile.

Dans ce cadre magique, Lanildut, on y trouvait la mer et des pins Sylvestres, je le crois, des majestueux, pas très loin de l'épicerie, la cime me donnait l'orientation des vents, et l'obligation de demander à mon papa de nous envoyer sur les différents plans d'eau du coin, ces "spots" pour naviguer, véliplanchistes, nous l'étions...

Près de terrains de tennis, de celui de football, on montait quatre à quatre les marches du sentier, odeur de fleurs, douceur de l'ombre, fruit des abeilles, des bourdons, et souvent, nous nous y

amusions à grimper dans ce pin, de notre défunte jeunesse, quelques cabrioles pour poser les pieds à terre, et un sourire de ses souvenirs, aux lèvres. Ah, l'enfance passe vite puis vint dans la famille, le chien Jason, rien de spécial sauf que pour le tenir joyeux, sans laisse autre part que dans sa main droite, Jason court dans les champs, sur la côte et flaire comme tous l'espèce canine le derrière de ses congénères, aussi, j'ai adoré le fond de l'Aber-Ildut, le fond des lacets d'eau de rivière s'accouplant à la mer d'Iroise. Ainsi je parle de mes racines bretonnes, mer variable suivant les hordes de nuages, passant du gris ciel, au bleu âme, vert Glénan, pour ceux connaissant cet archipel, vert très clair, tel celle de mes pupilles brillants, brûlant de joie, parfois heureux d'être né. C'est à la capitale, la lettre gourmandise, le Paris-Brest, miam, qu'une dame utilisa ce propos de phare, trop ivre pour être surpris, j'esquissai un sourire en fronçant les yeux, mes paupières se plissèrent, naguère, le jeu est synonyme de joie, comme un phare de nuit, ou jeu des naufrageurs avant la naissance de l'ampoule, je brûle. Je m'explique vert joyeux, voire heureux. Et les arbres alors ?

Michèle LAFONT

Anatole et les mouches

Je voudrais bien me faire comprendre, je n'ai jamais développé un amour inconsidéré pour les mouches ?

Je les tolère et les invite sans violence à sortir de la pièce que j'occupe en toute légitimité.

Ce comportement et cette patience datent du jour où, par un matin d'été bruisant, j'ai rencontré les parents d'Anatole qui m'ont conté l'histoire incroyable de leur fils :

Depuis toujours Anatole, notre fils, aimait les mouches.

Cet amour incongru et hygiéniquement dangereux s'aggrava avec le temps. Anatole était né au mois de juillet dans la campagne corrézienne, non loin d'une ferme où l'on élevait volailles, vaches et cochons. Dans la cour trônait l'indispensable tas de fumier qui contribuait largement à l'honorabilité de la famille. Vous comprendrez aisément que ce coin de nature idyllique était le paradis des mouches.

Le penchant d'Anatole se révéla dès les premiers jours de son existence, il arriva, alors que portes et fenêtres garnies de moustiquaires, faisaient barrage, qu'une mouche pénétra dans sa chambre et se posa immédiatement sur sa narine gauche.

Anatole avait huit jours, il se mit soudainement à rire comme bébé de huit jours n'avait jamais ri ! Je me précipitai, chassai la mouche et les pleurs remplacèrent les rires.

Anatole se développait rapidement et harmonieusement et cela nous ravissait malgré cette singularité : Anatole ne riait jamais. Seules les pérégrinations des mouches sur son visage le ravissaient.

Il marcha vers 12 mois et le premier mot qu'il prononça nous laissa abasourdi : « mouche », dit-il, « mouche », « mouche » et ce, pendant des heures. Il gazouillait ces deux syllabes en invitant ses amies à investir ses deux belles joues rouges et sa bouche gourmande.

Cette disposition étrange, dont on espérait la disparition rapide allait en s'accroissant.

Nous décidâmes de consulter un psychologue. C'était un homme chaleureux et enthousiaste qui, devant notre désarroi, chercha à dissimuler sa perplexité pour nous rassurer.

Il fouilla dans nos années passées et dans la vie de nos deux familles. Nous le sentîmes désemparé.

Il conclut notre entretien en proposant de s'entretenir de ce cas étrange avec certains de ses collègues.

Nous le quittâmes rapidement pour aller retrouver Anatole que nous avions confié pour l'après midi à la fermière voisine.

Nous eûmes de grandes difficultés à le décider à partir, le paradis des mouches étant également « son paradis » .

Anatole eut deux ans, après un hiver long et rigoureux, durant lequel, impuissants, nous le vîmes dépérir, le visage fermé, l'air triste et las, la démarche lente.

Que faire ? Quitter la France ? Quel pays sans hiver accueillait ces insectes toute l'année ?

Le printemps arriva, avec lui les premières mouches que nous attirâmes avec des morceaux de sucre disposés dans des coupelles sur les rebords des fenêtres grandes ouvertes. Nous les invitions à entrer. Notre enfant retrouva ses rires, ses jeux et sa bonne humeur.

La vie continua avec, chaque année, l'angoisse des hivers dépressifs d'Anatole qui eut bientôt cinq ans.

C'est avec une grande appréhension que nous l'inscrivîmes à l'école et prîmes rendez-vous avec la directrice pour l'entretenir des particularités de notre fils :

« Cet enfant a toujours été seul, nous dit-elle, la présence des autres va certainement changer les choses, il va se faire des amis, jouer... ». Mais rien ne changea.

Anatole développa une deuxième singularité. De novembre à avril, pendant les heures de classe, il s'endormait profondément. À la maison, ce fut sensiblement la même chose.

Lorsque nous en parlions avec lui, il nous expliquait qu'un profond ennui le plongeait dans le sommeil et que, hormis les mouches, personne ne comprenait ce qu'il voulait, ce qu'il était et ce qu'il aimait.

Ces explications, compte tenu de son jeune âge, nous laissaient perplexes et sans réponses.

L'incidence de ce comportement sur ses résultats scolaires fut désastreuse mais, le printemps revenu, ses capacités intellectuelles se démultipliaient pour atteindre leur paroxysme au mois de juillet, date à laquelle, il avait rattrapé la totalité de son programme avec une facilité déconcertante.

Au lycée, il fut beaucoup plus difficile de faire admettre les spécificités d'Anatole bien que lui-même s'en expliquât clairement avec ses professeurs. Il passa avec succès son baccalauréat alors qu'il n'avait pas revu la totalité de ses cours, l'examen se déroulant fin juin.

Parallèlement, ses relations sentimentales connurent de grands heurts. Dès que l'hiver approchait la fougue d'Anatole s'éteignait. Peu à peu, son visage rieur s'allongeait tristement, il semblait alors incapable d'éprouver quelque sentiment que ce soit, et sa jeune amoureuse, pourtant prévenue, ne pouvait rien faire contre le chagrin qui l'assaillait lorsqu'Anatole entrait en hibernation.

Vint le moment délicat du choix d'une orientation professionnelle. Anatole inventoria tous les secteurs de la recherche scientifique, d'évidence, les mouches n'intéressaient personne....

« Si j'arrivais à étudier leurs comportements et leurs affinités avec les humains, dans un labo à température constante, je pourrais en élever toute l'année et, par là-même, résoudre mon problème »... Il raconta son histoire à de nombreux chercheurs qui, hélas, lui répondirent qu'au ministère, personne n'accepterait la création d'un tel poste à moins d'insister sur la possibilité de stérilisation des femelles, ce qui était totalement à l'encontre de ses désirs personnels.

Alors qu'il désespérait de trouver une solution, il rencontra un médecin qui l'orienta vers un labo implanté à Ouagadougou lequel étudiait la mouche tsé-tsé, particulièrement dangereuse et prolifique.

Il prit l'avion pour l'Afrique, intégra l'équipe en place et travailla avec efficacité et sans contraintes. Il était naturellement immunisé contre les effets dévastateurs de cette mouche.

Anatole, enfin heureux de vivre pleinement douze mois sur douze, réussit à isoler la glande responsable de la terrible maladie et à la neutraliser.

Considéré comme un des bienfaiteurs de l'Afrique, il reçut le prix Nobel et épousa une Burkinaise. Ils vécurent heureux, eurent beaucoup d'enfants qui, tous, prirent les mouches en horreur !

!

Paul LAUTIER

La passagère

Je voudrais bien me faire comprendre... quand je sortirai de là-dedans. J'en ai assez de subir et j'espère bien qu'on prendra enfin en compte mes aspirations. Cela devrait être quand même possible !

Mais pour l'instant, je suis malheureusement obligée d'admettre que je suis devenue une chose qu'on expose, qu'on négocie et dont on se prévaut à l'occasion. En plus, aujourd'hui je suis bel et bien enfermée, comme un présent, dans cette boîte dorée qu'on trimballe, qu'on secoue, qu'on exhibe à travers la ville. Ah ça, elle est belle, ma prison miniature. C'est un écrin joliment apprêté de l'extérieur, toute en peinture laquée. Mais l'intérieur, j'ai à peine la place de mettre ma tête sur les genoux repliés pour amortir les cahots qu'on m'impose. Mais ça, tout le monde s'en fiche ! Ce qui compte, c'est que l'emballage fasse riche, qu'il marque l'opulence de ceux à qui j'appartiens et par là, de ceux à qui je vais appartenir. Sur ce plan, c'est une réussite, il y a du monde dehors pour voir défiler mon cortège. Je ne les distingue qu'à peine tous ces badauds vulgaires au travers de mes claires-voies – je ne cherche pas à les voir de toute façon –, mais je les entends ! Ça fait un de ces brouhahas grossiers ! Parfois, je saisis au vol des bribes de conversations de ceux qui se sont approchés au plus près, tellement près qu'on dirait qu'ils pourraient

m'ouvrir la porte. Mais pas pour me délivrer bien sûr ! C'est plutôt la curiosité qui les pousse à tenter de m'apercevoir au travers des fentes de ma modeste fenêtre.

- Tu la vois ?

- Oui, elle a un kimono rouge et or.

- J'ai vu ses longs cheveux.

- A moi, elle m'a souri.

- Elle est belle ?

- Plus que toi en tout cas !

Tout ça, ce ne sont que fantasmes ! Je suis en blanc. Le rouge et le doré, c'est la décoration de mon « intérieur » de cellule. Mais ce n'est assurément pas pour mon agrément. C'est uniquement pour en mettre plein la vue à ceux devant qui on va ouvrir la porte de cette fichue boîte tout à l'heure.

J'ai de longs cheveux, c'est vrai. Mais aujourd'hui, on m'a coiffé d'un chignon qui ne laisse aucune mèche s'échapper. Et je ne suis pas belle et n'ai aucune envie de sourire à qui que ce soit. Je ne suis pas une célébrité qui cherche à soigner son image. Je n'attends rien, si ce n'est ma libération ou l'occasion de pouvoir parler librement pour me faire comprendre.

On doit maintenant aborder un pont et changer de quartier. On approche. Je sens que les porteurs peinent à gravir le versant ascendant. Je dois suivre le mouvement, mon dos est collé contre l'arrière. Pour un peu, je ferais une culbute. J'entends le courant de l'eau, indifférente à mon malheur comme elle l'a toujours été à l'égard de toutes celles qui ont connu un destin similaire et qui s'y sont peut-être jetées de désespoir. Je ne parviens pas à voir la

rivière à travers les fentes, le parapet du pont m'obscurcit la vue. Cela m'aurait pourtant donné un peu de courage pour la suite de contempler ce flux ininterrompu et éternel qui est là pour nous rappeler la vacuité de nos vanités. Quel dommage !

Tiens, il n'y a plus tous ces lourdauds agglutinés à mon passage ; le pont doit être trop étroit pour que l'escorte puisse y croiser les commerçants encombrés de leurs marchandises, les mères de famille, ou plutôt les nourrices, tenant deux ou trois enfants au bout de chaque bras, ou toutes sortes d'oisifs qui attendent indolemment quelque événement. Tous ceux qui voulaient emprunter le pont ont dû sans doute faire marche arrière sous les injonctions des gardes précurseurs (qui savent se faire comprendre, eux, à grands moulinets de leurs bâtons de bambou !)

Ça y est, on redescend. C'est évidemment pire pour moi. Je mords mes genoux, le front contre la paroi avant. Et ça secoue, de droite et de gauche ! Les porteurs ne sont même pas en phase sur les marches. Ma tête bat et va parfois se cogner sur les flancs latéraux.

Ouf, ça redevient plat. On arrive dans le quartier des restaurants qui borde la rive ; je sens les effluves de friture, de poissons grillés, mais je n'ai même pas faim. Pourtant, je n'ai rien mangé depuis hier matin. J'ai l'estomac tellement noué ! En fait ces odeurs qui me faisaient saliver autrefois, quand ma mère m'amenait ici, ne font que m'écœurer aujourd'hui. Quand je repense à ma vie d'avant, quand je la compare à ce qui m'attend, à ces dernières semaines funestes, j'ai l'impression que tout mon bonheur de petite fille, puis de jeune fille, s'est évaporé en vapeur, a été rayé d'un trait de pinceau sec et dru. Mais le plus décevant,

car je devais m'attendre à ce destin, c'est le sentiment d'abandon de la part de ceux sur qui je comptais. J'ai l'impression d'avoir été trahie par les miens, et surtout par ma mère. Que mon père m'ait larguée, je ne m'en étonne guère après tout - on ne peut pas espérer grand-chose d'un homme - mais de la part de ma mère ! Soit elle n'a pas eu le courage de me protéger face à tous, soit elle reporte sans réfléchir le sort qu'elle a elle-même connu, comme pour se venger...

Tiens, on doit déjà arriver aux abords du quartier des plaisirs. C'est plus calme et je sens l'odeur de l'eau dans les fossés qui l'entourent. Je n'entends plus l'agitation populaire et cependant, je devine la démarche plus lente et irrégulière des porteurs, non due à leur fatigue cette fois, mais parce qu'ils se laissent sans doute distraire à jeter des coups d'œil sur les balcons des maisons de thé d'en face. J'imagine les filles qui sortent pour les aguicher et pour parier sur le contenu de ce palanquin qui défile sous leurs fenêtres. Pourvu que l'un ne défaille pas au point de tout lâcher pour courir les rejoindre ! Remarque, je ne verrais pas d'inconvénients à ce qu'ils m'abandonnent ici – du moment qu'ils me déposent quand même délicatement ensemble – et je ne verrais pas non plus d'objection à ce que toute l'escorte en oublie aussi sa mission ! Mais je rêve, pauvre idiote ! Ils sont bien tous trop scrupuleux et attendent peut-être d'ailleurs une prime pour ce service extra.

Doit-on encore poursuivre longtemps ? Que mon voyage s'achève le plus tôt possible ! Tiens, on dirait que mon vœu - humble vœu, certes, - va s'exaucer. Voilà que les porteurs reprennent un pas saccadé, les gardes leur intiment de bien se tenir, de

faire bonne figure, je les entends les haranguer. Le quartier est calme, verdoyant. Nous traversons un jardin sans doute. Il y a des fontaines, des bassins. On sent qu'on entre dans une propriété cossue. De lourdes portes grincent. Je rentre dans une cour. On pose ma boîte sur du gravier sans doute. Des pas se rapprochent maintenant. Oui, c'est bien cela. On parle de moi, non pas de Fumiko, mais de ce que je représente. On ouvre ma porte, le bas, puis le haut afin que je puisse me déployer. Mais je tarde à obtempérer. Croient-ils donc que je fais m'exécuter à tout ce qu'ils attendent ? Je regarde autour de moi, les yeux plissés à cause de la lumière du grand jour qui m'aveugle d'un coup. Lorsque je peux enfin distinguer qui est là, je reconnais toute une famille, toute ma future famille, rangée savamment par ordre d'importance, comme il se doit. Et il est là, celui à qui je suis offerte ! Ce ne peut être que lui, dans sa tenue de marié. Je suis l'épousée, la sienne, cela se voit à son regard avide qui trahit son désir de possession. Il m'évalue, apprécie si ce qu'on a dit de moi correspond à ce qu'il voit présentement. Il y a aussi sa mère à ses côtés. Elle semble satisfaite, contentée. L'avenir de l'un ses fils est assuré... si toutefois je suis bien fertile ; à défaut, je serais reniée. Tous attendent que j'accomplisse mon devoir.

Aurai-je donc vraiment la force de me faire comprendre, de faire entendre mes aspirations ? Je n'en suis plus si certaine quand je vois tous ces gens que je ne connais pas encore, réunis face à moi, sûrs d'eux, de leur position, de leurs convictions. Je me sens si seule, si frêle. Ne vais-je pas devenir peu à peu comme ma mère et entrer dans le moule ? Et ne vais-je pas, moi aussi,

céder finalement les filles que j'aurai à quelque famille par alliance et contre leur volonté ? J'ai peur d'être à jamais la passagère impuissante du destin, incapable de dessiner ma vie, éternellement ballottée, bousculée, séquestrée par la tradition, à l'image de mon trajet en tant que passagère dans ce triste palanquin qui m'a menée jusqu'ici.

Tout près de toi

« Je voudrais bien me faire comprendre...

Nous avons déjà évoqué cette question, mais c'est impossible. Nous ne sommes pas sur la même longueur d'ondes. Je deviens un personnage dans la fiction que vous vous bricolez. Ce n'est ni bon pour vous, ni pour moi dans ces temps où la priorité est de retrouver une sorte d'équilibre dans nos vies bousculées, pour ne pas dire, fracassées. Alors, je vous le demande une dernière fois ; restons-en là. ! »

Elle avait brusquement basculé son buste vers moi. Avec ses yeux marron glacé et son regard fixe, elle me passait au scanner.

Nous sommes sortis du bar. Je l'ai regardée enfile sa tenue de moto et partir dans une pétarade d'enfer. J'ai dû lui lancer quelque chose comme « Faites attention à vous ». En me retournant j'ai été happé par l'enseigne du bar qui clignotait : « Au cœur fou ». Une sacrée et troublante coïncidence !

J'ai regagné mes pénates, soulagé. J'avais fait preuve de fermeté, me semblait-il. Madame Verdier avec un peu de chance cette fois ne me harcèlerait plus au téléphone.

En effet une dizaine de jours après ma sortie de l'hôpital où on m'avait greffé le cœur d'un inconnu que je surnommais « mon intrus désirable », elle m'avait téléphoné sous prétexte de demander des nouvelles de ma santé. J'avais compris que cet appel n'émanait pas de l'hôpital. Car très vite, cette Madame

Verdier m'avait informé que le cœur qui battait dans ma poitrine était celui de son mari. Elle ne le subodorait pas, non, elle en était sûre, alors qu'elle ne pouvait disposer d'aucun indice. Elle désirait garder le cœur de son mari tout près d'elle et par voie de conséquence tenir le receveur à proximité. Elle m'assaillait toutes les semaines au téléphone.

Je comprenais sa détresse. D'autant que j'étais moi-même fragile et très affaibli sur le plan émotionnel. L'expérience de mort imminente déclenche des chocs de neurones et rien n'est plus comme avant, y compris dans le couple, surtout dans le couple.

Mais Emmanuelle, ma compagne, n'était pas du même avis., elle m'avait mis en garde à plusieurs reprises : « Jean, tu devrais mettre le holà et vite, elle est en train de tisser sa toile et va bientôt te phagocyter. »

Sur le moment, je n'avais pas réagi, ni véritablement compris. La situation m'échappait.

Mais lorsque j'ai pu enfin sortir, faire quelques pas dans la rue, et progressivement effectuer diverses démarches, comme me rendre au laboratoire ou à la pharmacie, je la trouvais plantée devant mon immeuble ou s'attachant à mes pas. Elle me filait. C'était insupportable. J'ai tout de même accepté de lui payer un pot de temps à autre à l'extérieur pour éviter qu'elle ne franchisse la porte de mon intimité. J'ai enfin eu le courage de l'affronter, c'était trop. J'avais peur que le cœur putatif de monsieur Verdier ne se mette en burn-out. Pour le moment il palpitait tranquillement dans ma poitrine. Du reste, il s'était mis de lui-même en vitesse de croisière et le risque de rejet endigué par les médicaments était pour le moment écarté. J'avais eu de la chance.

Quand Emmanuelle est rentrée ce soir-là fort tard du travail, elle m'a félicité pour la fermeté dont j'avais fait preuve. « Maintenant, tu ne lui réponds plus au téléphone et moi je bloque aussi son numéro, ok ? »

Emmanuelle avait été fortement déstabilisée par ma maladie, aussi quand on lui a proposé un stage de trois jours à Paris dans le cadre de son travail, elle décréta que la durée serait extensible : « une fringale d'expos et de musées, tu comprends, ! » Elle m'abandonnait avec le risque que je sois encore poursuivi par la co-propriétaire de mon cœur. Car elle n'avait pas désarmé, loin de là !

Je ne suis pas sorti, je suis resté cloîtré chez moi, aucune envie, ni de lire, ni de regarder une émission à la télévision. Je pédalais sans grand enthousiasme sur mon vélo d'appartement, histoire de me remuscler. Je regardais, planqué derrière les rideaux, les yeux perdus dans le vague, le cours de la Saône couler jusqu'au pont, et le flot de voitures épousant la courbe du fleuve. Madame Verdier a sonné à la porte, je n'ai pas ouvert, j'entendais son souffle. Elle insistait. Je me suis allongé sur mon lit en position fœtale. Je n'avais pas besoin de ça. J'avais envie qu'Emmanuelle rentre, elle qui était dans la vraie vie.

Un mois avant de reprendre le travail, j'ai contacté mes collègues. Ils ne m'incitaient guère à l'optimisme. Je les ai entendus se plaindre... « Trop de pression, des directives peu claires, aucune autonomie, tout remonte au siège et des chiffres, du chiffre toujours ! » ... Bref, la litanie des gens heureux, des gens en bonne santé ! Mais en définitive, en y réfléchissant, et en en discutant avec Emmanuelle, cet accident de santé pouvait me donner

l'occasion de rebattre les cartes et de prendre un nouveau départ pour changer radicalement d'orientation et ou reprendre des études.

Et puis, et puis, sont arrivés les derniers bilans de santé à l'hôpital avant ma reprise effective. J'ai passé une matinée entière alternant examens et consultations dans divers services, avec des attentes interminables sur des chaises inconfortables et le ballet des ascenseurs trop bavards.

J'allais enfin sortir quand la silhouette familière de Madame Verdier en statue du commandeur s'est encadrée devant la porte coulissante de l'entrée. Je me suis vite recroquevillé sur ma chaise, caché derrière mes radiographies. À croire que « mon intrus désirable » avait trouvé le moyen de cafter. Car elle a fondu sur moi comme un oiseau sur sa proie.

Alors là, mon sang n'a fait qu'un tour. Je l'ai saisie par le bras en lui déversant toute ma colère refoulée : « Le cœur, madame, qui bat dans ma poitrine ne palpite pas plus fort à votre approche. C'est un mécanisme comme un autre, un muscle, un simple rouage qui n'est aucunement doué de sentiments. Il ne sert qu'à pomper, vous m'entendez, à pomper ! Alors maintenant si vous continuez votre satané manège, je serai obligé de porter plainte. Vous avez me semble-t-il mieux à faire dans la vie. Votre mari est mort et bien mort ! »

Je l'ai vu vaciller, s'effondrer en larmes cataclysmiques dans les bras d'une infirmière qui tirait sur sa cigarette devant un carré d'herbes jaunies.

J'ai vite détourné mon regard et tourné les talons avec la conviction que c'était un barrage qui venait enfin de se rompre et

qu'il libèrerait sûrement la masse de nœuds fuligineux qui obstruaient sa raison.

Plus tard, bien plus tard, Emmanuelle est venue me dire qu'elle s'en allait. Elle m'a annoncé sa décision avec tout un tas de précautions oratoires. « Jean, mon chéri, maintenant que tu es guéri, enfin, que tu vas beaucoup mieux, je te quitte. Ces dernières années tu comprends ... ». Je n'ai pas eu le ridicule de lui rétorquer qu'elle manquait de cœur.

Francis MARC

« *Let's dance* » - step by step ou Comment
faire sauter une contre-danse ?

« Je voudrais bien me faire comprendre », c'est ce que se marmonnait Marie en se rongant les ongles malgré leur vernis amer. On percevait encore les flonflons de l'accordéon du bal trad où l'avaient entraînée ses copines. Elle venait de fuir, une fois encore.

Mais c'était décidé, elle allait consulter. Bientôt elle irait à Alès.

Restée assise sur le bout des fesses, au bord du divan mauve où il l'avait invitée à se mettre à l'aise, sa nouvelle « patiente » était visiblement tendue. Ses mains s'agitaient toutes seules, elle retirait et remettait sans cesse ses lunettes.

Il estima qu'elle devait avoir la petite trentaine, l'âge de sa propre fille. Elle était assez mignonne, surtout sans ses lunettes qui lui faisaient un visage trop sévère. C'était bien jeune pour venir consulter un psy.

« Mademoiselle Marie Leroy, c'est bien ça ? Dites-moi ce qui vous amène pour cette première visite.

Docteur, je ne sais pas par où commencer...

Après quelques secondes d'hésitation, elle enchaîna, baissant la tête, et parla tout bas, comme à regret d'avoir à dévoiler un secret aussi trivial.

- Je n'aime pas la danse.

- C'est-à-dire ?

- Je n'aime pas le spectacle de la danse, et je me refuse à pratiquer la danse.

- Et de quand date votre aversion pour la danse ?

- Ma relation avec la danse a toujours été compliquée. Déjà à la maternelle j'avais refusé tout net à la maîtresse de faire la ronde en costume avec mes petits camarades.

- Vous l'aimiez bien cette maîtresse ?

- Pas trop non. Je m'ennuyais en classe, j'étais dissipée et souvent punie. Elle avait convoqué mes parents. Eux, ils étaient prêts à la féliciter parce qu'ils s'étaient aperçus que je savais lire. En fait, j'avais appris toute seule, et je faisais exprès d'ânonner, pour ne pas me mettre à l'écart. Après, vexée, elle m'avait vraiment pris en grippe.

Elle enchaîna après quelques secondes, et monta le ton le buste en avant :

- Par exemple elle m'avait mis la honte en m'empêchant de chanter avec les autres, sous prétexte que je chantais faux. Alors pour la danse, j'avais vu venir le coup, je ne voulais pas être de nouveau ridiculisée ».

Marie se tut après cette tirade, restant comme perdue dans ses souvenirs.

La psy estima qu'elle s'exprimait bien, et semblait s'être un peu décoincée. Elle avait lâché spontanément des informations significatives, en vrac. Il fallait continuer de la faire s'épancher, en essayant de la canaliser.

« Et votre aversion de la danse, elle vient de là ?

- C'est peut-être ce souvenir pénible de l'école maternelle qui m'a fait détester la danse costumée. Depuis, je suis même restée allergique au spectacle de danses folkloriques. Si je ne peux décemment pas m'éclipser, je subis, mais je fredonne tout bas « *La bourrée, la bourrée, c'est la joie du paysan ...* ».

Elle s'était mise à chanter sur ses dernières paroles, presque fort, puis sembla se calmer pour poursuivre sa confidence :

« Par contre j'aime bien voir les jolies danseuses irlandaises, au jeu de jambes endiablé. Elles me fascinent, comme pour les numéros de jongleurs ... dans l'attente que quelqu'une ou quelque chose finira bien par tomber. Quant aux danseuses classiques, avec leurs tutus et leurs chaussons roses, ça me fait sourire cinq minutes puis ça me barbe sérieusement. Hop, du balai les ballets !

Marie avait accompagné son dernier « Hop » d'un grand geste, qui avait failli renverser la lampe du guéridon. « Ooops » conclut-elle.

Et ce fut son premier sourire.

« Vous considérez la danse classique ou folklorique avec dérision, ce n'est pas ce qui vous pose vraiment problème, n'est-ce pas ?

- Bien sûr que non, des fois même ça m’amuse. Par contre, la danse quasi obligatoire dans les sorties, les soirées, les fêtes, ça me gave. À tous les coups les gens dansent... mais comment ne pas passer pour une rabat-joie quand on n’aime pas se dandiner sur de la musique ? Maintenant je réfléchis à deux fois avant de passer une soirée avec des potes, de peur de passer pour une potiche.

- Vous trouvez les danseurs ridicules ?

- Ça c’est sûr. Lorsque je vois les gens danser, je les trouve grotesques. Les rares fois où on m’a entraînée en boîte, j’ai vu des ploucs tellement bourrés qu’ils ne se rendaient même pas compte à quel point ils auraient l’air con, si on arrêtait la musique. Et ce bruit ! Et ces odeurs corporelles.!

- Si vous ne dansez pas, c’est quoi le vrai problème ?

- Dans une soirée, à coup sûr, on ne me laissera pas en paix dans mon coin. Mes amis, tous danseurs, vont défiler pour me prendre par le bras : « Allez, viens danser », et si je réponds que je ne sais pas danser, j’ai droit au « Pas grave, c’est facile, viens je vais t’apprendre ».

Si j’avoue que je n’aime pas ça, j’entends : « Parce que tu n’as pas essayé. Ne reste pas toute triste dans ton coin...

- Non je ne suis pas triste...

- Alors viens danser ».

Et puis ça peut dégénérer, du genre : « T’es chiante, tu ne sais pas te lâcher », ou pire encore : « Viens pas t’étonner si les gens finissent par ne pas t’aimer et ne pas t’intégrer ».

S'éclipser au moment où les autres semblent s'amuser équivaldrait pour eux à leur crier « Je vous méprise et je m'ennuie avec vous ».

Marie résuma enfin son constat :

- Je n'ai pas besoin d'aide, juste de tranquillité. La pression sociale est abusive, j'ai envie de vivre ma soirée comme je l'entends. La norme pour eux c'est que danser est le stade d'amusement ultime pour tout le monde.

Après sa longue explication, Marie était maintenant épuisée et excédée. Ses yeux s'étaient embués. Elle ouvrait et refermait compulsivement son sac à main. On était arrivés au point sensible.

- Avez-vous déjà vraiment essayé de danser ? Que s'est-il passé alors ?

- C'était catastrophique. À chaque tentative je devenais raide, crispée, et du coup c'était tout sauf du plaisir. Tenez, par exemple, un jour, il y a longtemps, pour animer une soirée de fin d'année de notre association, un ami avait eu la lumineuse idée de faire danser notre petit groupe de copains sur « *Alexandrie, Alexandra* » de Clo-Clo. Je n'étais pas chaude, alors j'ai eu droit au péremptoire « Tu ne vas pas te dégonfler ». J'ai subi les laborieuses répétitions en groupe, après avoir visionné une vidéo de la vedette et de ses clodettes. Comme de bien entendu, je me mélangeais les pinceaux, je compensais mon retard sur les autres par des gestes désordonnés, j'entrais comme possédée dans une danse de Saint Guy. J'ai

eu effectivement du mal avec la chorée, au point que j'ai de moi-même déclaré forfait, prétextant un début d'entorse, avant de subir l'humiliation d'être envoyée valser...

Elle avait dit « danse de Saint Guy », et venait juste de citer le mot « chorée ». Sa patiente continuait de déballer ses souvenirs mais l'écoute du docteur s'était bloquée. Elle l'avait involontairement aiguillé sur la « chorée de Huntington », une rare maladie génétique. Il resta pensif un bon moment. Mais non ... quoique. Non et non, elle avait juste un souci avec la mémorisation des figures et des gestes démonstratifs, ou alors c'était une grande timide qui perdait tous ses moyens. L'entretien, ou plutôt le monologue, se poursuivit de longues minutes pendant qu'il feignait de prendre des notes sur son calepin. Tout y passa, elle descendit en flammes la chenille, la danse des canards, le mia, le gangnam style. Marie faisait parfois preuve du recul dans sa propre analyse, et avait indéniablement un sens de l'humour particulier. Elle n'était pas timide, c'était une fausse piste. Elle avait du bagout, de plus, elle travaillait comme agent commercial dans l'immobilier. Elle maîtrisait bien son corps, avait pratiqué le judo. Paradoxalement elle semblait développer un complexe de supériorité (jugant le ridicule des autres) et un complexe d'infériorité (l'inaptitude à danser la laissant à l'écart). Bref elle était sincèrement malheureuse.

- Mademoiselle Leroy, rassurez-vous, ne pas danser n'est pas une infériorité, mais une singularité. C'est votre droit. Vous pouvez rester calme et introvertie, même si c'est un genre plus rare dans les fêtes actuelles que la plupart des excités extravertis. Vous n'êtes ni inférieure ni supérieure aux autres, juste différente. Vous ne pourrez pas changer le comportement des gens autour de vous, donc travaillez sur votre propre comportement. Quand tous les autres dansent, il serait bon d'accepter de danser au moins un petit peu, pour montrer que vous êtes bien dans la soirée, ne pas être mise à l'écart ou ne pas vous y mettre vous-même.

En début de soirée, allez en piste tout une bonne demi-heure, mais rien que sur des airs que vous aimez ou pour des danses que vous maîtrisez, ça suffira probablement pour qu'on vous fiche la paix ensuite. On vous aura vu danser.

Mais avant une petite formation de base est nécessaire. La danse obéit à des règles souvent implicites, parfois très codifiées. Voici l'adresse d'un atelier spécialisé, ils font en sorte qu'une personne éduquée à trop rester raisonnable puisse s'abandonner à un acte spontané. Une fois totalement affranchie du souci esthétique, les mérites de la danse vous apparaîtront. Vous serez motivée pour enchaîner sur les pas et figures de base de quelques danses de salon. Le tour sera joué.

Trois mois plus tard : la séance de Marie chez le psy fut brève et détendue. Elle le remercia pour son conseil, avouant être heureuse après sa récente inscription à un cours de danse. Elle

sortit du cabinet en faisant des entrechats et fredonnant « *Elle danse, Marie, elle danse ... elle adore quand ça balance* ».

Le psy sourit. L'air entraînant du chanteur Valéry l'avait fait danser lui-même, des années plus tôt. Avant le patient suivant, il se mit à fredonner « *Quand ça swingue, Marie, elle swingue, et tous ses complexes se débinent* ».

François MARIETTA

La ceinture en tissu

Je voudrais bien me faire comprendre. Je suis dans un présent où seuls le doute et la violence. Je suis dans une famille où seuls certains amis. Je suis dans un futur où seul le tribunal. Je suis dans un corps où seul le travail. Je suis quelque part un sourire. Une larme pour ma mère. Je suis quelque part un sourire. Une esquisse. Une douleur. Un verre de blanc. Un coucher de soleil. Je suis une absence de temporalité. Je suis hors-monde. Je suis trop en colère. Je n'ai pas les idées que j'ai envie d'avoir. Je n'ai pas encore le temps. Je n'ai pas le loisir mais j'ai des enfants. J'ai des enfants pour un jour me faire comprendre. J'ai des enfants et je peux encore marcher nu. Je peux marcher nu et tomber dans un fossé. Je peux m'endormir dans un fossé et revivre ma naissance. Je peux me réveiller avec des morceaux de cordon ombilical autour de moi. Des morceaux de cordon ombilical en lambeaux. Le cordon ombilical passé par le verbe déchiqueter. Par la bataille du verbe survivre, pour vaincre le verbe latin *strangulare*.

Je me réveille avec les stigmates autour du cou. Je me réveille et je commence par voir mon ami mort, sur le bord de la route. Je ne vois pas tout de suite ma peau, je vois d'abord l'accident de voiture. Je me vois désincarcérer mon ami mort et ensuite je vois ma peau. Je vois sur ma peau le silence. Je ne vois pas mes poils, je ne vois pas tout de suite les reliefs. Je ne vois

pas mes nerfs mais un paysage de silence dans chaque pore de cette peau qui vieillit, qui se tanner qui se tire qui se creuse et que je veux bien percer. Je veux bien me mettre à parler au présent pour commencer à faire comprendre à ma peau les années de silence.

D'abord ma peau doit comprendre pourquoi je ne vous crois pas. Pourquoi je n'ai pas confiance. Pourquoi jamais je ne vous autoriserai à rire de ce qui cogne derrière cette peau, de ce qui cogne et qui se cache et se cogne et c'est moi qui vous cogne, c'est moi qui vous prévient parce que ce n'est pas l'heure de me faire croire qu'on me comprend. Laissez-moi me débarrasser des débris de ce cordon et regardez d'abord où je les mets. À qui j'offre le puzzle. À qui je demande l'hospitalité.

Je me lève en emportant les pièces puis je marche et je les perds. Je préfère marcher qu'aller supplier quelqu'un avec ce qui n'appartient à personne. Et moi je ne veux pas garder cette matière dont il n'y a rien à rapiécer.

Je me dis que je vais peut-être faire du stop. Je suis à poil, ça craint. J'ai du mal à croire qu'on va me donner des vêtements et m'amener dans une auberge. Je me demande si j'avais une arme. Je ne sais pas si j'ai lacéré ma rancœur à la machette ou avec les dents.

Je n'ai pas besoin d'une arme. Je ne sais pas à quoi ressemble mon visage. Je n'y pense pas. Je pense au rythme de mes pas, je pense à marcher. Et puis, je n'y pense plus. Je marche. Je ne pense plus à ceux et celles qui m'ulcèrent. Je ne pense plus à quiconque qui me rend malade. Je ne pense plus à mes nerfs ni à la maladie. Ni à la fatigue. Ni à la faim.

Je vais manger puis dormir et dans un rêve, tu vas venir puis dans un autre on ira à la mer, et dans un autre, on sera sous l'eau et avec des sourires on se fera signe que tout va bien, et dans un autre encore je pleurerai toute cette eau pour qu'on respire sans bouteilles et qu'on se souviene.

Le bord de la route se transforme en trottoir et la campagne passe de l'hiver au printemps plusieurs fois. Je ne sais pas le nombre d'années.

Combien d'années pour construire une ville ? Combien d'années pour la comprendre ? Combien d'habitants en moi ? Combien de milliers de levers de soleil depuis que je marche ? Combien de futurs possibles ? Combien de fois la guerre ?

Il y a des restaurants de toutes les cultures. Il y a des gens autour de moi. On m'invite. Je ne suis plus seul ni nu. J'ai le costume traditionnel autour de la taille. Il n'est pas en lambeaux. C'est une ceinture. Elle est en tissu. Elle est intacte. Autour de mon cœur. Depuis le fond de la mer.

On m'invite à prendre un repas. Je ne sais pas comment on va manger ni dans quelle langue on va se parler mais j'ai décidé que je me ferai comprendre. Tout mon corps va le faire.

Bernard MARSIGNY

Parlons...cinéma

Je voudrais bien me faire comprendre, mais ce n'est pas facile. J'ai toujours eu des difficultés à parler et à faire des phrases simples et complètes. Le plus souvent, j'hésite, je bafouille, ma phrase bien commencée se termine mal. Plein de bonne volonté je recommence, mais très vite j'ai de plus en plus de difficulté à exprimer clairement ma pensée. Les mots se bousculent, se heurtent, se chevauchent, s'enchevêtrent de façon lamentable. J'ai honte de moi. Ceux qui me connaissent me demandent gentiment de répéter, les autres s'impatiente et me tournent le dos. C'est dur à vivre. Alors je me tais et très souvent, je me réfugie dans le silence. C'est pénible comme situation et souvent démoralisant. Pour combattre ce handicap, j'ai essayé d'apprendre par cœur des phrases courtes et faciles à retenir. Sans grand succès. Et puis un jour, je me suis dit que des titres de films pourraient peut-être venir à mon secours. C'est simple et efficace, me semblait-il et on devait pouvoir les adapter à de multiples situations. J'ai tenté le coup. Et miracle, ça a marché. À quelqu'un qui me demandait ce que je faisais pour aussi bien en forme, j'ai simplement répondu : *Je Marche à l'ombre*, sans plus d'explications. À un autre qui voulait savoir pourquoi je n'aimais pas les fêtes de Noël, j'ai répliqué, parce que *Le Père Noël est une ordure* sans rien ajouter d'autre. À un troisième qui voulait connaître ce que j'allais faire pendant ces vacances, je lui ai dit :

La traversée de Paris. Mon interlocuteur est resté sans voix. Cette façon de répondre m'a très vite beaucoup aidé à me faire comprendre en peu de mots. J'ai retrouvé le sourire. Sur ma lancée, j'ai écrit à mon percepteur pour lui demander des explications quant au montant de ma taxe d'habitation et j'ai terminé ma lettre par « *faut pas prendre les enfants du bon Dieu pour des canards sauvages.* » Je n'ai pas eu de réponse. Qu'importe, me suis-je dit, persévérons. La Mairie m'a demandé un jour si j'entendais renouveler ma concession au cimetière. Pour toute réponse j'ai écrit que pour l'instant, je n'avais pas « *la mort aux trousses.* » A l'un de mes amis qui se mariait, j'ai envoyé un simple carton avec « *Un bonheur n'arrive jamais seul* » et « *l'amour c'est mieux à deux.* » Il m'a bien remercié. Et à une vague connaissance qui venait d'avoir un premier bébé à quarante ans, j'ai osé écrire : « *Est- ce bien raisonnable ?* » Depuis la jeune maman ne me parle plus.

Aujourd'hui je veux fêter dignement mes soixante ans.

Pour inviter tous mes amis j'avais choisi le film « **Ceux qui m'aiment prendront le train.** » Cet encouragement à prendre l'autorail de 10h12 à St Etienne le dimanche 11 Juillet allait être pour moi l'occasion de vérifier de visu qui m'aimait vraiment. On allait tous se retrouver à St- Julien en toute simplicité et non pour « *Un dîner de cons !* » avais-je tenu encore à préciser. Je serai à la gare de St Just à 11h 32 pour les accueillir. Je les informais que si on avait « *Plein soleil* » on pourrait rester au bord de « *La piscine* », que la « *Tenue de soirée* » n'était pas indispensable et

je les remerciais par avance de prévenir « *César et Rosalie* », de même que « *Le beau Serge* » et « *Le Magnifique* ». Et je terminais en rappelant aux « *Copains* » qu'un « *Dimanche à la campagne* », ça ne se refuse pas.

Ils furent, je l'imagine, très touchés par mon courrier, car ils m'ont répondu sur le même ton, ce qui m'a beaucoup amusé, et ce qui prouve aussi qu'ils sont des cinéphiles avertis.

Mon cher « *Alexandre le bienheureux* »

Merci de nous inviter dans ta grande maison de St-Just. Certains d'entre nous avaient déjà prévu un « *week-end à Zuydcoote* » mais ils se sont ravisés. Nous tenons donc à te rassurer : Tous tes amis, « *Vincent, François, Paul et les autres* » seront là et nous sommes certains qu'en ce jour de gloire « *Nous irons tous au paradis* ». En ce qui concerne le repas lui-même inutile de verser dans « *La grande bouffe* ». Pour le plat de résistance « *Certains l'aiment chaud* ». Mais nous croyons aussi qu'un « *Buffet froid* » devrait suffire, à condition de pouvoir faire de temps en temps comme il se doit « *Le trou normand* ». Evite dans la mesure du possible « *Le poulet au vinaigre* » et « *La soupe aux choux* » certains ne supportent que « *La cuisine au beurre* ». Que veux-tu ! Ce sont là « *Les choses de la vie* ». Donc à dimanche prochain et je parie que pour l'occasion « *le train sifflera trois fois* ». Tu dis à « *Mado* », ta nouvelle compagne de ne pas se déranger, mais de donner tout de même sur la table de jardin un sérieux « *Coup de torchon* ».

Signé : « *Les Gaspards* »

Le dimanche suivant, j'étais avec une bonne demi-heure d'avance sur le quai de la gare de St-Just, prêt à accueillir dès leur descente du train tous ceux qui m'aimaient vraiment. J'avais sorti pour l'occasion « *La jument verte* » cet antique combi Volkswagen vert pomme dans lequel je me proposais d'enfourner tous les amis qui allaient arriver.

À 11h32, l'autorail en provenance de St-Etienne entra en gare. Les portes s'ouvrirent et aucune personne connue n'en descendit j'ai regardé à l'intérieur. Il ne restait qu'un militaire et une bonne sœur. Il fallait se rendre à l'évidence : personne de tous ceux que j'attendais, n'avait pris le train. La preuve était faite : Personne ne m'aimait.

Je suis sorti de la gare sans trop savoir comment réagir. « *La jument verte* » est reparti en hoquetant.

J'ai ouvert le portail de chez moi, et c'est là que je les ai vus, tous bien installés autour de la table de jardin. Alors j'ai compris et devant leurs mines hilares, je n'ai trouvé qu'une chose à dire : « *Les Schtroumpfs* sont quand même venus ! »

Serge s'est levé et après m'avoir fait remarquer que « *la jument verte* » puait toujours autant, il a dit :

-Mon cher Alexandre, même si « *L'aventure c'est l'aventure* », il faut bien avouer que nous ne t'aimons pas assez pour confier nos destinées à cette antiquité ferroviaire que tu nous as demandé de prendre pour venir jusqu'ici. Nous tenons à notre vie et n'entendions nullement risquer une « *Une mortelle randonnée* » ou connaître même un « *Voyage au bout de l'enfer* » Mais nous

t'aimons trop pour te laisser douter un seul instant de notre amitié sincère. Que veux-tu « *Le cœur des hommes* » est ainsi fait.

Et disant cela, il m'a tendu une coupe de champagne et a déclaré, solennellement :

-Alors, au nom de tous tes amis ici présents, je n'ai qu'une chose à dire :« *A NOS AMOURS !!!* »

J'ai été très touché par ce qui venait d'être dit, et après avoir hésité je n'ai alors trouvé qu'une seule chose à dire :

« *QUE LA FÊTE COMMENCE !!!*

José MARTIN

Le 10 mai 1703

« Je voudrais bien me faire comprendre, Monsieur l'Intendant. Pour cela, permettez que je vous narre ladite journée du 10 mai... Rien ne s'est vraiment passé comme prévu.

La veille, le cinquième régiment de dragons venait de prendre position entre Vialas et Le Pont de Montvert. Son mestre de camp, le Marquis de Fimarcon, m'avait mandé, ayant ouï dire, qu'en ma qualité de garde-messier, je connaissais les coins et recoins de ces contrées cévenoles. Il est vrai qu'à force d'y traquer glaneurs et autres braconniers et ayant moi-même grandi à Génolhac, situé à deux ou trois lieues à peine, je crois, sans rodomontade aucune, en avoir percé, depuis ma verte jeunesse, les endroits les plus dérobés.

La mission paraissait simple : je devais mener jusqu'à la ferme des Hortals, près de Nojaret, un groupe de soldats chargé d'appréhender le couple de paysans qui vivait là. Une lettre dénonciatrice accusait le fermier de donner régulièrement asile à un dangereux prophète venu célébrer des messes clandestines au fond de la bergerie et prôner la désobéissance à notre bon Roi. Mais ce campagnard illettré n'étant pas réputé d'une grande violence, quelques fusiliers suffiraient à sa capture selon le colonel du camp.

Le lendemain à l'aube, j'enfourchais ma monture, escorté de quatre miquelets marchant derrière moi. Chemin faisant, les voix

hâbleuses des militaires tonitruaient dans l'air frais du matin au son de leurs exploits et autres souvenirs de campagne. Le premier, un sergent, vétéran de la guerre de Hollande, revivait la bataille de Cambrai durant laquelle il avait perdu un œil. Son voisin, décrivait les combats le long des Pyrénées au service de l'armée du Roi Louis contre les espagnols venus mettre à sac sa Catalogne natale. Le troisième fanfaronnait sur ses talents à donner l'estrapade à ces maudits parpaillots pour obtenir leurs aveux et racontait comment, à chaque fois que l'un d'entre eux rendait son dernier soupir, il marquait d'une entaille le cuir de sa giberne qu'il exhibait fièrement comme un tableau de chasse. Le dernier, plus jeune, parlait peu. Sans doute son âge épargnait-il encore ce perdreau de l'année de la brutalité des guerres. Il suffirait d'attendre... Il se hasarda néanmoins à demander au sergent ce qu'il adviendrait des futurs condamnés. Ce dernier répondit sans détour : les galères pour l'homme et la prison de la Tour de Constance d'Aigues Mortes pour sa compagne.

Nous empruntâmes un sentier menant au bois de La Grand Combe, la forêt s'étendant en contrebas des rochers du Trenze. De la sorte, nous arriverions en toute discrétion au revers de la ferme. Le soleil se levait ; dans un instant, il coifferait de son peigne radieux les prairies verdoyantes diaprées de narcisses, ces fleurs blanches qui rivalisent de senteurs entêtantes avec les genêts d'or pour jouer les premiers violons dans cette symphonie printanière. Arrivés au ruisseau de Gourdouze, nous aperçûmes la bergerie juchée sur le versant. Mais alors que nous commencions à gravir la pente boisée, les chiens se mirent à aboyer, donnant l'alerte au couple de paysans. Le temps d'arpenter les derniers mètres, les

occupants s'enfuyaient déjà en direction de la paroi rocheuse avec une solide avance de dix bonnes perches, même si la malheureuse, affublée de sa jupe et de son corselet éprouvait la plus grande peine à se frayer un chemin dans les herbes hautes. Ne pouvant suivre le train de son compagnon, elle s'engouffra dans le passage du Montadou qui borde les rochers tandis que l'homme continuait sa dérobade vers Monclar.

Alors, notre groupe se sépara. Pendant que les militaires donnaient la chasse au fugitif, je me mis en quête de la paysanne, à la demande du sergent. Plus j'avancais, plus le passage devenait ardu dans une pente toujours plus abrupte et un sol jonché de cailloux. Dans cette épreuve, mes bottes de cavalerie auraient tôt fait de rattraper les misérables sabots de la fuyarde qui devaient infailliblement déraiper sur la rocaille. Je gagnais du terrain, encore et encore, au point d'entendre maintenant sa respiration haletante. Puis, le sentier décrivant un large tournant, je l'aperçus et je compris... Je compris pourquoi l'infortunée ne pouvait guère faire preuve de plus de diligence : outre la robe et les sabots, la jeune femme serrait contre sa poitrine un nouveau-né.

Deux déflagrations retentirent jusque dans le creux de la vallée. Sans doute les soldats, las de crier halte au religionnaire, avaient-ils finis par donner la parole à leurs mousquets. A ce moment précis, des nuages enfermèrent le soleil dans une prison de ouate qui assombrit instantanément le ciel. Simple coïncidence ou la Nature aurait-elle le pouvoir d'ouvrir le livre des hommes pour en lire les pages les plus tristes ? À ces bruits funestes, la fermière marqua un temps d'arrêt pour repartir aussitôt dans un flot de sanglots. Sentant mon approche, elle se faufila entre les blocs

rocheux dans l'espoir de trouver refuge dans ce labyrinthe de granit. Peine perdue : la mère et son enfant se retrouvèrent, sans issue, au sommet de la falaise. À bout de souffle, elle se retourna, chuchota quelques mots à l'oreille de son nourrisson comme pour le rassurer et me regarda approcher en s'inquiétant du pistolet à silex que je portais à la ceinture. Mais jamais, au grand jamais je n'aurais pu faire feu sur une pauvre femme exténuée pouvant à peine reprendre haleine... Jamais ! J'avancais, lentement, jusqu'à me trouver à deux toises de cette malheureuse qui me suppliait de la laisser partir. Réveillé, le marmot se mit à gigoter puis à chigner tandis que sa mère reculait toujours plus jusqu'à se retrouver au bord du précipice et s'arrêter sur cette ultime frange de terre qui tutoie le vide. Vint le règne du silence : l'enfant cessa de pleurer, la femme cessa d'implorer ; les deux restaient là, devant moi, si figés qu'on eût dit que le temps venait de suspendre sa course. Jusqu'à ce que cette brise matinale descendue de la montagne ne vienne nous caresser la peau et raviver la jeune paysanne dans sa douleur. Elle pencha la tête vers son petit qu'elle serra de la façon la plus ardente comme on serre un être cher pour s'en imprégner. Et, sans relâcher l'étreinte, elle me lança un de ces regards que je connaissais trop, depuis l'été dernier, pour l'avoir lu dans les yeux désespérés de ma mie avant que la variole ne l'emporte. La suite, Monsieur De Basville, me plonge dans le plus grand embarras. Fut-ce un acte intentionnel ou un geste involontaire, la fermière fit un dernier pas en arrière pour sombrer dans l'abîme cent cinquante pieds plus bas. Je le confesse, la chute plongea mon cœur dans la chamade de les voir disparaître si soudainement. Peut-être n'avais-je pas pris les bonnes décisions. Peut-être

aurais-je dû la menacer de mon arme, ou me précipiter sur elle et l'agripper, l'éloigner de la falaise... Que dire ?

Lorsque je revins aux Hortals, les miquelets fouillaient de fond en comble la ferme dans l'espoir d'y découvrir des preuves d'agissements hérétiques. Ils éventraient les matelas de laine, arrachaient les planches du sol, recherchaient les pierres amovibles dans les murs...Jusqu'à soulever les lauzes recouvrant les tombes du petit cimetière niché sur le lopin le long de la bergerie. Rien ! Pas le moindre psautier ou autre livre interdit. Ce qui n'empêcha nullement les soldats de répandre une abondante quantité de paille dans la maison et d'y mettre le feu. Les flammes ne tardèrent pas à dévorer la demeure, si vives, si bondissantes, qu'il aurait fallu une rivière entière pour les éteindre ! Le sergent m'annonça que le fermier n'avait pas survécu au second tir de mousquet. De mon côté, je lui rapportai les détails de ma poursuite et la fin tragique de la mère et l'enfant. Comme le groupe connaissait maintenant le trajet du retour, je proposai de rester encore un moment sur place pour tenter de retrouver les trépassés. Et tandis que les militaires rebroussaient chemin, je pris la direction de ce que je pensais être l'aplomb du lieu du drame. Mais, sur place, la prospection s'avéra difficile dans une végétation tellement dense et ombragée que je dus bientôt renoncer.

Je sais, Monsieur l'Intendant, que moult jours se sont écoulés depuis lors et que les recherches ont fait long feu mais pour connaître cette terre, je sais aussi qu'il faut s'armer de patience pour soutirer les secrets que nos forêts cévenoles gardent jalousement. Peut-être les pluies diluviennes de l'automne

prochain finiront-elles par nous rendre ceux que nous cherchons ? A moins qu'ils n'aient été, d'ici là, dévorés par les bêtes sauvages. Car nous sommes envahis par les loups au point que le Bailli de notre région offre une prime de quinze livres pour chaque animal abattu."

Son récit terminé, le garde-messier fut invité à signer le rapport sobrement intitulé "*Le 10 mai 1703*" que venait de consigner le greffier de l'Intendance. Ensuite, il redescendit le large escalier à double volée pour traverser les jardins de l'hôtel d'Audessan et remonter la rue du Figuier jusqu'au relais de voyageurs où il était descendu, la veille. L'établissement disposait de chambres confortables et surtout d'une écurie attenante dans laquelle sa jument avait fait l'objet de tous les soins, en paille comme en foin. Comme l'aller, le retour fut ponctué d'une étape à mi-chemin. Au deuxième jour, juste avant la tombée du soir, le cavalier aperçut enfin les toits de lauzes de son village natal. Dans les airs, résonnaient les sifflements aux fines tessitures d'un milan se jouant de l'azur. Il dépassa le bourg jusqu'à rejoindre la colline d'Aiguebelle où se trouvait l'ancienne fermette familiale qu'il habitait désormais. Dans la grange, il mit au repos sa brave jument avec un picotin d'avoine bien mérité, poussa la porte d'entrée de la maison et vint s'asseoir près de la cheminée où voletaient encore quelques flammes fluettes. Dans la lueur blafarde, on avait peine à distinguer cette ombre assise au fond de la pièce, sur le banc en châtaignier. Une ombre secouée de soubresauts bientôt suivis de cris de plus en plus stridents. Notre homme se leva, se dirigea vers la silhouette tressautante et déclara d'une voix ferme :

« Arrêtez de vous lamenter, ce qui est fait est fait ; nous n’y pouvons rien changer. Donnez plutôt la tétée à votre enfant avant qu’on l’entende pleurer à des lieues à la ronde ! »

Céline NIKITINE

Les animaux hurlants

« Je voudrais bien me faire comprendre ! Lors de cette diffusion, il faudra que je ...

-Stop ! Rien ! Il n'y aura rien à comprendre, ni encore moins à faire comprendre à quiconque. Tout a été préparé, façonné, quantifié et dosé pour l'expérience. Minutieusement et à chaque étape. Chacun de « tes propos » sera limpide dans les haut-parleurs. Tu n'auras qu'à énoncer le texte. Les mots résonneront distinctement jusqu'à chaque recoin de l'enclos. Et grâce aux écrans, ils te verront sous l'apparence que tu auras choisie. Alors à cet instant, tu décrypteras les réactions. Ce sera une combinaison de facteurs, rien de plus, rien de moins.

« Me voir... ? Mais pourquoi ? La voix se suffira-t-elle pas ? Si je...

-Non ! Ils ont besoin des écrans ! C'est indispensable. De vastes écrans sur lesquels les formes, les couleurs et les artifices savamment combinés gesticulent de manière addictive et ininterrompue. Ce sont les seules fenêtres ouvertes à travers lesquelles ils dardent un maigre faisceau sur le monde factice qu'il leur reste. Leurs yeux, au fil du temps, ont désappris à contempler, et un jour ils se sont fermés. La nature a repris ce qu'elle avait offert. Alors il faudra qu'ils te voient !

-Ah ! D'accord. De toutes façons, je connais et je maîtrise tout d'eux..., ce qui s'est joué en quelques siècles. Leur histoire, la

propension à détruire, l'illusion d'un progrès... Toutefois l'espèce est indocile et dissipée alors comment les mots parviendront-ils à capter l'attention ?

-Le texte sera bref. C'est une règle ! Un process. Les termes utilisés seront neutres, impersonnels, efficaces. Ils ne susciteront aucune image dans leur esprit ni ne se référeront à la moindre émotion ! Les sentiments !? Ils ont été bannis. Ainsi le son de ta voix glissera sans riper sur une quelconque aspérité afin que tous puissent saisir quelques-unes des paroles prononcées.

-Quelques-unes..., seulement ? Mais...

-Oui, celles qui feront écho à leur encodage génétique. Uniquement celles-ci. Ce sera suffisant. De toutes manières, ils ont perdu le sens de l'écoute ! Attraper au vol quatre mots prononcés par un autre ou même tenter de tenir une information, au cœur du chaos nébuleux qui étouffe leurs pensées ? Décortiquer l'idée ? En semer la graine dans un terreau fertile et nourricier pour la faire germer ? L'exercice constitue un effort titanesque ! Un risque même, pour l'espèce tout entière. Il y a trop de cacophonie, autour d'eux. Ce sont des animaux hurlants. Ils se sont parqués eux-mêmes dans cette réserve qui les contient, en piétinant stupidement l'illusion de liberté qu'ils étaient parvenus à modeler au fil de leurs révolutions. Mais peu importe, ils se laisseront gaver de vérités toutes faites et bien ficelées comme des oies déjà grasses dont l'estomac difforme est prêt à exploser.

-Mais le message, sur le fond... Puisque je n'aurai rien à faire comprendre..., quelle sera sa portée, quel en sera l'effet ?

-Le conditionnement qu'il produira sur la masse. Évidemment !
« Tes mots » se feront le murmure d'une guerre sanglante et fratricide frappant déjà ici ou le relais des morsures d'une épidémie menaçant un fantoche équilibre, là-bas. Grotesque toujours ! À cet instant, tu feras corps avec les images qui satureront les écrans pour illustrer ces affirmations et ton murmure laissera place au silence.

-Et cela fonctionnera ?

-Bien sûr ! Ils mordront à l'hameçon en essaim, comme des carpes aveugles et sourdes ! Tous se mettront à hurler !!! Parmi eux, depuis la nuit des temps, la rumeur s'est toujours muée en certitude, bien plus vite que la vitesse de la lumière. Puis ils se sont étourdis dans le fantasme de capturer « la vérité » comme une luciole dans un pot de verre et se sont imaginé pouvoir attraper les étoiles sur un claquement de doigts. Certains ont mené, les autres ont suivi... mais, au terme de l'histoire, tous sont devenus captifs de la même manière. Sous le couperet de la crédulité et de la peur !

-Vraiment ?! J'avais retenu l'ignorance...

-Ah oui..., la connaissance ? La réflexion, l'esprit critique et le jugement. Et la raison ? Nous en avons intégré, traité, classé chaque point de développement et de contradiction mais eux s'en sont délestés comme d'une branche de bois mort qui chute dans la rivière sous le coup d'une bourrasque. Sans résister ! Sans même y prêter attention. Dans l'illusion du collectif, face aux mirages de l'unité, ils se sont désintéressés de leur unicité. Guidés par le chant douxereux des sirènes de leur égo, ils ont consommé ce temps qui n'existe pas en singeries et mimétismes et se sont laissé

jeter en bloc, sans réagir, contre le récif. Ils ont perdu leur identité, la Terre est devenue leur geôle.

-Tous ?

-Peut-être pas. Et un seul suffira.

-Mais... s'il se terre dans un recoin obscur de la réserve, comment capterons-nous sa présence ?

-Sa nature curieuse et son état d'éveil actif le feront émerger du fond du bois. Il se placera au milieu du troupeau, le calcul est précis ! Il ne fixera pas les écrans mais observera les gesticulations théâtrales de ses congénères campés autour de lui, assuré qu'aucun d'eux ne saura lui prêter intérêt. Et puis surtout, au milieu de cette horde invasive et vociférante, lui gardera le silence. Il sera seul à écouter puis à analyser le contenu, tout autant que la forme, du message délivré par les haut-parleurs. Une flamme incandescente, vive, luira alors dans son regard mais, avec discipline, il canaliserà ses instincts, musellera son ressenti. De manière naturelle, son corps irradiera, son aura vibrera, de cette force primitive éteinte chez les autres. L'énergie vitale !

-Mais l'espèce est mise à nue..., la Terre est perdue, alors dans quel but mener l'opération ? Mais l'espèce est mise à nue..., la Terre est perdue, alors dans quel but mener l'opération ? Mais l'espèce est mise à nue... »

La question posée en boucle sur un ton métallique résonna sans trouver écho ni réponse dans l'espace vide, étranger à la lumière comme à l'obscurité. Elle croisa, se mêla, se heurta à des milliards d'autres questions vaines et errantes au fond de ces abysses de la vacuité et du néant. Le temps absent n'influa pas.

Reset ! L'Intelligence Connectée effaça le programme encore inabouti. Dans cet univers dépourvu du moindre petit grain de poussière, les machines par millions continuèrent à mouliner l'information à l'infini, avec pour mission de restaurer l'Humanité dans sa grandeur, sa force et sa beauté.

Louis PANTZ

Complot à Rome

Je voudrais bien me faire comprendre, Gisèle avait entendu quelque chose. En face de la fontaine de Trévi, elle prenait un verre avec Léa, à la terrasse du café Fontana. Chaque été, tous les matins, les deux amies se retrouvaient à Rome.

Elles évoquaient leur enfance au village de Frascati, leurs jeux, leurs souvenirs d'école. Depuis quelques minutes, une légère vibration accompagnée d'un très faible sifflement troublait l'air, et attirait l'attention de Gisèle. Elle tentait de se concentrer sur la conversation, mais une inquiétude sourde montait en elle.

Soudain, elle se leva et dit :

« Excuse-moi un petit instant ! Je reviens !

Son amie lui jeta un regard étonné. Gisèle tentait de repérer la source du bruit en s'éloignant du brouhaha de la terrasse. Elle s'avança dans une ruelle voisine, et même en essayant de se rapprocher le plus près possible de la source sonore, elle n'arrivait pas à savoir d'où cela provenait. « On dirait que ce bruit se déplace ! »

Elle prit son téléphone portable et activa la fonction « enregistrement » afin de mémoriser le son. « Parfait ! » Elle revint vers son amie.

- Tu en as mis du temps ! Que faisais-tu ?
- Tu n'entends pas ce drôle de sifflement ?
- Non ! Pas vraiment ! »

Elle l'entraîna dans la ruelle pour écouter ce son étrange. Léa se concentra et le perçut enfin.

« Qu'est-ce que cela peut être à ton avis ? dit Gisèle.

- Je ne sais pas ! C'est sans importance ! Un simple bruit !
En attendant, on se revoit demain ici à la même heure ?
demanda Léa en tournant les talons.
- D'accord ! Ça marche ! »

Elles rentrèrent chez elles. Le jour suivant au même endroit, lors de leur conversation, elles furent étonnées de reconnaître l'étrange son entendu la veille.

- C'est curieux, cela se répète comme hier ! Je te propose pour en être sûres de revenir demain un peu plus tard dans l'après-midi.
- Tu as raison ! Je serais curieuse de savoir ce que c'est !
affirma Léa.
- Oui ! Bonne idée ! »

Effectivement, le jour d'après, il se produisit la même chose.

C'est sûr, ce n'est plus un hasard ! Essayons d'éclaircir ce mystère ! proposa Gisèle.

- D'accord ! Mais comment faire ? interrogea Léa.

Après un temps de réflexion : Je crois que j'ai une idée !
Demandons à mon ami Albert ! Il est bruiteur pour le cinéma, et il habite tout près. Il trouvera peut-être la solution ! Je l'appelle de suite ! dit Léa.

Par chance, Albert se trouvait chez lui, et il rejoignit les deux amies à la terrasse du café. En quelques mots, elles expliquèrent la situation. Albert tendit l'oreille, et remarqua immédiatement ce bruit inhabituel. Curieux, ce sifflement continu ! On dirait même

qu'il produit une vibration. Cela semble être d'origine électrique, ou bien des ultrasons. Etrange, car normalement ils ne sont pas audibles par l'homme !

La discussion reprit tranquillement.

Quelques jours plus tard, un mouvement de panique s'empara de la ville. Les feux de signalisation se dérèglèrent, provoquant d'immenses embouteillages. Des alarmes retentirent aux quatre coins de la ville, et la police quadrilla les rues en tous sens sans résultats. L'éclairage public se mit à clignoter de façon intempestive, plongeant les quartiers dans l'obscurité au beau milieu de la nuit. Les ordinateurs et les téléphones portables ne cessèrent de se déconnecter, entraînant des bugs à répétition. Les émetteurs de télévision ne fonctionnèrent plus. Ils privèrent la ville de tout moyen d'information et de retour à l'ordre. C'était la pagaille la plus complète !

Comme chaque jour Gisèle et Léa se retrouvaient malgré tout à la terrasse du Fontana. Au vu des événements inquiétants qui désorganisaient la ville, les deux amies décidèrent d'enquêter sur la source de ce bruit. Grâce au sonomètre qu'Albert leur avait prêté, en déambulant, de quartier en quartier, elles espéraient trouver la source sonore. Elles partirent sur-le-champ. Elles progressèrent difficilement à cause de la panique et des perturbations, traversèrent les quartiers Via Poli, Largo del Nazareno, Via Frattina. Elles se décidèrent à monter dans un taxi pour gagner du temps. Elles constatèrent que l'intensité de leur sonomètre devenait très forte dans le secteur du Bar Angolo 40 et du Colisée. Là, Elles s'arrêtèrent et descendirent.

- Cela veut dire que la source des vibrations

doit venir d'un de ces bâtiments ! Mais lequel ? demanda Léa.

- Je propose d'inspecter les alentours, après on avisera ! suggéra Gisèle.
- Ok ! Allons-y !

Une demie- heure s'écoula. Gisèle prit la parole :

- Bien ! D'après le sonomètre, cela se passe dans la Via Claudia ! On doit explorer davantage les recoins et les bâtiments de cette rue ! dit Gisèle.
- Parfait ! En avant ! répondit Léa.

Très vite, elles inspectèrent les lieux, champs de ruines et vestiges romains.

- Ça y est le signal devient de plus en plus fort ! C'est par là ! indiqua Gisèle.

Elles aperçurent un curieux four antique au bout d'un chemin.

- Tu crois que cela vient de là ? désigna du doigt Léa. Le four ! Ah, celui-là ! Oui ! J'en ai l'impression ! Voyons voir ! répondit Gisèle.

Elle s'avança en observant le sonomètre qui s'affolait.

- Aucun doute ! Ouvrons-le ! Aide-moi ! dit Gisèle.

Elles ouvrirent facilement la porte du four, et quelque chose se trouvait au fond du trou.

- Regarde et écoute ! dit Gisèle.
- Les vibrations qu'on a entendues à la fontaine de Trévi !
- Elles proviennent de là, ça ne fait aucun doute ! Je vais voir de près !

Elle se glissa à l'intérieur, photographia un étrange objet qui ressemblait à un moteur, et n'avait sûrement rien de romain ! Elle ressortit et montra les photos à son amie.

- C'est incroyable ! Qu'est-ce que cela peut bien être ?
- Ne devrions-nous pas appeler la police ? demanda Léa.
- Je ne sais pas ! J'hésite ! Appelons d'abord Albert ! Il saura peut-être quoi faire lui ? proposa Gisèle.
- Bonne idée ! Je l'appelle ! Pourvu que mon téléphone fonctionne malgré toutes ces perturbations !

Léa réussit à appeler Albert pour le convaincre de venir immédiatement. Il accourut, et après une brève analyse, leur expliqua :

- C'est incroyable ! Ce générateur est hallucinant ! Je ne peux encore dire par quel moyen, mais il a l'air d'absorber l'énergie dans ce secteur de la ville !
- Appelons la police ! insista Léa.
- Tu penses vraiment qu'ils vont nous prendre au sérieux ? demanda Gisèle.
- Moi, je connais un inspecteur au poste des Carabinieri di Piazza Dante ! Il nous écouterait ! dit Albert.
- Allons-y !

Après une bonne heure d'attente, l'inspecteur Tommaso les reçut dans son bureau. Il salua amicalement Albert. Les amis racontèrent toute l'histoire. Au début il eut du mal à les croire. Mais il faisait confiance à Albert. Depuis le début de cette affaire, il ne disposait d'aucune piste sérieuse. Il se dit que ça va-

lait la peine de vérifier. Il envoya donc des policiers de la brigade scientifique sur place. Une demi-heure plus tard, ils confirmèrent l'information. Leur chef expliqua :

« Il s'agit effectivement d'un dispositif qui détourne l'électricité du réseau, et l'absorbe vers un lieu de stockage secret. Cette manœuvre crée une baisse de tension, et affole tous les appareils électriques. Il est urgent de démasquer ces pirates avant que la ville ne tombe dans le chaos ».

Tommaso réfléchit quelques instants avant de décider :

« Nous allons faire un tour de garde en espérant que les malfaiteurs reviennent sur les lieux ! Merci à toi Albert et à tes amies ! Nous vous tiendrons au courant !

Pendant ce temps, dans les catacombes de Domitilla, sur la Via delle Selle Chiese, deux individus s'impatientsaient.

- Alors ? Combien de temps encore devra-t-on rester ici ? dit le premier.
- En pompant toute l'électricité, ils espèrent que les habitants vont fuir la ville. Ils pourront alors s'emparer de toutes ses richesses. Ça peut prendre encore quelques jours !
- Quelle combine incroyable !
- Ensuite lorsque le patron et les autres auront récupéré assez d'énergie et de fric, il nous donnera notre pognon ! Tu sais bien qu'il tient toujours parole !
- Oui ! Mais j'en ai marre d'attendre ! répondit l'autre.
- Patience ! Patience... Tu verras !

Les policiers décidèrent de tendre une embuscade. Ils firent

alors tomber le générateur en panne, ce qui déclencha un signal d'alarme provoquant l'arrivée immédiate des deux malfaiteurs venus aux nouvelles. Ainsi, il fût très facile de les repérer et de les arrêter. Les deux malfrats faisaient partie d'une organisation criminelle internationale qui pratiquait le vol d'énergies : « l'Aire Rouge » inconnue jusque-là en Italie. Pour protéger leurs vies, ils furent obligés de coopérer. Ils avouèrent que leur chef avait ordonné de détourner toute l'électricité de la ville en quelques jours grâce à de puissants générateurs. Et ceci, pour la vendre et alimenter illégalement des usines d'armement clandestines en Turquie. Le second objectif de l'organisation était aussi de piller les trésors de la ville éternelle.

Afin de savoir de quel genre de générateur il s'agissait, les policiers le prirent en photo et l'envoyèrent à une société spécialisée. Ils espéraient découvrir l'existence d'autres générateurs dans la ville, le moyen de les désactiver et remonter la piste jusqu'à leur fabricant. Après de nombreuses et minutieuses recherches, ils dénichèrent deux autres générateurs : un dans la Cité du Vatican et l'autre au Château Saint-Ange. Leur mécanisme assez connu leur permit de les neutraliser aussitôt. Ils découvrirent qu'ils avaient été inventés en Israël par une société anonyme qu'ils signalèrent à Interpol. Le reste de la bande et leur chef furent arrêtés et emprisonnés par les forces de l'ordre avant d'être jugés et condamnés. Quand l'affaire fut bouclée, L'inspecteur Tommaso remercia Albert, et félicita ses deux amies, Léa et Gisèle. Ils se retrouvèrent au café Fontana pour fêter la libération de leur ville et le retour de la paix. Et c'est alors que Gisèle déclara :

« Merci mes amis ! Sans vous, tout ceci aurait pu bien mal tourner ! En unissant nos forces, nous avons déjoué un sacré complot ! À trois, c'est mieux ».

Bertrand PHILIBERT

L'invisible poison

Je voudrais bien me faire comprendre : vous aurez beau essayer de tourner le problème dans tous les sens, les cinq amis n'avaient aucun moyen d'imaginer ce qui était en train de se tramer sous leurs yeux.

Le serveur, qui boîte légèrement, traverse sans hâte la salle du restaurant, l'expression de son visage ne trahit nulle émotion.

Salma, Emma, Juliette, Réda et Romain ont d'abord suivi des yeux son avancée, puis quand il est devenu clair qu'il se dirigeait vers eux, ils ont interrompu leur conversation et chacun a rapproché instinctivement son smartphone de son assiette afin d'agrandir l'espace disponible au centre de la table.

Il a les mains froides, peut-être parce que la bouteille qu'il apporte trempe dans un bac à glace. Cérémonieusement, il en essuie le fond à l'aide d'un magnifique torchon blanc étendu sur son bras. De la poche à gousset de son gilet d'un noir parfait, il sort un tire-bouchon métallique qu'il fait tourner autour de son pouce pour amener le manche au creux de sa main, prêt à l'utilisation. Cet homme est un professionnel, il ouvre la bouteille sans percer le liège du bouchon dont les miettes risqueraient de gâter ce vin rosé qui n'a pas été choisi au hasard.

Maintenant, il s'apprête à servir sans prendre la peine de faire goûter le vin à quiconque. Ce curieux manquement aux

coutumes du métier est parfaitement volontaire puisqu'il n'est pas dans ses attributions de déterminer l'ordre des condamnations, chacun se trouvant libre de son destin.

Il s'affaire autour de la table allant et venant dans un sens puis dans l'autre, afin de bien respecter la priorité accordée aux dames dans l'ordre du service. Chaque fois, le vin coule en glougloutant jusqu'au moment où le goulot se redresse et que, d'une rapide rotation du poignet il récupère la dernière goutte, celle qui menaçait de tâcher la nappe.

Tandis que, de retour à sa position initiale, il réajuste ses gants, un étrange frisson lui parcourt l'échine faisant sursauter ses épaules. « Je vous souhaite une excellente dégustation ». Sa mission est désormais accomplie.

Depuis le matin, il souffle un petit vent qui a la bonne idée de rafraîchir l'air de ce début juillet torride. Ils habitent le même quartier et ils se sont retrouvés dans le bus une demie heure auparavant. Comme pour aller au lycée finalement. Une mère s'y était installée avec une poussette. Chacun à leur tour, les yeux attendris, ils ont regardé le bébé qui leur a souri en gigotant, tout comme il sourit à sa Maman. Sans faire de différence, ni comprendre les véritables enjeux de ce moment. Quelques minutes plus tard, les cinq amis sont descendus, ils se sont dirigés vers le restaurant disparaissant à tout jamais de l'existence du nouveau-né.

Ils se connaissent depuis la sixième, ils ont partagé des quantités astronomiques de temps, surtout à l'échelle de leur jeunesse. Ensemble, ils ont vécu les rentrées de septembre, les mois de juin de chaque année, les jeux vidéo, le volley, le tennis,

les conseils de classe, les premières soirées, les premiers concerts de rap, celui de Taylor Swift, les premiers flirts aussi, avec, en arrière-plan, des notifications insta et des story tiktok par milliers ; l'été d'avant, ils ont même descendu l'Ardèche en canoë plantant ensemble, le soir, les sardines de leur tente. Ils sont unis comme les doigts de la main, et tous ils viennent d'obtenir leur bac. Y compris Romain. En dépit de sa flemmardise légendaire, il a réussi à se raccrocher aux branches du rattrapage. Par bonheur ! Sinon cette fête dont ils avaient tant rêvé serait tombée à l'eau.

Une étape substantielle vient d'être franchie par-delà laquelle un grand champ s'ouvre devant eux: les études supérieures au bout de l'été, bientôt l'entrée dans la vie active, l'indépendance financière et le monde adulte. Avant que le serveur n'amène la bouteille de rosé, Romain et Réda ont évoqué les modalités de leur inscription à la faculté de droit : l'année prochaine, ils emménagent ensemble dans un petit deux-pièces du dixième arrondissement. Salma reste silencieuse, elle est la bonne élève du groupe, personne ne s'inquiète pour elle et tous lui prédisent un avenir brillant: sa mention 'Très-Bien' lui a ouvert les portes du lycée Louis Le Grand. Quant à Emma, elle n'en démord pas : ce sera son fameux PPPE dont les quatre autres ont appris à se moquer gentiment – le parcours préparatoire au professorat des écoles ; comme elle dit. "J'ai toujours voulu apprendre à lire aux petits". D'où lui vient cette vocation tenace ? Les autres ne se l'expliquent pas. Emma est grande, elle a un beau visage et un magnifique corps de femme, elle attire les garçons, surtout Réda dont Juliette, comme une assoiffée, guette les moindres faits et gestes. Juliette qui se sait moins "canon" n'en

veut pourtant pas à son cher Réda car elle l'aime d'un amour pur et loyal : elle se sent capable de lui donner tellement. En attendant qu'il la remarque - car il finira bien par la remarquer un jour - Juliette s'est inscrite en médecine, comme, avant elle, son père et sa mère.

Aujourd'hui, le temps flotte si doucement autour d'eux qu'il leur effleure à peine la peau, comme la caresse d'une brise légère, ils sont bien ensemble et Emma a souri pour exprimer ce que chacun pense : "Qu'est-ce qu'on est heureux ! Il faudrait que ces moments durent toute la vie !". En général, c'est toujours elle qui se dévoue pour prononcer ce genre de phrases dont Romain s'est fait une spécialité de lui reprocher la banalité : « C'est maladif : elle peut pas s'empêcher de basculer en mode 'petite vieille' ! ». Faux reproche pudique en vérité, car tous lui en voudraient de les priver des bienfaits que procure ce genre de simple et profonde formulation.

Depuis que le serveur s'est évanoui dans les airs, les cinq verres remplis reposent sagement en avant des assiettes, dans l'attente d'être bus, comme il se doit. Sous la table, les jambes se font lasses et par instant elles se déplient brusquement pour endiguer l'engourdissement qui menace. Là-haut, sur la nappe, les mains attendent, prêtes à dégainer. Qui, le premier, portera à ses lèvres le breuvage aux reflets rougeoyants ? Personne n'ose encore : on hésite sans trop savoir pourquoi au fond. Une méfiance sans fondement. On prend son smartphone, on le repose après un inutile coup d'œil, on se regarde deux ou trois secondes, parce que ce n'est pas très poli de commencer, il faut pourtant bien que quelqu'un se dévoue. À cet instant décisif, la frimousse du

serveur émerge au-dessus de la porte de saloon qui, au fond de la salle, marque l'entrée des cuisines, personne ne remarque les étranges lueurs rougeoyantes qui passent dans ses yeux brillants.

Le hasard a voulu que ce soit Salma qui donne le signal. La première, elle a tendu la main, la première elle a goûté au vin : elle trouvera la mort dix ans plus tard, le 7 novembre 2034, par un petit matin gris, sur l'autoroute A 41, à cause du brouillard probablement. D'habitude, se conformant en cela aux conseils de son père qui a suivi une formation d'œnologue, Réda prend le temps d'hummer le bouquet fruité du merveilleux breuvage ; mais pas aujourd'hui bizarrement ; en dépit, peut-être, de la qualité du cépage. Une fraction de seconde plus tard, il a imité Salma : suite à un incroyable concours de circonstances – mauvais endroit et mauvais moment - il la rejoindra dans la tombe le 23 mai 2039. Puis, coup sur coup, ce furent Juliette et Romain qui s'humidifièrent les lèvres, Romain peu après Juliette, qui n'aura couché qu'une seule fois avec Réda : elle est décédée des suites d'un cancer du sein le 12 juillet 2047, Romain a été foudroyé par une crise cardiaque le 27 janvier 2084, au cours d'une promenade en forêt. Emma n'a pas encore touché à son vin car elle s'est lancée dans une violente critique d'une série Netflix qu'elle n'a d'ailleurs pas encore visionnée, elle a pris du retard sur ses camarades mais elle y viendra, elle a payé son vin alors elle y viendra. D'ailleurs, ça y est c'est fait ! Elle a franchi le pas, la rouge mixture dévale maintenant le gouffre vertical dont se creuse ses entrailles : Emma mourra d'insuffisance respiratoire, ses poumons demanderont grâce le 17 février 2098.

À la fin du repas, c'est une serveuse qui a apporté l'addition : Salma, Emma, Juliette, Réda et Romain ont simplement divisé par cinq.

Marc PINDER

Un lâche

« Je voudrais bien me faire comprendre. Lisa, donne-moi une chance, veux-tu !

- Oh, bien sûr ! Je te donnerai toutes les chances dont t'as besoin, mec ! »

Elle pleurait ouvertement. Il lui serra la main, désespérément.

*

Cela faisait un mois qu'ils étaient ensemble. Mais Noël approchait, et Max savait qu'il rentrerait bientôt de Guyane chez sa femme et en famille. Il reviendra au début de l'année pour terminer son travail, mais il devait rompre avec Lisa.

Il ne comprenait plus rien. Il se sentait coupable, maladroit et embarrassé. Il avait peur. Et la perspective de la revoir au Nouvel An ! Alors il avait décidé de l'inviter à dîner. Dans son esprit lâche, il voyait cela comme une sorte de cadeau d'adieu. Il choisit le restaurant Demerara de l'hôtel Pegasus, le plus chic de Georgetown.

Il alla la chercher dans sa voiture à son logement de Brickdam. Elle avait fait un gros effort d'apparence, ses cheveux étaient attachés et elle portait des sandales dorées ainsi qu'une de ces robes légères, fluides et fleuries en coton dont raffolent de nombreuses Guyanaises pour sortir le soir. Elle avait mis un parfum plutôt âcre, qui a immédiatement rempli la voiture de son arôme puissant dès qu'elle est montée dedans.

« Hi, Maxie baby : ça va ? »

Elle sourit, s'installa joyeusement dans la voiture et lui serra le bras. Elle était manifestement d'humeur pour une Grande Soirée. Max se rendit soudain compte que lui aussi s'était douché, avait mis une chemise et un pantalon propre, s'était mis plus en valeur que d'habitude. Pourquoi avait-il fait cela ? Il avait l'intention d'être décontracté, peut-être même désinvolte avec elle. Et pourtant, ils étaient là, se souriant timidement comme un couple d'adolescents à leur deuxième rendez-vous.

Il déposa Lisa sur le perron, alla se garer et la rejoignit dans le hall d'entrée, où elle l'attendait nerveusement. Ils entrèrent dans le restaurant. Elle était manifestement impressionnée par l'ambiance discrète et aseptisée de l'endroit. Un grand groupe de Guyanais dînait à une longue table au fond, les hommes en smoking, toutes les femmes gaies et pleines de vie dans des robes aux motifs vifs, comme celle que portait Lisa. En attendant leur repas, ils riaient, buvaient et s'amusaient : un groupe d'hommes d'affaires et leurs épouses, qui se réjouissent en fêtant Noël.

Un serveur vêtu d'une chemise à motifs floraux bleu et orange apporta les menus. Ils commandèrent des rhum-punchs comme cocktails. Sirotant son verre, Lisa étudia attentivement son menu, sa curiosité d'être dans un endroit aussi chic ayant rapidement vaincu sa nervosité.

« Ils ont du labba ici ? s'exclama-t-elle.

- Je n'ai jamais eu l'occasion de manger du labba dans un endroit comme celui-ci. Je croyais qu'on n'en trouvait que sur la route, dans les rhumeries et les marchés. J'aimerais bien en goûter ici, si ce n'est pas trop cher ! »

Max lui assura que c'était bon, il en prendra aussi.

« Super ! Tu sais ce qu'on dit sur le labba ? Que si tu manges du labba et que tu bois du blackwater, tu reviendras en Guyane, c'est sûr ! »

Un regard pensif. Elle n'était pas vraiment jolie, mais elle avait un sourire merveilleusement attirant, la robe qu'elle portait et ses petites boucles d'oreilles en or lui allaient à ravir. Le rhum-punch aida Max à se sentir mieux dans sa peau. Il se dit qu'il avait vraiment bien fait d'amener Lisa dans un endroit aussi chic. Ils passèrent leur commande et Lisa bavardait gaiement.

« Tu viens souvent ici ? Je veux dire, je suppose que tu pourrais venir ici tous les soirs, si tu voulais... ça doit être quelque chose !

- Au Pegasus ? Non, jamais. C'est un peu cher, tu vois.
- Tu n'es jamais venu ici ? Ça alors, c'est quelque chose de venir avec moi ! Ça m'impressionne, tu sais...
- Oui... je mange souvent à mon hôtel, il y a une kitchenette pour que je puisse cuisiner des choses basiques, croque-monsieur, ce genre de choses... »

Le visage de Lisa s'éclaira encore plus.

« Hé, tu sais quoi ? Tu devrais me laisser cuisiner pour toi de temps en temps. Je fais un très bon ragoût de poulet, je pourrais venir un jour, prendre tout ce dont j'ai besoin, et nous pourrions faire une fête ! Pourquoi pas ?

- Eh bien, oui... merci, mais pas avant Noël... »

C'était la dernière chose qu'il voulait. Heureusement, un grand éclat de rire provenant des fêtards coupa court aux pensées de Lisa.

« Ils s'amusent vraiment, n'est-ce pas ? Tu sais, ici en Guyane, à Noël, les gens s'amusent vraiment... »

En effet, la fête semblait avoir échappé à tout contrôle. Les femmes étaient prises de fous rires, quelques hommes portant des chapeaux de fête se poursuivaient autour de la longue table. Les serveurs observaient la scène en souriant nerveusement.

La soirée se prolongea. Lisa bavardait, heureuse de son repas, heureuse de l'endroit où elle se trouvait, heureuse d'être heureuse. Elle s'efforçait d'être heureuse, peut-être parce que l'ordre du jour tacite était qu'ils savaient tous deux qu'ils ne se reverraient plus.

Ce n'est qu'une fois le dîner terminé qu'ils se sont dirigés maladroitement vers le cœur des choses. C'est Lisa qui a mis le feu aux poudres. Max lui avait demandé si elle avait l'intention de retourner à Trinidad pour Noël : peut-être qu'inconsciemment il espérait qu'elle y aille et qu'elle ne revienne pas : ou peut-être...

« Chez ma mère, tu veux dire ? Je ne sais pas... C'est possible, mais je pourrais aussi bien rester ici à Georgetown. Ma mère et moi, on ne s'entend pas très bien, tu vois. Je ne sais pas pourquoi. » Elle rit, un éclair de dents blanches. "

- Ah oui, on peut être civilisés tant qu'on ne se voit pas souvent, qu'on n'a pas le temps de s'énervier l'un l'autre...

- Oui... c'est comme ça dans beaucoup de familles. »

Elle rit à nouveau, un peu tristement.

« Oh, Maxie baby, tu es si secret. Je veux dire, je ne sais rien de toi ! Tu es marié, n'est-ce pas ?

- Eh bien... oui, oui je le suis.

- Et tu rentres chez toi pour Noël. Tu t'en réjouis ?

- Oui et non... enfin, je pense que oui.

- T'as des enfants ?
- Oui, deux : un garçon et une fille. »

Elle jouait avec son verre vide, le faisant rouler d'avant en arrière sur la table devant elle. Les bagues en or qu'elle portait s'entrechoquaient légèrement contre le verre.

« Je me doutais bien que c'était comme ça...

- Écoute, Lisa... je sais que tu penses que je ne suis pas honnête avec toi, mais ce n'est pas comme si...
- Oh, bien sûr, ce n'est pas comme si rien n'était, mec ! Maxie baby, tu es si secret, tu ne donnes rien de toi. »

Elle commença à pleurer. Il lui arracha le verre et lui serra ses mains.

« Je voudrais bien me faire comprendre ! Lisa, donne-moi une chance, veux-tu !

- Oh, bien sûr ! Toute la chance dont t'as besoin, mec !"
- Mais ce n'est pas du tout comme tu penses !
- Ah non ? Oh arrête de me faire chier, mec ! Tu n'es qu'un lâche, Maxie ! Tu n'as pas de sentiments, ni pour moi, ni pour rien ! Tu n'es même pas capable de t'amuser avec une femme correctement ! Tu n'as rien à l'intérieur de toi, rien du tout.
- Lisa, ce n'est pas vrai ! Calme-toi un peu et j'essaierai... écoute, j'ai juste besoin d'un peu d'espace pour pouvoir réfléchir... si seulement tu savais à quel point c'est dur pour moi de réfléchir... ».

L'emprise qu'il avait sur ses mains s'était transformée en une prise de désespoir. Ses doigts lui semblaient mous et moites, comme les doigts de gants remplis de sable froid et humide.

« À quel point c'est dur ? Oh, oui, je te comprends, Maxie baby, même si je ne sais rien de toi, si tu ne donnes rien. Le problème, c'est que tu ne sais pas ce que tu veux, parce que tu ne le veux pas assez. Tu ne peux pas te laisser aller, Maxie ! Alors tu te dis : allons dans un endroit chic, prenons un bon repas et parlons un peu. On va tourner en rond, et peut-être que les choses s'arrangeront d'elles-mêmes, et peut-être que je me sentirai mieux dans ma peau. Je pourrai alors rentrer chez moi, oublier tout ça et me dire que je n'ai plus à m'inquiéter. Tu tournes en rond, tu ne le vois pas ? »

Elle soupira et retira ses mains.

« Quoi qu'il en soit, Maxie, tu fais ce que tu veux. Ne t'inquiète pas pour moi. Je ne te causerai pas d'ennuis. Fais ce que tu veux... »

Il n'a pas répondu. Il ne pouvait même plus regarder Lisa. Il voulait juste être seul, mettre sa honte dans une valise et s'éloigner d'elle, de la Guyane - de lui-même, si seulement il savait comment.

Il ramena Lisa à son appartement miteux de Brickdam, se gara à l'extérieur et ils se sont assis ensemble dans l'obscurité de la voiture, le moteur en marche. Lisa s'est tournée vers lui, tordant son torse sur son siège pour se presser fortement contre lui.

"Alors pourquoi ne pas monter avec moi, Maxie baby... oh, s'il te plaît, monte avec moi ce soir... ».

Plaçant ses mains de chaque côté de son visage, elle l'embrassa doucement sur le nez, le menton, les lèvres.

« S'il te plaît, monte avec moi, Maxie baby..."

- Je ne peux pas... vraiment, je ne peux pas..., pas maintenant... ?
- Oh, s'il te plaît, Maxie baby, je meurs pour toi ! Tu ne le vois pas ? Oh, mec, j'ai tellement envie de toi...
- Lisa... Je ne peux pas... tu ne vois pas ça ? Lisa, s'il te plaît... »

Elle éloigna sa main de son visage et la posa sur son aine. Embrassant son visage plus sauvagement, elle chercha son pénis et commença à le caresser d'une manière régulière et rythmée.

« Oh, Lisa, non ! Il ne faut pas ! Lisa, tu sais que je ne peux pas monter..."

- S'il te plaît, Maxie baby... s'il te plaît, viens avec moi... juste ce soir... »

À la fin, bien sûr, il est monté. Ils passèrent la nuit ensemble dans un appartement d'une seule pièce aux murs de bois, allongés l'un sur l'autre dans un lit étroit dont les draps sentaient le mélange du parfum de Lisa et sa sueur. Puis, à l'aube, il sortait, coupable, pour retourner à son hôtel, laissant Lisa à moitié endormie. Le gardien de nuit de l'hôtel, assoupi dans son fauteuil près de l'entrée, fut surpris de le voir apparaître sur le seuil mais préféra ne pas poser de questions.

S'était-il fait comprendre ? Il ne le savait pas.

Pierre POISSON

En plein chaos

« **Je voudrais bien me faire comprendre...** » Et Grand Bastien, plus doué pour malmener son Cherokee sur les pistes caillouteuses que pour tenir de beaux discours, essayait maladroitement de raconter la scène avec les mots qu'ils avaient entendus sur le plateau tandis que le vieux les regardait en souriant, rencogné dans un fauteuil trop grand, sirotant machinalement le vin limé que Bernadette lui avait servi, étranger à toute l'agitation autour de lui.

Nivelle intervint : « Attends, Bastien, tu vas trop vite. Tu ne dis pas le soleil qui caressait encore les rochers, tu ne dis pas le vent qui se levait et ces gros nuages qui apportèrent la nuit d'un seul coup. »

« Mais il s'est bien tourné à l'ouest vers la Jonte ! Il a bien levé les bras vers le ciel ! »

« Tu vas trop vite, Bastien, tu ne dis pas qu'on l'observait depuis un moment, qu'on s'était cachés derrière un rocher... »

« Mais qu'est-ce que vous foutiez là-bas ? » C'était Lépine au fond du bar, assis à côté du maire qui ne faisait aucun effort pour cacher son ennui.

« Oh ! Lépine, tu n'écoutes pas : ils ont dit qu'ils avaient apporté le lait à la fromagerie ! »

Lépine s'agaça d'autant qu'il avait bien l'impression d'être le seul à comprendre : « Mais pourquoi jusqu'à Nîmes le Vieux ? »

« J'avais emmené la famille jusqu'au Chaos, ce dimanche et mon Julien y avait oublié le sweat : alors on a poussé jusque là-bas. » Bastien en profita pour reprendre la parole : « Mais c'est bien les premiers mots qu'il a dits ! Ensuite, il s'est tourné vers nous, mais c'était pas vers nous, en fait... »

Le maire soupira : « Bastien... » Puis s'adressa à Nivelles : « Continue, toi, Nivelles. »

« Vous les connaissez les rochers, là-bas ? Vous voyez leurs formes ? » Et il continua, sans attendre de réponses.

« Donc, on était derrière : on s'était cachés parce que le Jules, il était bizarre... D'abord, il était comme d'habitude, assis sur son grand sac rempli de foin, la serpe glissée dans la ceinture et ses deux chèvres qui lui tournaient autour : on allait pour le saluer mais on s'est arrêtés. Il parlait tout seul et... »

- Ben non, justement non, il avait vraiment l'air de s'adresser à quelqu'un...

- Là, Bastien, il a raison. D'abord, on croyait que c'était à ses chèvres qu'il parlait comme il fait depuis un moment. » Et Nivelles de se frapper en même temps la tempe de l'index.

« Hé ! Quand même, il est là ! Vous ne pouvez pas parler comme ça devant lui ! » Et Bernadette débarrassa quelques verres rageusement.

Nivelles jeta un œil vers le maire qui l'encouragea à continuer d'un hochement de tête.

« Donc le Jules, il était penché vers l'avant, à tripatouiller une sorte de chapelet, des bouts de câble électrique, des cailloux, des

fruits de cyprès mais ça, on ne l'a vu qu'après. Il avait aussi sorti un vieux carnet qu'il épluchait en marmonnant. Bon, ça encore... De temps en temps, il levait la tête et regardait tout autour de lui comme s'il cherchait quelque chose. Et puis il baissait la tête et trafiquait entre ses doigts. Et il relevait la tête. Et d'un seul coup, il se figeait, le regard posé sur un bloc un peu plus loin et il se mettait alors à hurler comme il le faisait autrefois avec ses moutons. »

Dans son coin, Jules, toujours plus ratatiné, souriait en suçant une croûte qu'il avait retrouvée dans ses poches, indifférent aux regards qui se posaient sur lui.

« C'est quoi, le problème ? Il est grainé, c'est pas nouveau. » interrompit le maire, ignorant le bruit des chopes que Bernadette cognait plus fort dans l'évier.

« C'est pas si simple. Nous, on le voyait mais il ne pouvait pas nous voir... Bref, il avait l'air tout inoffensif mais quand il commençait à fixer un des rochers et qu'il se mettait à l'insulter : ma parole, on n'était pas tranquilles. »

Bastien n'en pouvait plus de se taire : « À un moment, il y a un rocher qui ne voulait pas lui obéir, alors il s'est levé... »

« Bastien ! Nom d'un chien, on t'avait dit de te taire ! » Et le maire reprit : « On ne va pas y passer la nuit pour un vieux fou qui prend des rochers pour ses moutons. On ne va pas revenir sur cette histoire : il l'aurait encore son troupeau, s'il l'avait fait vacciner. »

Bernadette renversa la moitié de son Vermouth quand elle le posa devant lui mais il fit mine de ne rien voir et Nivelles reprit.

« Il faut le comprendre, le Bastien : le vieux surveillait les rochers puis se mettait à faire de grands gestes, à leur crier après des « Nom de Dieu, reviens, toi !... » Ou alors, il se levait et s'approchait de l'un deux et lui parlait à l'oreille. »

Mais avant que les autres n'interviennent, il reprenait déjà : « C'était "*comme*" s'il lui parlait à l'oreille et c'était "*comme*" si le rocher l'avait écouté et se faisait tout conciliant parce que le Jules revenait alors s'asseoir, tout paisible. »

Bastien s'agitait dans son coin, il aurait bien aimé parler à ce moment et coulait des regards méfiant vers le maire tandis que Jules, dont plus personne ne faisait cas, déballait ses morceaux de câbles, ses cailloux, une racine enserrée dans la même ficelle qu'un crâne de merle et les caressait en gloussant du fond de la gorge.

« À un moment, comme j'ai dit, le ciel est devenu tout sombre et le vent a soufflé en remontant des gorges : fini, le coucher de soleil, tout était devenu tout noir avec des grands rais de lumière blanche. »

« Et les rochers ! » mais le maire arrêta Bastien, d'un coup d'œil. « Jules s'est alors levé et a dressé les bras en criant. On ne pouvait pas entendre et on n'osait pas bouger mais après, il s'est avancé vers nous. Et je vous jure que tout debout comme ça, avec les bras levés vers le ciel, il nous paraissait immense. Il était tourné vers nous comme s'il nous regardait. Longtemps, jusqu'à ce qu'un coup de vent balaie tout et alors il s'est mis à hurler et les rochers ont tremblé ! »

« Ils ont bougé !!! »

« Tremblé, Bastien, tremblé. »

À ce moment-là, les lumières s'éteignirent d'un seul coup et le bistrot fut plongé dans le noir. A travers le murmure général, on entendit nettement les ricanements du père Jules que couvrirent les cris du maire : « Bernadette, merde ! Va remettre les plombs ! »

Pendant que la lumière revenait, Bernadette toisait le maire : « Vous faites moins les fiers, maintenant ! »

Le maire avait pâli : « Ça va, Bernadette, ne complique pas la situation... Continue, Nivelles. »

Nivelles jeta un regard vers Jules qui avait déjà rangé ses bouts de ficelle et regardait dans le vide en souriant.

« Ça vous suffit pas, des rochers qui tremblent ? » Et comme personne ne répondait, il reprit : « Donc, Jules s'est mis à crier de plus en plus fort tandis que le vent hurlait puis il s'est approché des blocs, les bras toujours levés vers le ciel, en leur jetant des regards terribles. Et c'est là qu'il a dit : « Je voudrais bien me faire comprendre... »

« Et que les rochers ont bougé ! »

- Tremblé, Bastien, tremblé...et aussi qu'ils se sont fait tout petits comme des gosses apeurés... »

Bernadette les toisait tous : « Comme des gosses apeurés ! Et c'est Jules qui perd la tête ? C'est lui, le fou ? » Puis s'adressant à Nivelles : « Ils en avaient bien profité aussi dans ta famille ! »

Le maire se redressa :

« Oh vous, les Viguiers, c'est facile de faire la morale !

- Pourquoi ? Parce qu'on n'a pas fait les vautours ? Parce qu'on n'a pas profité de son endettement pour le dépêcher

de tous ses biens ? Parce qu'on ne voulait pas qu'il finisse sa vie dans une mesure ? »

Pendant le moment de gêne qui suivit, tous se tournèrent vers Jules et cherchèrent à reconnaître le fier descendant de cette lignée de propriétaires qui avaient régné sur la vallée et les montagnes. Ils repensèrent à cette immense bâtisse que sa famille avait su construire, aux troupeaux de moutons qui partaient en estive vers les terrains qu'ils avaient négociés sans pitié, aux mazets qui se dressèrent petit à petit sur "leurs" terres.

Alors le vieux berger releva lentement la tête et l'on vit ses petits yeux s'arrêter sur chacun des hommes. Puis, prenant appui sur la table devant lui, il se redressa et retrouva petit à petit la silhouette de l'homme puissant qu'il fut. Son regard se fit plus clair et personne n'osait plus bouger avant qu'un bruit de tonnerre plus loin ne les fit tous sursauter.

Jules, impassible, continuait à grandir comme s'il déployait sa carcasse trop longtemps contenue et voulait lui redonner tout l'espace qu'elle réclamait.

Un éclair zébra le ciel, suivi immédiatement d'un roulement de tonnerre puis d'un autre éclair. Alors Jules fit le tour des visages encore une fois puis très lentement, dressa les bras vers le plafond et commença d'une voix tranquille : « Je voudrais bien me faire comprendre... »

On entendit alors un choc terrible et tout le monde sut aussitôt qu'un bloc se détachait de la montagne au-dessus et roulait vers le village.

Michel PRONOST

Un Ministre de l'Économie prochinois sur France Inter !

« Je voudrais bien me faire comprendre, s'exclama le Ministre de l'Économie en pénétrant dans le studio de France Inter, j'ai accepté votre invitation en période électorale, ce qui n'est pas dans mes habitudes. Mais je souhaite apporter des éclaircissements à mes récentes déclarations reprises à tort et à travers dans les réseaux sociaux.

- Bonjour Monsieur Quenot, alors comment se porte l'économie Française ? Votre ministère est- il paisible ou agité par ces extravagances d'outre- atlantique ?

- Bonjour Madame Salamé, bonjour Monsieur Demorand. Ah vous faites sans doute référence aux nombreuses déclarations de la trumposphère, aussi incohérentes que risibles ?

- Incohérentes certes, mais comment cela risible ?

- Madame Salamé, vous voyez bien qu'il joue à Jean qui rit et Jean qui pleure ! Il jette en l'air des propositions et il regarde ce qui retombe, en pensant qu'il va pouvoir y piocher ce qui l'intéresse. D'ailleurs qu'est- ce qui l'intéresse réellement ? Son portefeuille ou celui des Américains ?

- Soupçonneriez- vous un conflit d'intérêt entre la fonction de Président de la première puissance mondiale et le Milliardaire de l'immobilier ?

- De l'immobilier, mais aussi de la finance, puisque maintenant il a mis sur le marché une cryptomonnaie personnelle ! Si vous semez la zizanie sur les marchés financiers et les monnaies traditionnelles, vous pouvez espérer que ces nouvelles monnaies « virtuelles » constituent un miroir aux alouettes pour des personnes qui cherchent des superprofits rapides.
- Tout ceci ne fait pas rire les producteurs de cognac ou d'automobiles européennes.
- Rassurez- vous, Madame Salamé, nous avons des moyens de rétorsion.
- Comme par exemple ?
- En priorité, il faut développer nos partenariats industriels et commerciaux avec la Chine, l'Inde et l'ensemble des pays des Brics.
- Vous êtes suivi par le Président et le Gouvernement sur ce terrain- là ?
- Madame Salamé, nous n'avons pas le choix, nous devons passer des accords suffisamment ambitieux avec tous ces pays à la croissance forte, afin de récupérer des marchés suffisants pour nos industries actuelles et redéployer une stratégie industrielle innovante dans notre pays sur certains produits à très forte valeur ajoutée.
- Mais est- ce le bon moment pour de telles initiatives ? La réaction du bloc occidental sera immédiate et très vive, emmenée par les USA.
- Mais quel bloc occidental ? Ne voyez- vous pas qu'il se fissure de partout, que le trumpisme a déclaré la guerre à l'Union Européenne, tout simplement parce qu'il ne supporte pas de voir

une force économique unie, représentant autant de pouvoir d'achat que celui des Américains. Non croyez- moi, c'est le bon moment pour aller voir ailleurs, alors que les Américains sont en train de choisir de nouveaux partenaires.

- Monsieur le Ministre, en disant cela avez- vous conscience que les relations internationales pourraient se tendre au point de menacer la paix dans le Monde.

- Mais Madame Salamé, qui menace la paix actuellement ? Qui veut transformer Gaza en Riviera ? Qui veut coloniser le Canada ? Qui veut conquérir le Groenland ? Qui veut détruire l'Union Européenne ? Eh oui, c'est Monsieur Trump, voilà pourquoi je pense que c'est le bon moment pour trouver de nouveaux partenaires sérieux et fiables dans le temps.

- Mais dans les Brics nous trouvons la Russie, et vous allez vous assoir à la même table que Vladimir Poutine ?

- Mais bien entendu. Je ne suis pas poutiniste, mais de toutes les façons il va bien falloir renouer le dialogue avec Monsieur Poutine pour signer un accord de paix entre la Russie et l'Ukraine. Il devra tenir compte de l'influence de ses partenaires pour trouver une sortie honorable de ce conflit, et notamment celle de la Chine sans laquelle l'économie russe serait au tapis. Si nous ouvrons un peu plus la porte de l'Europe à la Chine, il est certain qu'un accord de paix peut aboutir sur l'Ukraine. L'ouverture de nos marchés, contre la paix en Ukraine et des co- développements industriels : c'est bon deal non ?

- Monsieur le Ministre, c'est une partie de billard diplomatique à plusieurs bandes avant, dans laquelle il ne faut pas rater son coup. Ce pourrait être dangereux pour notre pays !

- Oui Monsieur Demorand, c'est pourquoi je positionne ma proposition au niveau européen. L'Europe, par son pouvoir d'achat est devenu un enjeu primordial pour les grandes puissances. Nous n'obtiendrons pas d'accords industriels intéressants avec les USA, car nous avons la même problématique à résoudre, à savoir notre désindustrialisation. Nous sommes concurrents pour réindustrialiser, et ils ont un handicap supérieur à l'Europe qui est leur niveau de vie, donc des prix de revient de la main d'œuvre plus élevés qu'en Europe. C'est pour cela que Trump essaye de compenser cet écart par des droits de douane élevés, mais ça ne tient pas la route, car cela affectera directement le business des entreprises américaines.
- Mais pourquoi les pays des Brics, et notamment la Chine, chercheraient un rapprochement avec l'Europe ?
- Madame Salamé, le Monde est constitué de deux blocs économiques : Le bloc occidental avec un PIB moyen par habitant de plus de 25000€/an, qui a construit sa réussite sur la base du colonialisme et de l'impérialisme, et un bloc constitué par les pays qui ont subi cet impérialisme à différentes époques depuis la révolution industrielle du 19ème siècle et qui maintenant veulent se rassembler pour se redresser face au bloc occidental. Leur PIB moyen par habitant ne dépasse guère les 10000€/an, mais il était inférieur à 1000€ il y a 40 ans. Il ne s'agit pas d'une guerre traditionnelle, il s'agit d'une guerre commerciale, animée par des jeux d'influence, où la Chine excelle, laquelle depuis l'ère de Deng a ouvert ses portes au capitalisme occidental, en s'appuyant sur la théorie « des deux systèmes », c'est-à-dire capitalisme et communisme sous la même autorité de l'Etat chinois. Mais en

s'accaparant les connaissances technologiques des investisseurs occidentaux (Apple, Airbus, Edf, Tesla, Microsoft etc...), la Chine est devenue la première puissance industrielle mondiale. Vous ajoutez à cela un contrôle sur les réserves mondiales de terres rares et vous pouvez conclure à une formidable réussite chinoise, puisqu'elle est devenue la première puissance économique mondiale, en valeur relative, au grand désespoir des Américains. Maintenir l'unité de 1500 millions d'habitants, ça n'est pas rien, la Chine a besoin de commercer avec des nations riches, or les Américains ferment leurs portes par le truchement des droits de douane, alors comme nous subissons ces mêmes droits de douanes, profitons- en pour commercer avec des nations ouvertes au commerce raisonnable, en mettant en avant notre désir de commercer en réindustrialisant. Nous avons besoin des pays des Brics pour continuer à produire en partie chez eux, mais en conservant des potentiels de production chez nous grâce à des accords gagnant/gagnant. Les pays des Brics représentent 50% de la population mondiale, en pleine croissance, c'est avec eux que nous devons retrouver un équilibre dans les échanges.

- Pouvez- vous citer un exemple de ce que serait une réussite, si cette démarche devait aboutir ?

- Monsieur Demorand, je prends l'exemple de l'industrie automobile. Elle est en pleine révolution avec le développement des véhicules électriques. Un véhicule est le résultat d'assemblages technologiques qui peuvent naître de la coopération entre des groupes industriels occidentaux et asiatiques. Et dans les faits cela a commencé, mais il faut aller plus vite et plus loin. Les voitures chinoises veulent entrer sur le

marché européen, alors coopérons pour fabriquer une partie des pièces et pour assembler les voitures en Europe. Il nous faut évidemment cibler les métiers sur des composants à haute valeur ajoutée pouvant supporter les salaires plus élevés pratiqués chez nous. Nous aurons ainsi redonné espoir à une classe ouvrière laissée pour compte depuis 40 ans. Autres effets positifs attendus, ces nouveaux emplois vont diminuer les déficits chroniques de la sécu, du chômage et des retraites, et redynamiser les provinces qui accueilleront ces nouvelles industries.

- Et qu'en disent les patrons de l'industrie automobile européenne ?

- Madame Salamé, la décennie écoulée a été rude, car ces groupes européens n'étaient pas prêts à ces nouvelles donnees. A présent les stratégies ce sont adaptées et nous pouvons réellement dialoguer avec ces nouveaux monstres asiatiques et surtout chinois, qui sont avant tout des commerçants et non des guerriers revanchards.

- Mais l'industrie automobile allemande souffre terriblement ?

- oui elle a souffert, mais elle se redresse justement en mettant en place de nouveaux partenariats avec les industriels asiatiques.

- Monsieur Quenot, seriez- vous un pro- chinois maoïste, qui se cache sous un manteau plutôt centriste, voire conservateur ?

- Non, Monsieur Demorand, que vos auditeurs se rassurent, je ne crois pas que le modèle chinois soit exportable, d'ailleurs les chinois eux- mêmes n'y croient pas. Ils ne cherchent pas à imposer leur mode de vie, ils veulent commercer avec le reste du Monde, et c'est pour cela qu'ils ont signé les accords de l'OMC. Et puis il n'y a pas que la Chine dans les Brics, il faut s'adresser

aux autres membres. Je suis simplement réaliste et pragmatique. N'oublions pas la guerre aux portes de l'Europe. Il nous faut convaincre la Chine d'influencer la Russie pour s'orienter vers une paix honorable pour les deux parties. Or sans la Chine, la Russie ne s'en sortira pas. Sans l'Europe, la Chine pourrait entrer en récession. Alors...

- Ouh là là, Monsieur Quénod, je crains que votre téléphone, et peut-être aussi le mien ne sonnent abondamment dès que vous aurez quitté le studio !

- Oui c'est possible Madame Salamé, mais cela voudra dire **que je me suis fait entendre, à défaut de me faire comprendre !** L'objectif sera donc atteint ! C'est aussi à cela que servent vos émissions, non ?

Rémi RAUZIER

Bien comprendre

Je voudrais bien me faire comprendre, c'est pourquoi vous allez m'écouter et fermer vos smartphones. En mode avion. Merci. Les interférences m'empêchent de réfléchir. Et *vous* empêchent de réfléchir, quoi que vous puissiez en penser. Que ce soit bien clair, je ne force personne à être ici, mais n'empêchez pas ceux qui veulent comprendre de comprendre. Compris ? Vous n'avez pas envie de comprendre ? Alors sortez et restez dans l'ignorance. Mais après ne venez pas vous plaindre et me dire : “ Ah ben, non j'ai rien compris... pourquoi ceci... et pourquoi cela... ? ” Ce sera trop tard.

Tout d'abord comprenez que la source du malentendu, le problème fondamental, la pierre d'achoppement si je puis dire, c'est que ces terres appartiennent à *ma* famille. Vous en voulez la preuve ? Il vous suffit de regarder ces photos. Ce sont des vieilles photos qui datent de plusieurs siècles – et je devrais plutôt dire des peintures, parce que, à l'époque, les photos on appelait ça des peintures. Regardez bien. Sur ces photos, sur ces peintures, ce sont mes ancêtres que vous voyez, paisiblement installés sur leurs terres. Eh oui ! sur *leurs* terres ! Y a pas photo mais y a peinture, comme dit le proverbe. “ Et pourquoi ne sont-ils plus là vos ancêtres aujourd'hui ? ” me demanderez-vous. Hélas ! je vous répondrai la triste vérité : “ Premièrement ils se sont fait envahir, deuxièmement ils se sont fait expulser, tout simplement, et

troisièmement ils sont morts... ” Ce n'est pas la peine d'en rajouter. J'en pleurerais presque, pardonnez-moi, c'est foncièrement horrible. Ce que je voudrais bien vous faire comprendre, c'est qu'en reprenant possession de ces terres, de *mes* terres, je ne fais qu'honorer la mémoire de mes ancêtres. Je ne fais que leur rendre justice.

À ceux qui ne croient pas ce que les peintures racontent, à ceux qui préfèrent fermer les yeux, je dis : Souvenez-vous du Grand Chevalier !

« Envoyé du ciel, il creusa les vallées, tailla les rochers, ensemença la terre, fit fleurir les vergers. À sa descendance il légua pâtures, étables, et greniers. »

Ces pâtures, ces greniers, ces vallées, jusqu'à l'horizon et au-delà, tout cela appartenait à mes ancêtres, vous comprenez ? Jusqu'à cette invasion, cette spoliation. Cette ignominie. Attendez, je vais vous faire une peinture, vous comprendrez mieux. Je peux réellement restaurer la vérité à partir de peintures authentiques. Regardez-donc celle-ci. Vous y voyez les descendants du Grand Chevalier. Comme ils me ressemblent ! Et comme je leur ressemble ! Cette petite fossette que j'ai, là, sur la joue droite, ils l'ont aussi. Une fossette comme ça ne peut pas être fausse. Une fossette comme ça, ça ne s'invente pas. L'évidence de la fossette. Vous ne trouverez pas plus probant.

Donc, vous avez bien compris ? Mes ancêtres descendaient en droite ligne du Grand Chevalier, et par voie de conséquence, par une ligne tout aussi droite, *de facto*, moi aussi.

Je le dis en toute modestie, mais comprenez bien : ceci étant parfaitement établi, ce que je ne comprends pas c'est pourquoi les soi-disant *habitants* d'aujourd'hui, les *usurpateurs* devrai-je dire, pourquoi, lorsque je leur demande de quitter cette terre – qu'ils occupent illégalement –, pourquoi ne veulent-ils pas partir ? Je leur ai expliqué d'un ton bonhomme : “ Ici c'est à moi, c'est à ma famille, ça m'appartient de droit, alors si vous restez, ce sera sous mes ordres, à mes conditions. ” Normal, non ? C'est déjà gentil de ma part de leur faire cette proposition. Qu'est-ce qu'il y a de difficile à comprendre là-dedans ? Mais non, ils refusent, ils s'entêtent, ils persistent, ils s'accrochent au rocher comme la moule sur le bouchot. Ils sortent les grands mots, ils sortent les mensonges, ils sortent même les couteaux. Ils s'apprêtent à nous mordre vous savez. Eh bien je suis contraint de réagir d'une manière nécessaire, spéciale. Car si j'ai raison, c'est qu'ils ont tort. C.Q.O.T.

Et leurs enfants ? Là c'est un vrai scandale. Ces pauvres gamins, laissés à eux-mêmes, sans un bonbon à se mettre sous la dent, pendant que leurs parents fabriquent des bombes dans des caves insalubres, conspirent, fomentent, sectionnent les réseaux de fibre optique, fracassent les conduites de gaz, bref, ces pauvres gamins abandonnés, je ne peux pas les laisser comme ça, sans surveillance, sans éducation, à grandir dans le mensonge, pleins de poux, d'impétigo et de morve au nez. J'ai mes principes. Alors qu'est-ce que je fais ? Eh bien je leur offre un tour en charrette. Les gamins ils adorent faire un tour en charrette, pour eux c'est Noël. Alors oui, j'achète des charrettes, j'affrète des charrettes, je

prête mes charrettes et j'emmène ces pauvres petits en charrette jusqu'à un lieu secret et protégé où ils seront en sécurité, où ils pourront prendre une douche, apprendre à lire et à penser correctement. Une simple opération éducative spéciale. Pour leur bien. Et vous croyez que j'aurai droit à des remerciements pour ça ? Pas un.

Oh ! je n'attends rien de leurs parents, barricadés dans leurs délires complotistes. Car que font-ils leurs parents pendant ce temps ? Ils s'entraînent. Voyez-vous ça ! Avec des armes. Pas des armes blanches, non, des armes à feu ! S'ils croient échapper à l'œil perçant de mes satellites, c'est raté. Ils ont des pistolets, des fusils, des lance-roquettes... Je vois tout. Où se sont-ils procuré ces armes, avec quel argent, dans quel but ? Je l'ignore, mais j'ai idée que je pourrais éventuellement être visé. En tout cas, s'ils ont réussi à trouver des armes, c'est que quelqu'un leur a fourni. Quelqu'un de mal intentionné. Je suis entouré – nous sommes entourés – de groupes de personnes mal intentionnées. C'est pourquoi je suis aux aguets, et je cherche à me protéger. À vous protéger. À anticiper les coups bas, c'est ce que je voudrais que vous compreniez. Une bande de sauvages décérébrés, là, dans mon jardin, qui terrorise le monde avec des mitraillettes. Des fous furieux... et des incapables ! Car dans leur précipitation, dans leur amateurisme, ils en viennent même à se tirer les uns sur les autres. Quelle maladresse ! Pris à leur propre piège, tués par leurs propres balles. On trouverait ça presque risible mais au fond c'est pathétique. Certains matins, on a retrouvé dans les rues des cadavres abandonnés sur l'asphalte tels des pantins désarticulés.

Quand on ne sait pas viser, on s'abstient. C'est tout ce que j'ai à dire. Mais qu'ils n'attendent rien de nous car pour eux, pas de commisération funéraire spéciale.

Restent les tanks. L'affaire des tanks. C'est vrai, j'avais des tanks. Toujours dans un souci de prudence et de protection des populations j'avais acheté des chars d'assaut, j'avais affrété des chars d'assaut, j'avais prêté des chars d'assaut à quelques amis fidèles, j'avais même emmené des jeunes recrues faire des tours en chars d'assaut. Un nombre conséquent de chars d'assaut qui étaient garés là, en haut, vous voyez sur la carte, juste ici. Les chars d'assaut, ça prend de la place, il faut les ranger quelque part et si possible pas trop loin des groupes de personnes mal intentionnées. Il faut les entretenir aussi. Graisser les chenilles, régler les barbotins, défroisser la jupe... Donc ils étaient garés là, en haut de la carte, pacifiques comme un troupeau de bisons qui paissent. Mais la carte était penchée, pire, elle était verticale, épinglée au tableau vous comprenez, alors les petits tanks ils ont fini par descendre, par glisser. Rien d'autre que la gravitation universelle. Les uns après les autres, ils ont glissé vers le bas le long de la grand-route. Ils sont partis tous seuls, les recrues avaient oublié de serrer le frein à main, normal, ils étaient en cours de révision. Bref, qu'est-ce qu'il leur a pris aux usurpateurs récalcitrants ? Ils se sont mis à tirer sur mes adorables chars innocents, dans une aveugle pulsion destructrice. Des grands malades. Atomiser des pauvres tanks qui descendent tranquillement en file indienne, simplement parce que la carte est punaisée au mur au lieu d'être posée à plat. On croit rêver. Pour

moi, ce fut la goutte qui renversa le vase de poudre. J'ai décroché la carte et je l'ai étalée sur une table d'état-major. Face à ces comportements inappropriés je n'avais plus le choix. Afin de prévenir d'autres débordements, j'ai vaillamment engagé une opération immobilière spéciale. Fini de jouer, il était temps de récupérer mes terres face à ce déferlement de barbarie antisociale.

Un très grand nombre d'*habitants*, la majorité d'entre eux, a immédiatement compris que la raison était de mon côté. Ils ont été soulagés de voir arriver des personnes responsables. Enfin un adulte dans la pièce se sont-ils dit ! Ils souhaitent même être délivrés, ils savaient qui étaient leurs *vrais* ancêtres, beaucoup d'ailleurs étaient de lointains cousins et nous leur avons accordé une réhabilitation héréditaire spéciale. Malheureusement il restait quelques terroristes imbéciles qui ont délibérément jeté contre nos bombes des appartements privés, des marchés couverts, des hôpitaux, des écoles primaires... Quelle folie ! Immanquablement quand vous jetez une centrale électrique contre une torpille, ça disjoncte. Mais grâce à nos efforts diplomatiques, à notre droiture et à notre résilience, aujourd'hui, la situation s'apaise, les armes se calment enfin, même si parfois une voiture se jette encore contre un drone ou un autobus contre un missile. Tout ce que ces brutes ont réussi à faire, c'est transformer ce pays de cocagne en vallée de larmes, en champ de ruines.

Et qui va nettoyer ? Qui va rebâtir ? Eh bien c'est moi, ou plutôt c'est nous, car nous œuvrerons tous ensemble dans une grande reconstruction révolutionnaire sereine.

C'est sûr que quand on ne veut *rien* comprendre, on ne va *rien* comprendre. Mais quand on veut *bien* comprendre, on va *bien* comprendre. Comprendre ça n'est pas compliqué. Refuser de comprendre ça l'est. Compliqué. La *bonne* compréhension, c'est primordial.

Juliane ROUSSEL

Fuite éperdue

« *Je voudrais bien me faire comprendre !* » insiste avec sévérité le père de Ghazele qui vient d'annoncer à sa famille, leur évasion en Europe.

« Nous devons fuir cette guerre civile qui dure trop, ajoute-t-il, nous irons vers l'Italie, puis en France, où nous demanderons asile et où nous serons quasiment assurés d'obtenir le statut de réfugiés »

Il s'arrête un instant, comme trop ému pour continuer, mais se reprend vite et ajoute :

« Quant à toi, Ghazele, je te rappelle que tu n'as pas le droit de sortir de chez nous si tu n'es pas accompagnée d'une autre femme ou d'un homme gardien. À partir d'aujourd'hui, tu resteras à la maison.

« Mais pour aller à l'école ? s'inquiète l'adolescente.

- Tu n'iras plus à l'école. Les salles de classe, la cour de récréation sont des cibles possibles pour les attaques aériennes ou les tirs de roquettes. Je t'interdis de sortir jusqu'à notre départ, je me suis bien fait comprendre ? Je te l'interdis ! »

. - Mais comment irons-nous en Europe ? ose demander sa femme qui a l'air très inquiète.

- Sur un bateau de pêche. Oui, ce sera dur : nous resterons plus de dix jours en mer, avec de l'eau et un peu de nourriture.

Vous ne devrez emporter que le strict nécessaire : un seul sac à dos pour tout y mettre.

- Et nos vêtements ? demande Ghazele,

- Prenez une grosse veste sur vous, il fait froid la nuit en mer. »

L'adolescente remarque l'air angoissé de sa mère pourtant si calme habituellement.

Quand elle se retrouve dans sa chambre, une discussion animée entre ses parents, parvient jusqu'à elle. Sa mère ose élever la voix devant son mari qui ne répond pas. Elle perçoit les termes : « arrivée à bon port », « trafic d'êtres humains » et aussi « nouveaux négriers sans foi ni loi ! »

Ghazele est excitée. La France, Paris ! Le rêve de toutes les jeunes Syriennes ! Mais elle est triste aussi à la pensée de quitter son pays natal, ses amis, et surtout Amira. Ghazele a trois frères, mais pas de sœur, et elle chérit son amie comme la sœur qu'elle n'a pas. Elles se racontent tout, se confient tout. À l'idée de ne plus la voir, les larmes lui montent aux yeux, et elle décide d'enfreindre l'interdiction de son père pour aller dire adieu à sa meilleure amie.

Ghazele marche très vite, elle est à bout de souffle. Elle évite de regarder les maisons en ruines qui jalonnent son parcours. Il lui est interdit d'aller à l'école ! Elle aime bien l'école. « Avant », elle s'y rendait vêtue d'une jolie blouse et d'un foulard, c'était l'uniforme ! Les filles n'étaient pas encore obligées de porter le niqab, tenue obligatoire pour les femmes aujourd'hui.

Ghazele soupire : comme elle aimerait retrouver son « école d'avant ! » On y mangeait de la purée d'aubergine, des

boulettes de pois chiches, du mouton grillé servi sur du riz. À l'évocation de ces mets, l'estomac de Ghazele se tord. La nourriture se fait rare, le mois dernier, presque toutes les épiceries étaient fermées. Il fallait courir dans tout Alep pour trouver la moindre chose – ne serait-ce qu'une courgette ! Et elle n'a rien mangé depuis qu'elle est levée.

Oui, elle aime aller à l'école ! Elle apprécie ses professeurs et le programme est intéressant. Certes, le règlement est strict, mais pour elle, étudier est très important, car elle veut devenir médecin.

Elle soupire : sa mère lui donnera des cours, peut-être pourra-t-elle continuer ses études à la fin de la guerre ? Presque tous les établissements scolaires en Syrie ont été détruits, endommagés ou sont utilisés à des fins militaires ! songe-t-elle avec amertume.

Les écoles devraient être des lieux sûrs, des espaces où les enfants peuvent se sentir en sécurité, à l'abri du conflit qui fait rage autour de nous, rôle Ghazele. Mais, elle comprend ses parents : au cours de cette guerre civile en Syrie, Ammat et Sayis qui n'ont que treize ans comme elle, lui ont dit avoir été arrêtés et détenus alors qu'ils se rendaient en classe. Nizar, lui, a été pris pour cible par des tireurs embusqués, et il est mort ! Il était gentil, Nizar, il voulait devenir vétérinaire quand il serait grand, mais il ne deviendra jamais grand !

Ghazele a envie de pleurer. Au loin, le bruit terrifiant d'une rafale la fait sursauter. Épouvantée, l'adolescente se met à courir en passant devant la Mosquée devenue fief de la police islamique. Si elle est attrapée par des djihadistes, ils la jeteront

en prison, ou ils la fouetteront devant tout le monde. Les punitions - comme les exécutions - se font sur la grande place aux yeux de tous. La terreur s'impose ainsi sur les places publiques, autrefois lieux de vie, de rencontre et de jovialité.

L'adolescente est angoissée, son cœur bat à un rythme accéléré dans sa poitrine, et elle accélère son allure.

Elle éprouve de la peur et un peu de remord en se rappelant les recommandations de son père, pourtant, elle ne regrette pas sa décision : elle doit aller voir son amie Amira pour lui dire adieu. Elle ne peut pas agir autrement, c'est sa meilleure amie !

Aujourd'hui, le trajet qu'elle fait habituellement pour se rendre à son école, lui paraît anormalement long. Il y a seulement quelques années, elle traversait allègrement toutes ces rues alors animées en bavardant joyeusement avec ses camarades.

Elle arrive enfin en vue de l'établissement. À la surface, tout n'est que ruines. Le quartier, géré par la rébellion, est bombardé sans relâche par l'aviation russe. Sa nouvelle école est située dans un sous -terrain.

Dès qu'elle l'aperçoit, Amira se jette dans ses bras. Elles rient toutes les deux tandis que les larmes roulent sur leurs joues pâlies. Malheureusement Ghazele n'a pas le temps, elle doit rentrer avant que ses parents s'inquiètent de son absence. Au moment de l'adieu, Amira lui glisse dans la main un petit objet en métal argenté, son porte-bonheur : une petite Tour Eiffel. Elle lui avoue qu'elle la garde depuis sept ans, depuis son dernier séjour à Paris : « Tu verras comme c'est beau, Paris ! Et la France ! c'est le pays de la Liberté ! »

Ghazele s'est trop attardée, elle doit rentrer chez elle au plus vite. Les bâtiments éventrés, les rues noyées sous les débris ont transformé sa jolie ville en champ de ruines. Plusieurs maisons de ce quartier qu'elle connaissait bien, ont été endommagées par les bombardements, d'autres, comme celle de son copain Nadir, ont été complètement détruites.

Affolée, la petite Syrienne regarde constamment le ciel pour essayer de repérer les attaques aériennes. Pour se rassurer, et aussi par esprit de révolte envers ceux qui lui volent ses plus belles années, elle répète en leitmotiv : « Même pas peur ! » et, tout en courant, elle serre contre son cœur qui bat follement, ce petit objet précieux, « la tour Eiffel », qui sera désormais son porte-bonheur.

Enfin, elle arrive chez elle. Une fois dans sa maison, elle soupire d'aise : elle a l'impression qu'elle ne risque plus rien, entre ces murs qui l'ont vue naître. Obéissant aux recommandations de son père, elle prépare son sac, le remplit, le vide, recommence : il est trop petit !

Découragée, Ghazele s'assied au pied de son lit. Finalement, elle a le droit de ne rien emporter ! Elle aimerait bien prendre ses livres préférés, sa girafe-doudou, mais son sac est vraiment trop petit. Le cœur serré, elle songe, nostalgique, à tout ce à quoi elle doit renoncer.

Enfin, son sac à dos est prêt, plein à craquer. Elle jette un dernier regard sur ce qu'elle laisse ; sa petite chambre ornée de jolis rideaux, sa garde robe si bien garnie des plus belles étoffes raffinées, ses CD ! Elle songe avec tristesse à tous ceux

qu'elle abandonne : ses grands-parents, ses amis, et surtout Amira !

Nostalgique, elle se souvient des instants de bonheur dans sa ville natale, avant cette affreuse guerre, ses sorties en famille dans les souks d'Alep surtout. Elle ne se lassait pas de s'y égarer, au hasard des bifurcations des ruelles couvertes de voûtes en pierre qui renforçaient leur caractère d'intimité.

Le cœur serré, Ghazele a soudain l'impression que c'est à son enfance qu'elle fait ses adieux. Pour s'élancer vers la Liberté, il y a beaucoup de choses à laisser derrière soi. Lorsqu'on décide de répondre à cet appel, il y a peu de place pour tout ce à quoi nous étions attachées : nos parents, nos biens matériels, nos amis, notre pays, notre culture, notre langue.

Les yeux pleins de larmes, elle contemple le dernier cadeau de son amie qui n'a pas hésité à se séparer de son porte-bonheur pour le lui offrir : la petite Tour Eiffel, symbole de Paris, la ville Lumière, la ville de la Liberté. Elle serre très fort ce petit talisman contre son cœur.

Et elle le serrera encore dans sa main gauche crispée lorsqu'elle montera dans une petite embarcation conçue pour promener les touristes, et où plus de cent migrants s'entassent à bord ; elle le serrera plus fort en voyant avec horreur le bateau se remplir d'eau sous des vagues immenses et une pluie diluvienne ; elle le serrera toujours quand, épouvantée, elle verra deux ou trois passagers disparaître à chaque grosse lame.

Elle le serrera, toute la nuit, sous la pluie.

Elle le serrera, désespérée, en voyant ses frères, sa mère, puis son père disparaître tour à tour dans les flots démentiels.

Déchirée par la douleur, elle résistera courageusement à l'envie de tout lâcher, et de se laisser engloutir, elle aussi, dans ces vagues écumantes. Et elle le serrera à s'en faire saigner les doigts, en voyant enfin arriver les secours des garde-côtes italiens.

Jean TASSARD

Mardi

Je voudrais bien me faire comprendre, ne vous offusquez pas, monsieur, de mon audace. J'ai juste besoin de parler, d'être écoutée. Mon histoire est tellement extraordinaire que ça me fait du bien de la partager. Nous sommes seuls à cette heure dans ce petit square tranquille alors merci de m'accorder un peu d'attention. Je ne serai pas longue. Mais si je vous ennue vraiment, n'hésitez pas à vous en aller.

Dans ma famille on aimait beaucoup l'opéra ; mon père chantait, en se rasant, d'une voix de baryton, et dans les banquets familiaux il nous régalaient d'airs connus. Tout le monde reprenait en chœur (avec plus ou moins de bonheur vous vous en doutez). Nous avions des enregistrements célèbres qu'on se passait parfois le soir et, dès que se produisait un opéra ou même une opérette dans notre ville, nous nous précipitions. Mes parents se sont rencontrés à Saïgon où mon père faisait son service militaire. C'est la musique qui les a réunis. Très croyant, papa chantait à l'église et maman, élevée à la Mission, faisait partie du chœur.

Cela ne se voit plus beaucoup aujourd'hui, mais j'ai été belle. Je suis quarteronne ; j'ai hérité de mes ancêtres vietnamiennes leurs yeux bridés et leur magnifique chevelure brune, lisse et drue. Ma mère était couturière. Elle travaillait dans un petit atelier de quartier, en compagnie de deux autres cousinettes. Il est arrivé qu'un dimanche, le directeur du théâtre les a appelées en renfort pour doubler l'équipe des habilleuses. Une malle de costumes

s'était perdue, il fallait en puiser dans le stock du théâtre et tenter de les ajuster au mieux pour la troupe de passage. La représentation en matinée était prévue assez tôt. Ma mère m'a embauchée pour les petits ourlets, les finitions éventuelles, mais bien sûr pas pour les essayages. Ces dames étaient dans tous leurs états car le célèbre ténor (je l'appellerai N. par discrétion, ne m'en veuillez pas). N. était dans la distribution et on devait lui adapter pas moins de trois costumes différents, un par acte. Tout le monde redoutait l'éventuel mauvais caractère de cette vedette, des impatiences, des crises de nerfs même, pour un ourlet pas droit. C'est bien connu, n'est-ce pas, que ces grands artistes sont très fragiles. On disait « fragiles » pour ne pas dire pénibles... J'explorais les coulisses, l'envers du décor, le foyer, les loges, enfin, les portes des loges où sont affichés les noms des acteurs. Le nom de N. en très majuscules me souriait ; je connaissais ce ténor, nous l'écoutions souvent dans Tosca où il excellait. Il faisait ses vocalises. J'étais immobile, charmée par ce moment secret. Je me sentais indiscrete comme s'il se déshabillait devant moi, il fallait que je parte. Soudain la porte s'ouvre, il est là, à cinquante centimètres, je suis pétrifiée. Il me découvre, ses yeux pétillent de malice ; pas du tout le capricieux que l'on redoutait tant. « Alors jeune fille, on n'ose pas déranger l'artiste ? ». J'avais tellement honte que j'ai fermé les yeux ; un geste magique, si je ne le voyais pas, il ne me voyait pas non plus. C'est à cet instant-là que le miracle a eu lieu. Oui oui, vous pouvez me croire, ce fut un miracle. Quand j'ai ouvert les yeux, nous nous sommes reconnus. Comment exprimer cela ? Nous étions l'un à l'autre ! C'était délicieux et épouvantable à la fois. Je me suis jetée à son

cou : « Emmène-moi ! ». Il me cajolait, me parlait, me berçait d'une seule note : amour ! Je humais son odeur, je le savourais... C'est difficile de décrire un coup de foudre. Mais quand il vous empoigne, on le sait tout de suite. Un tremblement de terre dans le corps. Moi, vous savez, j'avais seize ans à l'époque, je ne me posais pas d'autre question : le suivre où qu'il aille, rester avec lui, pour toujours. Après un temps, il m'a regardée d'un peu loin, à bout de bras peut-être. « Non, ma petite chérie, tu es jeune, au début d'une vie qui t'appartient et que tu dois vivre. Moi, je suis au mitan de la mienne, j'ai une famille dont je suis responsable, et surtout je suis un artiste. Il me faut honorer ce don, c'est mon destin. Je ne peux pas faire autrement. Tu comprends ? ». Je ne comprenais rien et d'ailleurs je n'écoutais pas. Une tempête grondait en moi, tout mon corps vibrait... Finalement, il a fallu s'arracher l'un de l'autre après des serments déchirants. Un seul est resté : tous les ans à l'anniversaire de notre rencontre, il m'enverrait une boîte de macarons ; il en mangerait un, cela voudrait dire : je t'aime, je te fais l'amour.

Ce jour-là, il a chanté « comme jamais », c'est le mot de ma mère qui, elle, avait pu assister à la représentation. Moi, j'étais partie en courant. Être seule, être seule et pleurer. Pleurer à m'en faire tomber les yeux. Je ne l'ai plus revu. Il me l'avait fait promettre (« Si je sais que tu es peut-être dans la salle, je ne pourrai pas entrer en scène »). J'ai tenu ma promesse. Comme j'ai souffert. Des nuits entières à souhaiter mourir. J'étais comme amputée, interdite de bonheur. J'écoutais ses enregistrements, les larmes coulaient malgré moi.

J'ai longtemps gardé la petite robe de cotonnade bleue que je portais ce dimanche-là. Elle perdait peu à peu son odeur. J'ai fini par la jeter. Le temps efface, saleté de temps qui dissout les sentiments. Tous les 8 avril, je recevais une boîte de macarons. Et un des macarons manquait, dévoré en signe d'amour.

Convenez que c'est original, n'est-ce pas ? Je n'ai pas vécu grand-chose après cela, vous savez. Une vieille petite fille qui veille sur ses parents. Je leur servais de bonne et faisais leur ménage en écoutant des opéras. Cela ne me pesait pas, j'étais indifférente à moi-même, exilée. J'ai appris son décès par les journaux. J'ai acheté un téléviseur pour suivre les reportages sur les obsèques et tous les magazines pour découper ses photos. A la fin, son visage était creusé, par une maladie sans doute ; mais je ne voyais que le sourire de ce dimanche d'avril de notre rencontre. Après sa mort, les macarons ont continué à me parvenir, la boîte intacte désormais. Il avait sans doute fait le nécessaire auprès d'un notaire.

Alors, cher monsieur ? Est-ce qu'elle n'est pas étonnante, mon histoire ? Et même extraordinaire ? Je vous l'avais bien dit. Mais ce n'est pas fini...

Hop-là ! Ceci est un revolver ! Le machin, là, c'est un silencieux. Voilà. Vous n'avez pas souffert, n'est-ce pas ? Je vous redresse un peu, que j'aie le temps de partir.

Ah ! Je l'aime bien cette histoire du mardi. Mais celle du mercredi, elle n'est pas mal non plus.

Didier TRICOU

A.E. Influentia

Je voudrais bien me faire comprendre, mais je ne peux pas m'adresser directement à eux, ils seraient complètement dépassés ! Parler de vitesse de la lumière, relativité du temps, expansion de l'Univers ou quanta d'énergie, à des gens qui, parfois, ont du mal à faire une addition, autant prêcher dans le désert, ou, pardonne-moi l'expression, pisser dans un violon !

Voilà pourquoi je recours à toi. Je m'insinue dans ton esprit pour y semer des graines. Tu les feras germer, les développeras, et en feras mûrir les fruits...

Pourquoi toi ? Tu n'es pas le mathématicien le plus doué du siècle, mais tu connais suffisamment l'outil mathématique pour l'utiliser dans tes recherches en physique théorique. Tu es brillant et, de plus, tu as démontré ton sens pratique en déposant plusieurs brevets. Tes engagements pour les droits de l'homme, le pacifisme, l'éducation, la justice sociale, et contre la discrimination raciale, sont des critères déterminants. Enfin, tu as affirmé ta personnalité en renonçant à ta nationalité, et en te détachant d'une religion stricte pour te tourner vers une conception à la fois philosophique et scientifique de la notion de Dieu. Nous ne cautionnons pas ton comportement avec Mileva, dont tu feins d'ignorer les compétences, ni avec vos enfants, mais nous avons pour doctrine de ne pas interférer dans la vie privée de ceux que nous désignons...

Je te suis reconnaissant d'accepter mon intrusion dans ton esprit sans crainte ni réprobation, malgré ton étonnement : nous ne nous sommes pas trompés, tu es un véritable scientifique, capable de t'adapter à l'inconnu sans réaction panique, sans te barricader, mais, au contraire, en cherchant à comprendre ce qu'il se passe.

Tu es un savant, nous ferons de toi un génie. Tu seras auréolé de gloire, feras évoluer l'humanité de façon considérable, et laisseras une trace indélébile dans l'histoire de ta planète. Sache seulement que ton humanisme sera tourmenté par l'application militaire de tes découvertes...

Qui suis-je ? Ou plutôt, qui sommes-nous ? C'est difficile à expliquer, même à un esprit aussi brillant que le tien, voilà pourquoi nous ne nous adressons pas directement à l'ensemble de l'humanité, mais sélectionnons des "passeurs" aptes à accepter leur mission et l'assumer de la meilleure façon, sans toutefois être initiés au mystère de notre existence, ni connaître la raison de nos interventions. D'ailleurs, tu ne garderas aucun souvenir de notre "conversation" !

Nous sommes en même temps veilleurs et guides, existant dans une dimension que vous, humains, ne pouvez imaginer. À la fois individu et tout absolu, si j'utilise alternativement le "je" et le "nous" de ton langage, c'est dans le but de te perturber le moins possible. Je (Nous) suis (sommes) le(s) créateur(s) de ton univers, de ce qui existe pour toi, ainsi que tout ce que tu peux extrapoler grâce aux connaissances actuelles de la science.

Comme tu t'en doutes, cet univers n'est pas unique, mais les autres ne te sont pas perceptibles. Sache seulement que nous sommes capables de nous déplacer dans le multivers, ou, plus précisément, que nous existons dans plusieurs dimensions. Le temps et l'espace, tels que tu les conçois, n'ont aucun sens pour nous.

Je vois apparaître "Dieu" dans ton esprit. Peut-être, en effet, selon certaines conceptions de la divinité que les hommes ont élaborées. Nous pouvons adopter cette dénomination avec tout ce qu'elle sous-entend de mystère, omnipotence, secours, miséricorde, espérance en une vie meilleure, et qui, parfois, participe à l'éclosion de civilisations... même si l'application des dogmes par le truchement des religions, se révèle souvent être un fiasco.

Holà, tu m'as emmené loin ! T'es trop sérieux, je vais t'aider à te détendre. Quand je pense qu'un jour la photo de toi tirant la langue fera le tour du monde ! Oui, toi, Albert ! Tu prouveras que le génie n'empêche pas la facétie !

Est-ce nous qui avons créé l'Homme ? Non. La vie et l'évolution sont dues au hasard et à la nécessité. Charles a ouvert la voie pour parvenir à cette conclusion. Quand j'y repense, on a été taquins avec lui : on l'a envoyé aux Galapagos, et on l'a laissé se débrouiller avec ses observations et ses déductions. Il ne nous a pas déçus, mais il a eu du mal avec les certitudes ancrées (au passage, tu auras affaire aux mêmes tenants de l'évidence... pourtant fausse), et ceux qui ont adopté ses théories ont souffert aussi. Je pense à Chardin, ton contemporain. Comment ? Ah, non, lui, on n'y est pour rien, c'est un esprit brillant, mais seulement humain, pas soumis à un "influenceur" comme on dira bientôt sur ta planète. Pourquoi nous intervenons ? Mon pauvre Albert, si on laissait faire vos dirigeants sans donner un coup de pouce, vous n'évolueriez guère ! Mais nous ne nous posons pas les questions dans les mêmes termes que vous. C'est prévu, c'est notre rôle, voilà tout ! On procède par touches, essentiellement scientifiques, à des périodes charnières, des moments où les peuples sont réceptifs. Nous n'interférons pas systématiquement, ne nous immisçons pas dans l'organisation des sociétés, les décisions politiques ou économiques. Nous laissons l'homme évoluer à son propre gré, en le faisant bénéficier de temps en temps d'une aide pour franchir des paliers.

Tu aimerais savoir qui a été influencé, dans votre petite histoire de Terriens ? C'est légitime. Mais d'abord, sache que nous intervenons rarement -selon vos critères de durée-, et ne guidons pas seulement des scientifiques, mais aussi des artistes, aventuriers, philosophes, ou même sportifs. A ton époque, le sport prend de l'importance : nous l'utilisons parfois pour prouver à votre race qu'elle peut progresser, qu'elle détient un potentiel exploitable dont elle n'a pas forcément conscience. Notamment en athlétisme où il n'y a pas d'artifice. Paavo Nurmi, par exemple, nous le "poussons", de temps en temps ! D'autres, aussi, que tu ne connaîtras pas, mais qui marqueront leur époque, comme Beamon ou Bolt, et, dans d'autres disciplines sportives, Pelé, Mohamed Ali, ou un certain Wembanyama. Lui, on le fera grandir démesurément tout en lui conservant des facultés d'adresse, d'agilité et de vitesse, inhabituels pour sa taille. Ça le fragilisera physiquement, mais il révolutionnera son sport !

Par contre, les messies, sorciers, prophètes, mages et gourous de tous acabits, fondateurs de religions et autres sectes, on n'y est pour rien. Débrouillez-vous entre vous pour désigner les responsables du bordel permanent !

Comment ça a commencé ? C'est simple : nous avons mis un bâton solide dans les mains d'un singe en lui montrant comment l'utiliser pour dominer la tribu voisine et s'emparer des femelles. Il est devenu le premier humain influencé, et, on peut l'affirmer, le premier humain, au sens propre du terme. Plus tard, par étapes, sont venus les outils...

Un petit jeu, Albert, ça te dit ? A ton avis, sur qui penses-tu que nous ayons agi ?

Newton ? Ça ne m'étonne pas que tu le cites en premier : tu es persuadé que la théorie de la Gravitation n'est pas parfaitement exacte, alors, s'il a été guidé, ça te fait douter de tes propres déductions. Bravo Albert ! Oui, Isaac a été inspiré par nous, mais rassure-toi, à son époque, il était impossible de divulguer l'exacte vérité : ni lui ni personne n'aurait pu l'appréhender. Tes ébauches de théories basées sur la relativité sont excellentes, nous t'aiderons à les développer et prouver leur bien-fondé... sans préjuger de découvertes futures, bien sûr ! Avec Isaac, je me suis bien amusé : j'ai fait tomber une pomme sur sa tête alors qu'il était assoupi sous un arbre, et je l'ai laissé réfléchir ! Un sacré cerveau Isaac ! Il a modélisé l'Attraction Universelle en observant le fait qu'une pomme chute vers le sol. Hihi, je me suis bien gardé de lui dire qu'il l'avait jetée !

Léonard ? Oui, bien sûr, c'est presque trop évident ! Lui, on a tenu sa main pour certains tableaux, mais aussi pour ses dessins qui lui ont permis de découvrir des astuces innovantes et d'inventer des

machines révolutionnaires. Un drôle de bonhomme, Léo. Un peu fragile mentalement, influençable et procrastinateur, mais une référence absolue, et un catalyseur pour toute la période...

Qui d'autre ? Celui des ombres devant la caverne ? Oui, Platon, en effet. Mais aussi Socrate, Aristote, et, avant eux, Imhotep ou Lao-Tseu. Y'avait de quoi faire, à ces époques pour jeter les bases de civilisations étayées par la connaissance.

Allez, quelques-uns pour satisfaire ta curiosité, en vrac : Phidias, Thalès, Homère, Archimède, Confucius, Michel-Ange, Copernic, Galilée, Pascal, Shakespeare, Rembrandt, Voltaire, Franklin, Ada Lovelace, Marie Curie, que tu connais, sans oublier, au risque de t'étonner, Chaplin et Picasso qui ne sont pas encore très célèbres, mais... ça viendra. Un peu plus tard, Turing et Hawking. Eux seront secoués par la vie, mais ils laisseront de belles empreintes. Un dernier, Grothendieck, un vrai matheux, un peu tordu, qui, hélas, ne saura pas vraiment "passer" son génie. Pourtant, rassure-toi, les exploits, progrès et chefs-d'œuvre ne sont pas tous inspirés par nous. De nombreux héros, aventuriers, artistes et savants ont créé, découvert et inventé, sans que nous ayons bougé le petit doigt. Mais je ne vais pas dresser la liste exhaustive de ceux sur qui nous avons influé... ou pas, ce serait trop long ! D'ailleurs, on a suffisamment bavardé, il est temps de te mettre au boulot. Quant à moi, j'ai d'autres races à chaperonner, faut que j'y aille !

Salut Albert. Je ne pense pas revenir te voir. Je t'enverrai en douce quelques idées de temps en temps. Il faudra bien que tu te fasses comprendre !